



L'homme parfait

Par Howard Weinstein

Note du service historique de Starfleet : Les événements décrits dans ce livre se déroulent quelques mois avant la mission connue sous le nom de La Colère de Khan.

CHAPITRE PREMIER

— Bones ?

James Kirk jeta un coup d'œil prudent dans la cabine obscure du docteur McCoy.

— Vous n'allez pas me lancer un bol de soupe à la figure ?

Habitué aux sautes d'humeur de son ami, le capitaine jugeait pourtant anormal que celui-ci se soit retranché dans le noir. Après avoir sonné plusieurs fois, il avait failli s'en aller, mais l'obstination avait payé, McCoy rugissant finalement un : « Entrez donc ! » peu aimable.

Si on n'insistait pas auprès d'un ami en difficulté, avec qui pouvait-on se le permettre ?

Le capitaine avança ; la porte se referma derrière lui.

— Où diable êtes-vous ?

Dans l'obscurité, Kirk avança vers le fauteuil favori du docteur.

Enfoncé dans les coussins, les pieds nus posés sur un tabouret, McCoy l'attendait, un verre d'alcool à la main.

— Je sais ce que vous allez me dire : « Dois-je vous comparer à un Vulcain en proie à ses hormones ? »

— Non, c'est pire...

— Ai-je été aussi odieux ?

— Oui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— À ce propos, continua McCoy, négligeant la question, le jour où Spock a jeté un bol de soupe sur Christine Chapel est un des plus grands souvenirs de ma vie...

— Je suppose que ça correspond à vos fantasmes les plus intimes...

— Eh bien, voir Spock dépasser la mesure...

— Êtes-vous certain de ne pas avoir dépassé la vôtre ?

McCoy leva son verre.

— C'est le premier, parole de scout, mentit-il. Je revois encore le bol s'écraser contre le mur. Pauvre Christine. Elle avait mis son âme dans cette soupe...

— Une image, bien sûr...

— Bien sûr. Encore que... Elle regardait Spock avec tant de dévotion...

Pauvre Christine, pensa Kirk. En présence de Spock, elle faisait des efforts désespérés pour paraître occupée par son travail... Mais elle ne pouvait rien cacher à McCoy. Le médecin savait qu'elle n'avait jamais perdu espoir - une ténacité qui avait provoqué le fâcheux incident du bol de soupe volant.

À cette époque, Spock s'était montré exceptionnellement irritable. Quand McCoy avait suggéré de l'examiner, le Vulcain s'était presque jeté sur lui.

Avant cette affaire, Kirk avait remarqué le comportement étrange de Spock. Au nom du respect de la vie privée des autres, il ne s'était pas permis d'intervenir. Mais l'histoire du bol de soupe - que McCoy exhuma des années plus tard - avait été impossible à étouffer.

Espérant que la voie du cœur des Vulcains passait par l'estomac (où qu'il fût situé), Chapel avait découvert une gâterie vulcaine dont elle espérait beaucoup : la soupe plomeek.

Négligeant le synthétiseur, elle l'avait cuisinée avec l'espoir que le Vulcain apprécierait son effort. Résultat : elle avait juste eu le temps s'écarter pour éviter le bol. Cela en présence de Kirk, de McCoy et de quelques curieux.

Dans le cas de Spock, ce comportement s'expliquait : le pon farr l'avait privé du contrôle de ses nerfs.

— Spock n'était pas lui-même quand il a lancé le bol. Quelle est votre excuse ?

— Si vous pensez que j'ai eu la compulsion de m'accoupler avec une Vulcaine, laissez tomber.

— Alors, où est le problème ?

— Problème ? répéta McCoy, battant des paupières d'un air innocent.

— Oui, problème. Où est-il ?

— Il n'y a pas de problème.

— Nom d'un chien ! Si ce sont les nouveaux uniformes...

— Je suis médecin, pas modiste. Et j'aime bien ces uniformes. J'espère seulement que Starfleet ne me traînera pas en cour martiale s'il m'arrive de mettre un truc au mauvais endroit.

Kirk savait reconnaître la mauvaise foi et sentir la détresse d'un ami.

— D'accord. Pas de problème. Dans ce cas, comment expliquez-vous l'incident du labo ?

L'incident du labo...

Dans la salle d'examen, Christine Chapel venait de terminer un contrôle de routine quand elle avait entendu dans le laboratoire le bruit d'un objet en verre qui rebondissait contre un mur. Quelqu'un a laissé tomber quelque chose, s'était-elle dit.

Puis elle avait entendu des jurons, un hurlement de rage et d'autres bruits de verre cassé.

Approchant de la porte, elle avait vu McCoy finir de renverser les flacons et les éprouvettes.

— Docteur !

— Nom de nom ! On ne frappe plus aux portes ?

Chapel en était restée muette...

— J'ignorais que vous étiez au courant, murmura McCoy.

— Je sais également que vous avez refusé d'expliquer votre fureur à Christine. Et vous n'êtes pas venu au dîner d'hier soir où j'avais l'intention de vous demander des explications. Je continue ?

— Qui vous donne le droit d'entrer ici pour vous mêler de mes ennuis personnels ?

— C'est vous qui avez ouvert la porte...

— Je commence à le regretter.

McCoy leva et se dirigea d'un pas mal assuré vers le petit placard qui lui servait de bar. Kirk le suivit.

— Vous voulez un verre ?

— Non. Je désire une explication.

— Je vais très bien. Je suis un type mal embouché, Jim. J'ai toujours été comme ça. Maintenant, partez et laissez-moi mijoter dans mon jus.

Kirk prit la bouteille de whisky, remplit deux verres, reconduisit le docteur dans son fauteuil et s'assit en face de lui.

— Confiez-vous à moi, Bones. Je ne vous lâcherai pas avant.

— Foutaises ! Vous avez un vaisseau à diriger.

— Je l'ai confié à Spock et vous savez qu'il est capable de rester des jours à son poste. J'ai tout mon temps...

— Dommage qu'il n'y ait pas un bol de soupe dans le coin ! Bon, s'il n'y a que ce moyen de me débarrasser de vous !

— Parlez !

- C'est un ordre ?

— Si je me souviens bien, ça a commencé quand on nous a ordonné de nous diriger vers la base stellaire 86. Votre humeur a-t-elle un rapport avec cet endroit ?

— Ne soyez pas ridicule ! Je ne suis pas déséquilibré à ce point !

— Serait-ce plutôt Marc Rousseau ?

À l'évocation de l'ambassadeur qu'ils allaient chercher sur la base stellaire 86, un lourd silence tomba. Kirk comprit qu'il avait mis dans le mille.

— Oui ou non ? Qu'avez-vous contre Marc Rousseau ?

Le docteur explosa :

— Voulez-vous vraiment le savoir ? Mais je vous préviens, si vous racontez ça partout...

— Je me tairai. Parole de scout !

— Très bien, Jim. Que savez-vous de Marc Rousseau ?

— Pas grand-chose. Il doit avoir environ votre âge et il était jadis un capitaine de Starfleet. Je l'ai rencontré il y a des années. Il allait être nommé amiral quand il quitta la flotte et entra dans les corps diplomatiques de la Fédération. On dit que c'est un médiateur talentueux...

— Il a ça dans la peau...

— Je suppose que vous vous connaissez ?

— J'avais neuf ans et lui onze. C'était le jour de la rentrée des classes...

Nous venions d'emménager dans une petite ville. J'étais malingre, mes pantalons m'allaient deux fois et ma coupe de cheveux - faite par ma mère - était ridicule...

Dans la contre-allée, un gamin courtaud et pâle tournait autour du petit Leonard McCoy avec trois de ses copains.

— T'en as des beaux cheveux ! railla le gosse d'une voix traînante.

Sans souci d'originalité, les gamins se moquaient de l'apparence du nouveau. Le matin, le miroir lui avait confirmé une vérité incontournable : il n'était pas le plus beau garçon de Georgie. Pourquoi sa mère lui avait-elle massacré les cheveux comme ça - rasés sur le cou et les oreilles, avec une mèche tombant dans les yeux ?

Leonard fit son possible pour ignorer ses agresseurs. À sept heures du matin, la sueur ruisselait déjà sur son front. Ignorant le calendrier, car on était en septembre, l'été s'attardait, humide comme la brume matinale flottant sur le marais qui longeait le mur en brique de l'école.

Interrogé par la police, Leonard n'aurait pas été capable d'identifier ses persécuteurs. Tout ce qu'il savait, c'était qu'ils avaient au moins onze ans et le dépassaient d'une tête.

Inquiet, le petit McCoy cacha sa boîte à déjeuner sous son bras.

— Ça doit être vraiment bon ce que t'as dans ta boîte !

Effrayé, Leonard tenta de fuir, s'emmêla les pieds et s'étala sur le sol. Quand la boîte lui échappa, le gamin courtaud s'en empara. Pour la première fois, Leonard vit son tortionnaire. Ce n'était pas ce qu'il avait craint : pas de cicatrice, d'yeux cruels ou de bouche tordue.

Pas de crocs non plus...

Juste des taches de rousseur et des cheveux décolorés par le soleil.

Le gosse jeta un coup d'œil sur la boîte et découvrit le nom écrit dessus.

— Comment on t'appelle ? Léo ? Ou Leonardo ?

— Leonard..., dit McCoy en essayant de se relever. Un des gamins le fit retomber d'un croc-en-jambe.

— Pour moi, tu es Leonardo, dit le gosse en secouant la boîte. Que t'a donné ta gentille maman, Leonardo ?

— Il ne faut pas la secouer..., gémit Leonard. L'autre secoua la boîte de plus belle. Puis il l'ouvrit.

— Ne touche pas à ça ! cria Leonard.

Se relevant d'un bond, il se jeta sur le voleur pour récupérer son bien. Mais ses complices l'immobilisèrent.

— Et pourquoi pas ? Voyez-vous ça ! Leonardo a une grenouille vivante pour le déjeuner !

Les quatre tourmenteurs éclatèrent de rire.

Leonard rougit de honte et de colère.

— Imbéciles, ce n'est pas mon déjeuner, mais ma mascotte !

Leonard aurait voulu être assez fort pour casser la figure à ces voyous ! Hélas, il fut contraint d'assister à la libération de sa grenouille, qui s'enfuit sans demander son reste.

— Lâchez-moi ! rugit Leonard.

Fascinés par la grenouille, les gamins l'avaient oublié. Avec une puissance vocale qu'il ne se connaissait pas, Leonard beugla :

— Laissez-moi !

— Calvin, tu devrais peut-être le lâcher, dit une voix derrière eux.

Le ton n'était pas celui d'une aimable suggestion. »

Leonard tourna la tête pour voir son sauveur.

C'était un Noir à l'air impassible. Ni plus âgé ni plus grand que les autres, il était pourtant plus costaud.

Le ricanement de Calvin céda la place à un sourire gêné.

— Tu sais, Marc, je ne veux pas d'ennuis...

— J'ai jamais dit ça... Allons plutôt à l'école. À moins que vous ayez l'intention de faire un plongeon dans la mare ?

Les gamins lâchèrent McCoy.

Leonard ne savait plus quoi faire. Il avait tellement envie de récupérer sa grenouille...

— En quoi ça te regarde ? demanda Calvin. Tu ne vas quand même pas nous dénoncer ?

— Je me fiche de ce que vous faites...

Avec un rire qui se voulait dédaigneux, Calvin lança :

— D'accord, on se retrouvera à l'école...

Marc posa une main sur l'épaule de Leonard.

— Ça va ?

- Oui, merci.
- Je m'appelle Marc Rousseau.
- Leonard McCoy, pas Leonardo.
- Tu veux un coup de main pour chercher ta bestiole ?
- Oui...
- Nous n'avons jamais localisé la grenouille. Mais j'avais trouvé un ami...

Mon premier ami..., conclut McCoy en vidant son verre.

- Et après ?
- Que voulez-vous dire ?
- De toute évidence, l'histoire n'est pas finie. Ce garçon vous aide et vous devenez amis. Quarante ans plus tard, la mention de son nom vous donne envie de tout casser.

- Vous êtes bien le seul à croire que j'ai envie de tout casser...
- Vous l'appréciez ou vous le haïssez ?
- Ce n'est pas aussi simple, Jim. Marc était bon en tout - sport, musique, études. Il avait toutes les filles. Même après la rupture, elles restaient copines avec lui. Tout le monde l'adorait. Il était difficile de ne pas l'aimer...

La voix de McCoy trahissait les sentiments contradictoires qu'il éprouvait pour Marc Rousseau. Avant que l'ambassadeur arrive sur l'Entreprise, Jim devait comprendre les relations complexes qui existaient entre McCoy - son meilleur ami - et l'homme qui venait remplir une mission gardée secrète, même pour le capitaine.

- Il était difficile de ne pas l'aimer, répéta Kirk, mais... ?
- Les mâchoires serrées, McCoy se raidit comme si dire quelque chose de négatif sur Rousseau était un sacrilège.

Mais il savait que Kirk ne le lâcherait pas.

- Avez-vous jamais rencontré quelqu'un de trop parfait ?
- À part vous ?
- Très drôle ! Parfois, il était difficile d'être son ami. Vous savez à quel point les gosses aiment se mesurer les uns aux autres. Avec lui, on avait l'impression qu'une loi naturelle disait : « Je ne serai jamais meilleur que lui en rien. » Dieu sait que je n'avais pas besoin de ça pour me sentir mal à l'aise ! Je n'en suis pas fier, mais j'avais parfois envie de le voir prendre une veste devant la ville entière. Il m'est même arrivé de prier pour que ça arrive...

- Avez-vous été exaucé ?
- Bien sûr que non.
- Et vous avez survécu ?
- J'ai survécu. Et nous avons grandi.

McCoy remplit son verre et continua :

- Même quand mes parents ont déménagé de nouveau, Marc et moi sommes restés amis. Nous ne nous étions pas vus depuis longtemps quand je fus

invité à sa soirée d'adieux... Il me semblait que c'était hier que nous cherchions ma satanée grenouille. Et voilà qu'il partait pour l'Académie de Starfleet...

Le train s'arrêta en gare de Savannah.

McCoy en descendit, un sac sur l'épaule. Aussitôt, Marc Rousseau se jeta sur lui et le gratifia d'une accolade à vous briser les côtes.

— Leonard ! C'est génial que tu sois venu.

— Comment aurais-je pu rater ça ? Marc Rousseau décidant que faire de son génie ? Un événement national !

— Très drôle, McCoy, dit Marc en étudiant son ami. Tu as fini par devenir aussi grand que moi, mais tu n'es pas bien épais. Fais attention, il y a du vent par ici !

Les deux adolescents sortirent de la station.

— Que deviens-tu, Leonard ? demanda Marc. As-tu pris une décision ?

— Eh bien... je penche pour la médecine.

— Une affaire de famille... Tu devrais entrer à Starfleet. Nous pourrions servir sur le même vaisseau.

— Et je suppose que tu serais le capitaine ?

— Naturellement. Et toi mon médecin en chef.

— N'espère pas que j'accepte d'être téléporté...

— En cas de refus d'obéissance, je te traduirai en cour martiale...

McCoy ignorait toujours ce qu'il voulait devenir. Tôt ou tard, il devrait faire des choix que personne ne pouvait assumer à sa place.

Marc, qui paraissait toujours si sûr de lui, avait mis un an avant d'opter pour Starfleet. Maintenant que la décision était prise, McCoy aurait parié que la carrière de son ami serait brillante.

— Tu as rencontré quelqu'un, dit Marc, interrompant la réflexion de son camarade.

Ce n'était pas une question.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Marc haussa les épaules et sourit.

— Tu as l'air encore plus perdu que d'habitude. J'ai raison, n'est-ce pas ?

Une fois encore, ce n'était pas vraiment une question.

— Bien sûr que tu as raison. Tu as toujours raison. Ça ne te fatigue jamais ?

Son compagnon ignora la remarque.

— Et que pense cette gente dame de la téléportation ?

— Je ne sais pas. Nous n'avons pas été aussi loin...

— Vous y viendrez..., dit laconiquement Rousseau.

Tout autre que McCoy eût été exaspéré, mais il savait que son ami avait presque toujours raison.

— Et toi, quoi de neuf ? demanda-t-il.

- Je crois que je fréquente quelqu'un.
- Tu crois ?
- Je fréquente quelqu'un, répéta Marc avec un sourire gêné. Elle s'appelle Erica.
- Aussi parfaite que toi ?
- Elle est parfaite. Elle viendra ce soir et je suis certain qu'elle te plaira.
- Je vois... Tu m'as demandé si j'avais quelqu'un pour t'assurer que je ne tenterais pas de te piquer Erica.
- C'est ça. À présent, je suis rassuré.
- Personne n'avait jamais soulevé une fille à Marc Rousseau, dit sombrement McCoy.
- Donc, il est allé à Starfleet, enchaîna Kirk.
- ... Et j'ai perdu mon meilleur ami.
- N'êtes-vous pas restés en contact ?
- Si, mais ce n'était plus pareil. On ne se voyait plus... Je me suis marié et j'ai commencé mes études de médecine. Lui, il avait Erica et sa carrière. Et puis... la galaxie est grande. Vous savez comment ça se passe...
- Je ne comprends pas... Pourquoi n'êtes-vous pas fou de joie à l'idée de le revoir ?
- Le temps efface beaucoup de choses...
- Après tout ce que vous avez vécu, ça ne devrait pas suffire...
- Laissez tomber, dit McCoy sur un ton sans appel.
- Très bien. Vous savez où me trouver si vous avez envie de raconter le reste.
- Bien...
- Mais il y a un... détail... Marc Rousseau sera bientôt à bord. Est-ce un problème pour vous ?
- Je m'en arrangerai...

CHAPITRE II

Journal de bord du capitaine, date stellaire 7591.4 :

Nous atteindrons la base stellaire 86 dans moins d'une heure. Starfleet ne m'a donné aucun détail sur la mission, sinon que l'ambassadeur Marc Rousseau la dirigera. J'ai découvert que McCoy et Rousseau ont été de grands amis. J'ignore ce qu'il y a de plus, mais je suis certain que McCoy ne m'a pas tout dit.

* * * * *

- Ordinateur ? fit Kirk, assis dans le fauteuil de sa cabine.
- Oui ? répondit la machine.
- Je veux consulter les états de service de Marc Rousseau et savoir la date où il a quitté Starfleet.
- Données disponibles.
- J'écoute.
- Premier commandement : vaisseau scientifique d'exploration et de surveillance Richard Feynmann en 2254. Deuxième commandement : vaisseau expérimental Manhattan en 2255. Troisième commandement : vaisseau interstellaire Hood en 2256. Quatrième et dernier commandement : vaisseau interstellaire Lexington en 2261. Retiré du service actif de Starfleet en 2264. Peu d'officiers avaient connu une ascension aussi rapide que celle de Rousseau...
- ge du capitaine Rousseau quand il a pris le commandement du Hood ?
- Trente ans et sept mois.
- Tiens, tiens... je l'ai battu, songea Kirk avec un sourire.
- Lui avait pris le commandement de l'Entreprise peu après son trentième anniversaire.
- Un jour quelqu'un d'autre le battrait...
- Mais jusque-là, il avait le droit de s'enorgueillir. C'était la seule vanité qu'il se permettait. Et elle prenait encore plus de saveur maintenant qu'il avait entendu parler de Marc Rousseau.
- Ordinateur, états de service du docteur McCoy ?
- McCoy Leonard. Première mission en 2253 sur le République...
- Je veux savoir où et quand McCoy et Rousseau ont servi ensemble.
- Reçu. À bord du vaisseau scientifique, d'exploration et de surveillance Richard Feynmann, en 2254...
- Kirk haussa les sourcils.
- Très intéressant... Le grade et le poste de McCoy ?
- Grade : lieutenant. Poste : médecin en chef.

- Combien de temps est-il resté sur le Feynmann ?
- Sept mois et neuf jours.
- Pas très longtemps... McCoy ne m'en a jamais parlé.
- Où a-t-il été transféré après avoir quitté le Feynmann ?
- Sur le vaisseau d'évacuation d'urgence Koop.
- Poste ?
- Officier médical en second.

Kirk plissa le front. Il n'était pas ordinaire qu'un homme ayant si peu d'expérience soit nommé médecin en chef d'un vaisseau comme le Feynmann. Quelles que soient ses qualités professionnelles, une telle promotion tenait du miracle - ou venait d'une décision arbitraire du capitaine.

Starfleet n'était pas immunisé contre ce genre de choses. Ainsi, les deux amis s'étaient retrouvés.

Et on pourrait croire que Len en fut heureux..., pensa Kirk. Mais les faits parlaient d'eux-mêmes : un transfert précipité du Feynmann, avec à la clé un poste moins important pour Bones et des années de brouille entre les deux amis. Pas besoin d'être un grand détective pour comprendre qu'il s'était passé quelque chose de sérieux.

Mais quoi ? Kirk décida qu'il devait le découvrir avant l'arrivée de Rousseau.

L'intercom interrompit les pensées du capitaine. Une voix familière annonça :

- Spock au capitaine Kirk.
- Kirk, j'écoute.
- Nous sommes en approche de la base stellaire 86, capitaine.
- Merci, Spock. Je viens. Kirk terminé.

Il mit sa veste d'uniforme et se dirigea vers la passerelle.

Son enquête sur le mystère McCoy devrait attendre.

L'Entreprise s'arrêta à quelques centaines de kilomètres de la base stellaire 86, une station spatiale banale du système planétaire Alpha Kratoni.

Le commander Scott réglait la console de téléportation quand Kirk et Spock entrèrent pour accueillir leur hôte.

- Coordonnées verrouillées, capitaine, dit Scott.
- Bien. Sommes-nous prêts à rencontrer une légende vivante ?
- Nous ne sommes pas moins légendaires que lui, capitaine, rappela Scott avec un sourire.

— Exact, Scotty. Énergie !

Un homme grand et bien bâti se matérialisa sur le plot de téléportation. Avant que Kirk ait esquissé un geste, il sauta au sol.

Une poigne de héros, se dit Jim en lui serrant la main. Je n'aurais peut-être pas dû faire parler McCoy. Il serait dur d'apprécier objectivement l'homme après avoir entendu les souvenirs du docteur.

— Bienvenue sur l'Entreprise, ambassadeur Rousseau.

— Merci capitaine. Et heureux de vous revoir.

— Je ne pensais pas que vous vous rappelleriez de moi, dit Jim. C'était il y a longtemps et notre entrevue fut brève.

— Oui, presque dix ans... C'était à la conférence de Donatu 5. Vous veniez de prendre le commandement de l'Entreprise et j'étais sur le point de quitter le Lexington.

— Vous avez une excellente mémoire, monsieur.

— Comment pourrais-je oublier celui qui a battu mon record de précocité ?

— Voici mon second, dit Jim, le commander Spock. Et l'ingénieur en chef Montgomery Scott...

— Messieurs, votre réputation vous précède. Inutile de dire à quel point j'ai envié Christopher Pike d'avoir eu Spock comme second. Et je dois avouer, capitaine, que j'ai eu quelques mauvaises pensées contre vous quand vous avez pris sa suite. Monsieur Scott, l'Entreprise est aussi impressionnant que vos rapports le laissent entendre.

— Vous les avez lus, monsieur ? s'étonna l'ingénieur, ravi du compliment.

Scotty avait toujours été frustré que le capitaine Kirk se désintéresse des rapports techniques.

Rousseau se pencha vers Scott.

— Une vieille habitude du temps où j'étais à Starfleet. Vous pouvez être fier de votre travail sur ce navire.

— J'en suis fier, monsieur.

Rousseau examina la pièce et soupira.

— Où est mon vieil ami, le docteur McCoy ?

Embarrassé, Kirk baissa les yeux.

— Il avait un travail à finir. Il nous rejoindra en salle de conférences.

— Alors, allons-y. Je suppose que vous êtes curieux de savoir où je vous emmène et pourquoi...

McCoy leva les yeux en entendant la porte s'ouvrir.

— Leonard ! s'écria Rousseau.

McCoy se leva et Rousseau lui donna l'accolade. McCoy lui tapota le dos avec un détachement que tous remarquèrent, sauf le principal intéressé.

— Tu as une mine superbe - pour un vieux !

— Toi aussi, répondit McCoy en se dégageant. On dirait que tu as pris quelques kilos.

L'ambassadeur se tapota le ventre.

— Les dangers de la bonne cuisine. (Il se tourna vers les autres, qui avaient pris place autour de la table.) Nous sommes de vieux complices qui ne se sont pas vus depuis longtemps. Mais nous aurons le temps de fêter nos retrouvailles. Pour le moment, au travail !

Rousseau s'assit près du terminal et introduisit une disquette dans le lecteur.

— Nous devons résoudre une crise sur Nova Empyréa, dit-il.

Kirk remarqua que les sourcils de McCoy frémirent.

— Je n'ai jamais entendu parler de Nova Empyréa, dit Jim. Docteur, vous avez l'air d'en savoir plus long que moi...

— Aucun de vous n'a de raisons de connaître Nova Empyréa, capitaine, déclara Rousseau. C'est différent pour McCoy et pour moi. Il s'agit d'une colonie où nous avons fait un bref séjour quand j'étais capitaine du Feynmann. Nous explorions le secteur de Campana.

Il appuya sur un bouton ; la carte du secteur apparut sur l'écran.

— Quel genre de colonie ? demanda Kirk.

— Une colonie humaine, précisa McCoy d'une voix neutre. Celui qui l'a fondée a quitté la Terre cent cinquante ans avant que nous ne la retrouvions par hasard.

— Ces gens ne se sont pas réjouis d'être découverts, continua Rousseau. Mais leur système solaire était une configuration binaire assez inhabituelle. Nous ne pouvions pas passer à côté.

Des images des soleils « jumeaux » s'affichèrent sur l'écran.

Fascinant, souffla Spock. Très rare et intéressant à étudier.

— C'est ce qu'ont pensé les astrophysiciens de Starfleet. Nous fûmes chargés d'obtenir la permission d'établir un avant-poste scientifique sur Nova Empyréa. Les négociations prirent quatre mois, un temps que nous mîmes à profit pour en apprendre plus sur cette colonie, presque aussi intéressante que ses deux soleils.

— Comment avez-vous fait ? demanda Kirk. Vous avez dit que ces gens n'étaient pas ravis de votre intrusion.

— Ce n'était pas une colonie perdue comme les autres, expliqua Rousseau. Les pionniers ont coupé tous leurs liens avec la Terre. Ils voulaient créer une société isolée.

— Isolation intentionnelle ? Pour quelle raison ? s'étonna Spock.

McCoy prit la parole.

— Ils entendaient mettre en application des techniques génétiques de pointe pour donner naissance à des êtres parfaits.

— Nous sommes arrivés à obtenir l'accord des Empyréens, coupa Rousseau. L'avant-poste a été actif pendant dix-huit ans, mais sous la stricte condition d'éviter tout contact avec la société empyréenne.

Kirk réprima un frisson. Quelques années plus tôt, l'Entreprise avait localisé le Botany Bay, un vaisseau centenaire à la dérive près du secteur de Mutara. Leur rencontre avec son commandant, Khan Noonien Singh, et ses surhommes génétiques, avait failli coûter la vie à Kirk et à son équipage.

Depuis, la perfection génétique les rendait méfiants...

— Nous avons une certaine expérience des manipulations génétiques, précisa Kirk.

— J'ai lu un rapport sur votre conflit avec Khan. Mais le cas est différent. Ces gens-là n'avaient pas d'intentions belliqueuses.

— Tous les fous jurent que leurs intentions sont pacifiques.

— Les Emyréens d'origine en avaient conscience, capitaine. Ils ont les lois les plus rigoureuses de l'univers.

— Jim, dit McCoy, Dieu sait que je suis le dernier à défendre Khan et ce foutu concept de sélection non naturelle. Mais les Emyréens savaient tout sur les nazis et les guerres eugéniques. Ils croyaient que la science combinée à une morale rigoureuse et à des motivations pacifiques pouvaient donner quelque chose de bon.

Scotty ne fit aucun effort pour dissimuler son scepticisme.

— Bon en quoi, docteur ?

— Aussi raffinés que nous soyons, nous sommes loin de la perfection. D'un point de vue scientifique, admettez qu'il y a de la place pour les améliorations...

— Vous faites du prosélytisme, docteur ? demanda Kirk.

— Je ne voudrais pas de ça sur Terre, répondit McCoy en secouant vigoureusement la tête. Mais je dois avouer que cette colonie était impressionnante à plusieurs titres.

— Nous avons trouvé une société éclairée et pacifique, dit Rousseau. Et exceptionnellement développée...

L'écran afficha une série d'images de McCoy et de lui sur Nova Emyréa, dix-huit ans auparavant.

D'après les vêtements, l'architecture et les objets de la vie courante, Kirk déduisit que les Emyréens aimaient le style appelé « classique ». Si ces gens étaient beaux sans être exceptionnels, ils semblaient légèrement « mieux faits » que des humains qui se seraient reproduits au hasard.

— Comme vous le constatez, commenta Rousseau, ils étaient plus grands et plus forts que la moyenne des humains, mais pas homogénéisés pour autant. Comparés aux populations terriennes, ils se sont révélés plus intelligents, plus doués et plus talentueux dans tous les domaines...

L'ambassadeur étudia les compagnons de McCoy.

Ils paraissaient sceptiques.

— Bien, je constate que je ne vous ai pas convaincus. Vous verrez par vous-mêmes...

— Peut-être..., dit Kirk. (Ce seul mot résumait l'opinion de ses hommes.)
Vous avez parlé d'une crise. De quoi s'agit-il ?

— Les Empyréens veulent que nous démontions l'avant-poste.

— Après dix-huit ans ? Pourquoi ?

— Ils n'ont pas donné de raison. L'Académie Fédérale des Sciences juge indispensable de garder cet observatoire. En conséquence, nous avons demandé le renouvellement du traité. Le Conseil Empyréen n'a pas été encourageant, mais il a accepté de recevoir notre délégation, à condition que McCoy et moi la composions. Si les Empyréens ne changent pas d'avis, l'Entreprise devra démanteler l'avant-poste et récupérer le personnel de la Fédération.

— Je comprends qu'ils vous aient demandé, Marc. Mais pourquoi moi ?
s'étonna McCoy. Je suis médecin, pas diplomate. Je n'ai pas participé à la négociation du traité...

— Franchement, répondit Rousseau, je n'en n'ai aucune idée, Bones. Mais c'est ainsi. Quand nous serons sur la planète, vous viendrez avec moi et nous rencontrerons la présidente du Conseil, Elisabeth March.

Un éclair passa dans les yeux de McCoy. Kirk l'interpréta aussitôt comme un signal d'alarme. McCoy m'a caché quelque chose. Puis-je le forcer à cracher la vérité ?

Kirk se pencha vers le docteur.

— Connaissez-vous la présidente ?

— Pas vraiment. Son nom me dit quelque chose, c'est tout. C'était une attachée scientifique de niveau moyen. Juste une collaboratrice compétente.

— Vraiment ?

— Vraiment.

— Tu as meilleure mémoire que moi, Bones, dit Rousseau. Moi, je ne me la rappelle pas du tout. C'est tout ce que je peux vous apprendre. Avez-vous des questions ?

Personne ne dit rien. Kirk se leva.

— Bien. Alors...

McCoy était déjà sur le pas de la porte. Kirk le regarda disparaître et continua :

— Nous vous remercions, monsieur l'ambassadeur. L'Entreprise est à votre service.

— J'apprécie infiniment, capitaine. J'aimerais voir la passerelle, si ça ne vous gêne pas qu'un vieux de la vieille y mette son grain de sel...

— Vous êtes le bienvenu partout sur ce vaisseau. Monsieur Spock, accompagnez l'ambassadeur Rousseau. Et remplacez-moi quelque temps... Cap sur Nova Empyréa !

— Puis-je vous demander où vous serez, capitaine ?

— Je vais essayer de... mener une enquête.

CHAPITRE III

Assis dans son fauteuil, McCoy tourna la tête vers Kirk.

— Jim, vous êtes un sacré salopard !

— Merci. Je fais de mon mieux...

— Ce n'était pas un compliment.

— Ça m'est indifférent.

Le capitaine se servit un verre et s'installa face à son ami.

— En revanche, vous ne m'êtes pas indifférent. Si vous mentez, comment puis-je vous aider ?

— Je n'ai pas souvenir de vous avoir demandé de l'aide.

— Moi, j'en ai le souvenir...

— Seigneur ! gémit McCoy, protégez-nous des capitaines de vaisseaux qui se prennent pour des psychothérapeutes !

— Bones, racontez-moi ce qui est arrivé entre Marc Rousseau et vous sur le Feynmann.

— D'accord, soupira McCoy, vaincu.

« Nous venions d'appareiller. Je n'étais pas encore habitué à la vie dans l'espace et Starfleet m'envoyait d'un cas urgent à un autre... Au cours des premiers mois, j'ai vu assez de sang et de massacres pour remplir dix vies. Au moment de dormir, les visages de ceux que j'avais abandonnés s'imposaient à moi. Mon épouse... Pourquoi notre mariage était-il un échec ? Et Joanna, ma fille que je ne verrais pas grandir.

« Puis je fus transféré. Personne ne me dit pourquoi et j'étais trop crétin pour demander. Voilà comment je me suis retrouvé dans une navette de Starfleet, en route pour un rendez-vous sur une base stellaire...

Chaque fois que McCoy mettait le pied dans un téléporteur, une petite voix dans sa tête lançait : Tes atomes vont être semés aux quatre vents. Tu peux te dire adieu, mon garçon...

Jusque-là, la petite voix s'était trompée.

Cette fois encore, McCoy se rematérialisa en entier dans la salle de téléportation du Feynmann.

— Bouge les pieds, fils, dit la femme aux cheveux gris qui se tenait derrière la console. Personne ne le fera pour toi.

Son paquetage sur l'épaule, McCoy descendit les marches de la plateforme en priant pour que quelqu'un lui dise enfin ce qu'il faisait là.

Alors, Marc Rousseau entra dans la salle.

— Bienvenue à bord, Leonard ! dit-il.

McCoy remarqua que son ami portait un uniforme de capitaine.

— Marc, c'est ton vaisseau ?

— Et toi, tu es mon nouveau médecin en chef.

— Médecin en chef ? répéta McCoy, les yeux exorbités.

À ce stade de sa carrière, il avait autant le droit d'être médecin-chef qu'amiral. Marc devait être sacrément influent !

* * * * *

— Qui te fait penser que j'ai envie d'être ton médecin en chef, ou celui de n'importe qui ? demanda McCoy quand ils furent dans le bureau de Marc.

— Calme-toi, Leonard !

— Est-ce un ordre, capitaine ?

— Pourquoi te mets-tu en colère ? N'avions-nous pas prévu de servir ensemble ? C'est moi qui ai eu la possibilité de réaliser notre rêve, voilà tout.

— Si je comprends bien, je devrais t'en remercier toute ma vie ?

— Une fois suffira. Et j'aimerais que tu cesses de m'agresser.

McCoy secoua la tête.

— Et de quoi dois-je te remercier ?

— C'est simple : la plupart des médecins attendent des années avant d'être nommés à ce poste, même sur un petit vaisseau comme celui-là. L'avancement ne t'intéresse pas ?

— Nom de..., grommela McCoy. Je ne sais même pas si je resterai dans Starfleet.

— Leonard, tu ne peux pas passer ta vie à regarder derrière toi. Tu dois avancer.

— Ai-je le droit de choisir ?

Leonard était las de la tristesse et de l'auto-apitoiement. Sa femme n'était pas la première à avoir trouvé des bras plus réconfortants que ceux de son époux. Mais ne l'avait-il pas poussée dans cette voie par manque d'attention ?

Marc a raison - que les démons l'emportent ! Je devrais passer à autre chose.

Mais le pouvait-il ?

— Je ne suis pas un pion sur ton échiquier, Marc...

— Tu as raison. J'aurais peut-être dû te demander ton avis.

— Peut-être ?

— D'accord. J'aurais dû. Si tu veux retourner là d'où tu viens, tu n'as qu'un mot à dire. Je passerai pour un idiot, mais je ferai ça pour toi. Nous resterons deux jours en orbite autour de la base. Je te propose d'utiliser ce temps pour réfléchir.

— C'est un marché honnête...

— Et vous êtes resté ? demanda Kirk.

McCoy acquiesça de la tête.

— Je n'avais pas de meilleure solution... Mais je n'ai jamais avalé ce coup-là.

— Du ressentiment ?

— C'est ça. Le Marc Rousseau que j'avais connu jadis n'aurait jamais fait une chose pareille.

— Il pensait vous favoriser...

— Sans doute... Mais ce n'est pas ainsi que je l'ai pris. Nous ne nous étions pas vus depuis une dizaine d'années. On change beaucoup entre dix-neuf et vingt-neuf ans. Après sept mois, j'ai décidé que Marc avait raison. Il fallait que je passe à autre chose, sans les drames que j'avais laissés sur Terre - et sans lui. Donc, j'ai demandé à quitter le Feynmann.

— C'est tout ?

— C'est tout. Désolé, ça manque d'épices...

— Puisque vous le dites...

— Je le dis.

— Bien, fit Kirk en se levant. Content que vous vous sentiez mieux.

— Qui a prétendu que je me sentais mieux ?

— Inutile de me remercier.

McCoy se mura dans sa chère solitude. S'il avait raconté le reste de l'histoire, que risquait-il d'arriver sur Nova Emyrrea ? Était-il malhonnête de ne livrer qu'une partie de la vérité ?

Que se passerait-il sur la colonie empyréenne ?

Peut-être n'y avait-il pas lieu de s'en faire ?

C'est ça, et les poules auront bientôt des dents...

McCoy se leva et se dirigea vers la console.

— Ordinateur, dit-il en s'asseyant, avez-vous les enregistrements de la mission du Feynmann sur Nova Emyrrea ?

— Données disponibles.

Leonard se frotta les yeux et poussa un gros soupir. Dix-huit ans avaient passé et le souvenir était aussi vivace qu'au premier jour. Le fonctionnement de la mémoire le surprenait toujours.

— Ce fichier contient-il les dossiers du personnel empyréen ?

— Affirmatif.

— Bien. Montrez-moi celui d'Elisabeth March.

La femme apparut sur l'écran.

Conscient que c'était du sentimentalisme, Leonard en eut la respiration coupée, comme la première fois qu'il avait vu cette beauté brune aux cheveux sombres.

— Je parie qu'il n'existe pas une seule mauvaise photo de toi, murmura-t-il. Les yeux de la femme pétillaient d'intelligence. Il crut voir ses lèvres esquisser un sourire. Un instant, il eut même l'impression de sentir leur douceur sur sa peau.

Il n'avait rien oublié, ni les sentiments ni les sensations.

Comme si c'était hier...

Mais ce n'était pas hier et elle était maintenant présidente du Conseil. Se souvenait-elle ? McCoy n'avait qu'un désir : qu'elle ait oublié leur rencontre.

— Je vous ai demandé votre nom.

Incapable de parler, McCoy regarda la femme qui venait de lui poser une question pourtant très simple.

Des cheveux noirs tombant sur les épaules, la peau couleur café au lait, la jeune femme était aussi grande que lui.

McCoy fut incapable de détacher le regard de ses yeux bleus.

Face à la perfection des Empyréens, il se sentait gauche et mal fagoté.

Il savait qu'il se rendait ridicule, mais n'y pouvait rien.

La beauté de la femme n'était pourtant pas parfaite. Le nez un peu trop long et busqué... La bouche un peu trop large... Mais l'ensemble était étourdissant.

Dès qu'elle lui avait dit bonjour, il avait senti qu'elle possédait une âme, un esprit et une intelligence uniques.

Aucune femme ne l'avait ensorcelé de la sorte.

À dire vrai, il avait peu regardé le beau sexe depuis son engagement dans Starfleet. Après le naufrage de son mariage, Leonard se considérait comme infréquentable. Et il avait perdu son grand amour...

McCoy s'était toujours jugé malhonnête envers sa femme. Qu'avait-elle vu en lui ? Comment avait-il réussi à la convaincre de l'épouser ? Et comment cette union avait-elle pu durer si longtemps ?

S'était-il volontairement absenté de la maison pour permettre à son épouse de réaliser qu'il n'était pas l'homme qu'il lui fallait ? L'avait-il poussée au divorce ?

Je suis très doué pour l'auto-analyse. Dommage que ça ne me serve à rien.

Les deux premières années, dans Starfleet, il s'était exclusivement consacré à la médecine, résolu à ne plus s'engager dans une liaison avant d'être certain qu'il était capable d'aimer et d'être aimé.

Et voici qu'il se noyait dans les yeux d'Elisabeth March, la jeune attachée scientifique (elle devait avoir dans les vingt-cinq ans) d'Empyréa qui lui posait une question banale pour la deuxième fois.

— Votre nom ? Allons, vous devez être capable de me dire ça...

— McCoy, madame. Leonard McCoy.

Un sourire plana sur les lèvres de la jeune femme.

— Eh bien, il paraît que nous allons travailler ensemble, Leonard McCoy. Si vous êtes d'accord...

— Oui, bien sûr...

D'accord..., se dit McCoy en éteignant l'écran. Aujourd'hui, pourrions-nous travailler ensemble ?

CHAPITRE IV

La présidente du Conseil Empyréen se lova sur le canapé de son bureau, un petit ordinateur en équilibre sur sa cuisse.

Des ridules au coin des yeux et des lèvres ne la faisaient pas paraître beaucoup plus vieille que lorsque McCoy l'avait rencontrée. Et elle avait à peine pris un demi-kilo.

Sur son bureau, l'intercom bipa.

— Oui ?

— C'est Ibrahim Tamiya. Je voulais vous dire que nous avons localisé l'Entreprise sur les senseurs à longue portée. Arrivée dans l'heure...

— Merci, Ibrahim.

Quand on frappa à sa porte, Elisabeth leva les yeux pour voir entrer un homme de haute taille aux cheveux argentés. Le temps n'ayant pas altéré son visage, il était difficile de deviner son âge.

L'homme portait un étui à guitare. Il fit un petit rictus désapprobateur.

— Elisabeth, il n'est pas trop tard.

— Pour quoi ?

Elle savait très bien ce qu'il voulait dire, mais elle voulait différer l'explication.

— Pour dire à la Fédération de nous laisser tranquilles une fois pour toutes.

— Clements, le Conseil a voté...

— Vous avez influencé le vote. Cela n'aurait jamais dû se passer comme ça.

— Je n'ai pas l'intention de changer d'avis...

Clements secoua la tête.

— Il y a dix-huit ans, ce fut une erreur de les laisser venir. C'est pareil aujourd'hui. Vous verrez.

— Votre verre est toujours à moitié vide...

— Le pessimisme est nécessaire à la jeunesse.

— La musique aussi. Allez rejoindre ma fille pour son cours de guitare.

Quand il fut parti, March se détendit. Clements disait peut-être vrai, mais elle n'en avait cure. Elle avait ses raisons de vouloir la venue l'Entreprise. Et, ces mobiles d'ordre privé étaient plus importants que tout.

Debout près de la station scientifique de Spock, Kirk était soucieux.

— Je suis perplexe, Spock. J'ai lu tout ce qui concerne cette colonie. Objectivement, je pense que les Empyréens sont une amélioration par rapport aux vieux humains démodés. Mais ça me semble quand même... pas naturel.

— Une réaction compréhensible, considérant notre expérience des spécimens humains génétiquement manipulés.

Kirk secoua la tête.

— Je vais peut-être vous paraître rétrograde... Les humains modifient génétiquement les plantes depuis Gregor Mendel, qui vivait au XVIII^e siècle. Au XX^e siècle, personne ne s'est posé de question quand ces techniques ont été appliquées aux animaux d'élevage.

— Ce n'est pas tout à fait vrai, capitaine. Il y a eu de la résistance : quelques sceptiques - plus ou moins bien renseignés - ont prêché la peur.

— Peur ? De quoi ? Que les vaches mutantes envahissent la planète ?

— Ceux qui ne comprenaient pas la nature inoffensive de ces travaux craignaient la dispersion de gènes dangereux dans l'environnement.

— Cela paraît insensé aujourd'hui. Mais il s'agissait de vaches et de maïs. Quand on en vient aux applications humaines, ce n'est pas naturel.

— Peut-être. Cela dit, la biomédecine contemporaine utilise des procédés qui auraient pu être traités de « pas naturels » par le passé. Et bien des techniques de pointe de ces époques sont aujourd'hui considérées comme barbares. Le docteur McCoy n'utilise plus de sangsues ni de bistouri.

Kirk sourit : qui prétendait que les Vulcains étaient dépourvus d'humour ?

— Capitaine, dit Chekov, nous entrons dans l'orbite d'Empyréa.

— Merci, monsieur Chekov, répondit Kirk.

Pendant les manœuvres d'approche, le vaisseau survola un bâtiment métallique qui brillait au soleil.

Kirk interrogea Spock.

— C'est ça, l'observatoire de la Fédération ?

— Affirmatif, Capitaine.

— Je voudrais le voir de plus près.

Spock transféra l'image-senseur sur l'écran principal.

L'observatoire était une structure grossière composée de trois modules fixés sur un axe central.

Spock appuya sur une touche. L'image du complexe fédéral fut remplacée par une vue de la planète. Nova Empyréa ressemblait un peu à la Terre, n'était son continent unique. Grâce aux enregistrements du Feynmann, Kirk savait que la colonie se trouvait dans la zone tempérée septentrionale.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit ; Marc Rousseau pénétra sur la passerelle.

— Quand vous voudrez, capitaine Kirk.

— Uhura, prenez contact avec la colonie.

— Oui, capitaine.

L'image de March apparut sur l'écran principal.

— Présidente March, je suis le capitaine James Kirk, de l'Entreprise.

— Bienvenue sur Nova Empyréa, capitaine.

Marc Rousseau s'étant approché de Jim, elle lui sourit.

— Bonjour, monsieur l'ambassadeur. Il est agréable de vous revoir après tant d'années.

— Quelles années, madame la présidente ? Vous n'avez pas vieilli d'un jour...

— Vous savez que nous avons d'excellents gènes...

Que signifient ces familiarités ? se demanda Kirk. Il était sûr que Rousseau avait prétendu ne plus se souvenir d'Elisabeth March.

— Présidente March, dit-il, la Fédération apprécie beaucoup votre invitation à négocier...

— Si j'étais vous, capitaine, je n'espérerais pas trop. Le Conseil a approuvé cette décision à une faible majorité et la prolongation du traité n'est pas assurée. Je crois que notre position sur les contacts avec l'extérieur est claire.

— Oui, dit Kirk, appréciant cette façon polie de dire des choses désagréables. Si vous êtes prêts à nous recevoir, la délégation se téléportera dans quelques minutes.

— Qui compose cette délégation, capitaine ?

— L'ambassadeur Rousseau, le docteur McCoy, mon second et moi-même. Mardi secoua la tête.

— Désolée, capitaine. Le Conseil a seulement approuvé la présence de deux délégués fédéraux. Plus une équipe de deux personnes chargées des travaux préparatoires au démantèlement de l'avant-poste. Ainsi, dès qu'une décision aura été prise, l'évacuation de vos gens ne prendra qu'un minimum de temps.

Kirk se rembrunit. Visiblement, la politique xénophobe d'Empyréa n'avait pas changé. Et la présidente March laissait entendre que tout était joué.

Mais pourquoi accepter des « négociations » ?

— Madame la présidente..., intervint Rousseau.

— Désolée, messieurs. Ces conditions ne sont pas négociables.

— Dans ce cas, dit Kirk, l'ambassadeur Rousseau et le docteur McCoy viendront seuls. Disons dans une demi-heure.

— Très bien, capitaine. Je regrette de ne pas vous rencontrer personnellement.

Jim eut l'impression qu'elle mentait.

— Une prochaine fois, qui sait...

— Peut-être, mais dans d'autres circonstances. March terminé.

Kirk se tourna vers Spock et vers Rousseau.

— Inamicale et cordiale à la fois. Une excellente diplomate.

— Les Empyréens ne sont pas inamicaux, capitaine, dit Rousseau. Pas consciemment. Mais après cent cinquante ans, leur politique extérieure est rigide. C'est le fondement même de leur société...

— Ils ont pourtant fait une exception pour votre vaisseau, dit Spock.

— À cette époque, les étrangers étaient bien accueillis...

— Une attitude qui appartient au passé..., constata Spock.

— Les conservateurs ont gagné. Le personnel de l'observatoire a été tenu à l'écart de la société empyréenne.

— Qu'en pensez-vous, monsieur l'ambassadeur ? demanda Kirk. Y a-t-il une chance de signer le traité ?

— La première chose que j'ai apprise dans ma carrière, c'est que les diplomates croient toujours qu'il y a une chance.

CHAPITRE V

— Vous m'envoyez où et pour faire quoi ?

— Vous m'avez entendu, monsieur Scott, dit Kirk à l'ingénieur en chef. Les Empyréens veulent que nous soyons prêts à démanteler l'avant-poste. Deux personnes devront préparer le travail. Le choix logique, c'est M. Spock et vous. L'Écossais secoua la tête.

— Je suppose qu'on aura affaire à leurs spécimens génétiquement perfectionnés ?

— Une action en commun sera nécessaire, je suppose. Mais avec ce qui se passe, je doute que vous travailliez avec des hordes d'Empyréens.

— Ce n'est pas normal. Nous n'avons pas la peste. De tous les grossiers...

— Je croyais que vous ne souhaitiez pas les fréquenter ?

— C'est vrai, admit Scott. Mais ça n'est pas une raison pour qu'ils me snobent !

— As-tu toujours la même passion pour les téléporteurs ? demanda Rousseau avec un petit rire.

McCoy lui jeta un regard noir. Ils entrèrent dans la salle de téléportation.

— Bones, si un homme n'était pas fait pour l'espace, c'était bien toi. Je pensais que tu exercerais en Georgie, comme ton père.

— Une seule planète n'est pas suffisante pour mettre en valeur mes dons naturels...

Ils montèrent sur les plots de téléportation.

— Énergie ! dit l'ambassadeur.

Rousseau et McCoy se rematérialisèrent dans les jardins du palais présidentiel.

McCoy leva la tête vers le ciel bleu et inspira.

— Ça sent comme à la maison, Marc.

— C'est aussi beau que dans mon souvenir.

Comme Elisabeth, pensa McCoy.

Une musique portée par la brise parvint à leurs oreilles.

McCoy et Rousseau se tenaient près d'un solarium dont les portes étaient ouvertes. À l'intérieur, parmi des plantes colorées, une jeune femme jouait de la guitare classique. Un homme aux cheveux argentés l'écoutait attentivement. Bien qu'il fût à l'évidence son professeur, il semblait ravi par sa façon de jouer.

McCoy et Rousseau restèrent un moment à écouter. Quand le morceau fut fini, ils applaudirent.

Le maître parut ennuyé, mais la jeune femme sourit.

Rousseau et McCoy entrèrent dans le solarium.

— Je vois que vous avez fait la connaissance de ma fille, dit une voix.

Elisabeth March pénétra à son tour dans le solarium.

— Pas officiellement, présidente, répondit Rousseau.

— Anna, je te présente l'ambassadeur Marc Rousseau et le docteur Leonard McCoy.

— Des auditeurs discrets..., dit Anna avec un sourire.

— Ils sont venus nous épier, accusa Clements.

— Nous n'épions personne, se défendit McCoy. Nous ne voulions pas vous déranger...

— Votre seule présence nous dérange, riposta Clements.

— Et votre présence est un plaisir, Anna, ajouta Rousseau histoire de calmer le jeu.

— Marc lui-même n'a jamais joué aussi bien, renchérit McCoy.

— Je l'admets volontiers, docteur. Vous jouez admirablement, Anna. Quel compositeur était-ce ?

— C'est un morceau écrit par Anna, dit l'homme aux cheveux argentés.

— Clements est le professeur de musique d'Anna, expliqua Elisabeth. C'est également notre expert en médecine légale.

Et il est aussi diplomate que moi, pensa McCoy.

— Un médecin légiste ?

— Parfois. J'interviens aussi dans les cas médicaux inexplicables...

— Même génétiquement parfaits, vous avez encore des crimes ? demanda McCoy.

— Nous ne prétendons pas être parfaits, docteur. Juste meilleurs.

Clements prit son étui à guitare et fit un signe de tête aux visiteurs.

— Je vous souhaite un bref et agréable séjour, lança-t-il en sortant.

— Vous êtes un compositeur de talent, Anna, dit Rousseau.

La jeune femme rangea son instrument avec soin.

— Merci, ambassadeur Rousseau, mais je n'ai pas le niveau que vous croyez. J'ai écrit ce morceau pour un concours, le mois dernier. Résultat : quatre-vingt-treizième sur cent vingt, ajouta-t-elle avec un sourire.

— Elle est peut-être remarquable pour des Terriens, dit sa mère, mais sur Nova Empyréa, elle est seulement moyenne.

La remarque n'était ni une justification ni une condamnation, juste une constatation.

Elisabeth accompagna gentiment sa fille vers la sortie.

— Excuse-nous, Anna. Tu as des devoirs à faire et nous un traité à négocier...

Anna sembla vouloir rester, mais elle prit sa guitare et se tourna vers McCoy et Rousseau.

— La présidente a parlé, dit-elle d'un air contrarié. Je vous reverrai peut-être avant que vous quittiez Empyréa.

— Avec plaisir, fit McCoy. Je veux dire, si « la présidente » est d'accord...

— J'aimerais jouer en duo avec vous, déclara Rousseau.

Exhibitionniste, pensa McCoy.

— Ça me ferait plaisir, répondit la jeune fille.

— Cesse de flirter, Anna ! marmonna Elisabeth.

— Oui, mère...

Lorsqu'elle fut sortie, la présidente conduisit les deux hommes vers un coin du solarium équipé de meubles en osier.

— Quel âge a-t-elle ? demanda McCoy.

— Elle vient d'avoir dix-huit ans.

McCoy crut déceler de l'appréhension dans le regard de la présidente. À cause de sa fille ? Ou était-ce la tension normale avant une négociation ?

Le docteur eut l'impression qu'Elisabeth March ne soutenait pas de bon cœur la décision de mettre fin aux relations de la colonie avec la Fédération.

Avant d'aborder le sujet crucial, Elisabeth et Marc se mirent à bavarder à la façon classique des diplomates.

Qui suis-je pour les interrompre ? songea Leonard.

— Êtes-vous favorable à la fermeture de cet observatoire ? demanda-t-il pourtant.

La question prit Elisabeth de court.

— Euh... le Conseil a...

McCoy secoua la tête.

— Je voulais votre avis personnel.

Rousseau le foudroya du regard.

— Je veux savoir. Est-il mal de poser une question directe ?

— Non.

— Bien. J'ai horreur des salamalecs...

— Le Conseil et moi parlons d'une même voix, docteur.

Pas très convaincant. Au temps pour mon approche directe.

CHAPITRE VI

L'observatoire de la Fédération était perché au sommet du mont Placidus qui surplombait la principale ville de la colonie. Il était constitué de trois dômes et d'un système de transmission installé sur une tour de trente mètres.

Spock et Scott se rematérialisèrent dans le petit salon du complexe.

Avec ses murs gris et son éclairage indirect, l'observatoire semblait gai comme un tombeau. Difficile de croire qu'il était habité depuis dix-huit ans.

Scott espéra que les quartiers des invités seraient plus agréables.

— Un lieu désertique..., dit-il. Ils ne savent pas que nous venions ?

— C'est désert pour cette raison, dit une voix glaciale derrière lui.

Un Empyréen avança vers eux. Environ la trentaine, musclé, ses traits témoignaient d'un harmonieux métissage racial.

— Je ne comprends pas, fit Scott en le toisant. Où est le personnel de l'observatoire ? On nous a dit qu'il y avait une douzaine de scientifiques.

— Je suis le docteur Ramon Ortega, votre agent de liaison. Le personnel est confiné dans le centre d'isolation. C'est la procédure habituelle quand un Empyréen visite l'observatoire.

— Quelle gentille attention, ironisa Scott.

Ortega les regarda pour se régaler de leurs imperfections apparentes. Passant rapidement sur Scott, il se tourna vers Spock.

— Vous êtes le premier Vulcain que nous voyons, commander Spock. Votre évolution physique et intellectuelle vous place nettement au-dessus des Terriens.

— Je n'ai jamais fait de comparaison entre vos compatriotes et les homo sapiens. Si les Terriens et les Vulcains ont des caractéristiques différentes, aucune espèce n'est supérieure. De plus, je suis à moitié humain et à moitié vulcain.

— Vraiment ? dit Ortega.

Cette révélation sembla attiser sa curiosité.

— Hybridation expérimentale. Planifiée et supervisée, bien sûr. Les Vulcains ont la réputation d'aimer la science et la logique...

— Docteur Ortega, mon hérité ne fut ni planifiée ni supervisée. Si mon père a obéi à des considérations logiques, ma mère fut motivée par l'affection et l'admiration. Elle a fait son choix à cause de ses sentiments.

La fascination d'Ortega retomba instantanément.

— C'est donc un cas de combinaison génétique hasardeuse ?

— On peut dire ça...

Si Scott ne l'avait pas mieux connu, il aurait juré que Spock provoquait l'Empyréen. Mais Ortega ne le remarqua pas.

— Comme c'est dommage... Bien. Si vous voulez bien me suivre, nous pourrons commencer.

Laissant une certaine distance entre eux et Ortega, Scott se pencha vers le Vulcain.

— La perfection génétique ne les empêche pas d'être de foutus imbéciles, hein ?

Kirk fut très contrarié d'apprendre que les techniciens de l'observatoire étaient détenus hors du site. Bien que son travail soit de comprendre les « spécificités culturelles » des autres mondes - et il en avait vu de toutes les couleurs -, le capitaine trouvait l'isolationnisme des Empyréens de plus en plus irritant.

Il y avait quelque chose d'exaspérant dans la manie des humains ; - génétiquement perfectionnés ou non - de rejeter les étrangers sous prétexte qu'ils venaient d'autres planètes.

L'opinion de Kirk était sans valeur et il le savait. Ce n'était pas à lui de dire aux Empyréens comment conduire leurs affaires.

Mais le moins qu'il puisse faire était d'exiger la libération des techniciens.

Après le rapport de Spock, il avait demandé à Uhura de contacter la présidente March.

— Ils n'ont pas été jetés dans un donjon, capitaine, dit la présidente quand elle sut pourquoi il appelait. Le centre d'isolation est confortable et ils ont l'habitude.

— J'aurais aimé leur offrir l'hospitalité à bord de mon vaisseau jusqu'à ce que la question du traité soit réglée. Si vous êtes d'accord.

— Je n'ai pas d'objection. Je répète qu'ils ne sont pas prisonniers...

— Ils n'ont pourtant pas la liberté de se déplacer, dit Kirk sans dissimuler son mécontentement.

— C'est inexact, capitaine. Vous êtes libre de contacter le centre d'isolation et de leur proposer votre idée. Si le docteur Skloff ou un de ses collègues est d'accord pour passer du temps sur l'Entreprise, nous n'y verrons pas d'objection. Est-ce tout ?

— Oui. Merci présidente March.

Le visage de Kirk avait à peine disparu de l'écran quand la voix passionnée de Marc Rousseau déchira le silence.

— Je vais dire quelque chose qui vous fera changer d'avis.

— J'en doute...

McCoy et l'ambassadeur étaient assis face à la présidente, retranchée derrière son bureau.

— Je ne puis accepter ce verdict, présidente March. Pensez aux projets que nous faisons il y a dix-huit ans. Ne valent-ils pas un petit effort de votre part ?

Elisabeth soupira.

— Apparemment, le Conseil ne le pense pas. Les Empyréens sont isolationnistes.

— Comment cela peut-il bénéficier à Empyréa ? s'étonna McCoy. Dieu sait que je ne comprends pas toujours les Vulcains et leur logique, mais ils croient à l'Infinie Diversité en Infinies Combinaisons. Et j'ai assez sillonné la galaxie pour savoir que cette idée est bonne.

— Nous adhérons peut-être un jour à cette philosophie. Mais pas avant d'avoir atteint la perfection.

— J'ai peur que vous ayez une longue route à faire, présidente March, dit McCoy. Les formes de vie sont imparfaites par nature.

— Nous ne sommes pas d'accord. Même si c'était vrai, il y a des états qui approchent de la perfection. À condition d'éviter le parasitage par l'extérieur...

— Donc, c'est votre Conseil qui décide, coupa Rousseau.

— Si vous n'avez pas peur de boire la coupe jusqu'à la lie, ambassadeur, vous pouvez rédiger une proposition de prorogation. Je la mettrai au vote.

— J'ai l'intention d'aller jusqu'au bout, dit Rousseau. Vous aurez mon texte demain soir. Ce sera assez tôt ?

— Ça ira... Mais ne soyez pas surpris par le résultat.

— Je suppose que c'est tout..., dit McCoy en sortant son communicateur. Nous reprendrons contact aussitôt que l'ambassadeur Rousseau sera prêt. McCoy à l'Entreprise. Deux à remonter.

— Euh... docteur, dit Elisabeth, voudriez-vous rester un peu ? Je ne veux pas retarder l'ambassadeur, mais j'aimerais vous entretenir d'un problème médical.

McCoy haussa les épaules.

— Je veux bien. Entreprise, un à remonter : l'ambassadeur Rousseau. Je suivrai plus tard.

Quand Rousseau eut disparu, l'expression d'Elisabeth s'adoucit.

— Je ne savais pas ce que je ressentirais en te revoyant, Leonard.

— Et ?

— C'est agréable, dit-elle en lui effleurant la joue du bout des doigts.

Il déglutit, se forçant à ne pas la toucher.

— Beth, que signifie... ?

— Ne puis-je pas être simplement heureuse de te revoir ?

— Oui... je crois.

Elle le prit dans ses bras et se blottit contre son épaule.

Que se passe-t-il ici ? se demanda McCoy.

— Je ne pensais pas que nous nous reverrions. Et je suis contente que tu sois ici, Leonard.

— Beth, pourquoi suis-je ici ?

— Beth, répéta la femme. Personne ne m'a plus jamais appelée comme ça.

— Pourquoi suis-je ici ?

Beth posa ses lèvres sur celles de Leonard.

Puis elle l'embrassa et il lui répondit avec passion.

Quand ils se séparèrent, Leonard souffla :

— Ne crois pas que ton accueil me déplaît, mais je ne suis pas ici pour mes qualités de négociateur. Et je doute fort que tu m'aies fait venir de si loin pour m'embrasser. Je répète : pourquoi suis-je ici ?

— Parce que j'ai besoin de toi. À cause de mon manque de lucidité, la liberté d'Anna est menacée. Peut-être aussi sa vie...

— Est-elle malade ?

Elisabeth recula et prit une profonde inspiration.

— Les lois empyréennes interdisent de procréer avec quelqu'un qui n'est pas de notre monde.

— Je sais...

— Nous ne les avons jamais modifiées...

— Le père d'Anna...

— ... N'est pas empyréen.

— Est-elle au courant ?

— Personne ne l'est. J'ai gardé le secret. Mais il est sur le point d'être découvert et je n'y pourrai rien. Je perdrai mon poste de présidente. Anna et moi seront bannies d'Empyréa - voire exécutées.

— Ne peux-tu pas en parler à son père ? C'est un scientifique de la Fédération, non ? Il fera tout ce qu'il pourra.

— J'y compte bien... C'est pour cela que tu es ici.

— Moi ?

— Eh bien... Son père, c'est toi, Leonard !

CHAPITRE VII

— Moi ? balbutia McCoy.

— Toi, dit tristement Beth.

Était-elle triste pour lui ? Pour elle ? Ou pour Anna ? McCoy comprit qu'il était impliqué dans une affaire dont il ne mesurait pas l'ampleur.

Nom de Dieu de nom de Dieu... C'est impossible - il y a une erreur. Et si c'était vrai ? Que dois-je faire ? Dans quoi me suis-je fourré !

— Beth, comment est-ce arrivé ? demanda Leonard en se laissant tomber sur une chaise.

— C'est toi le médecin. Ils ne vous apprennent pas ça, à la faculté ?

— Très drôle. Il y a longtemps, mais je suis certain que tu utilisais des contraceptifs. Tu me l'as juré.

— Je n'ai jamais rien juré.

— Oh que si, mais tu as menti !

Il avait employé ce mot pour voir jusqu'où elle irait pour se défendre.

— Eh bien... oui.

— Seigneur ! Beth ! Si j'avais su...

— C'est pour ça que j'ai menti !

Elisabeth s'agenouilla devant lui.

— À quoi penses-tu ?

— J'ai eu du mal à accepter la fille dont je connaissais l'existence. Alors apprendre que j'en ai une autre dont je n'ai jamais rien su...

— J'ignorais que tu avais un enfant.

— Un mariage raté. Avant que j'entre à Starfleet.

— Est-ce pour cela que tu t'es engagé ?

— L'équivalent moderne de la Légion Étrangère... Joanna n'était qu'une gamine. Je suis resté longtemps hors de sa vie...

— Par choix ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Je pensais qu'elle vivrait mieux sans un père trop absent pour la voir grandir. Et qui n'avait aucune idée de comment se comporter.

— Comment ta femme a-t-elle pris cette décision ?

— Elle n'a jamais essayé de me faire changer d'avis.

— As-tu repris contact avec elle ?

— La mère ou la fille ?

— La fille.

— J'envoyais des cartes d'anniversaire à Joanna chaque année, mais je ne lui disais jamais où j'étais pour qu'elle ne puisse pas me contacter. Je pensais que ce serait trop dur...

— Pour elle ou pour toi ?

— Pour moi, sûrement. Il y a quelques années - vers la fin de la première mission de cinq ans de l'Entreprise - j'ai reçu une lettre d'elle.

— Comment t'avait-elle retrouvé ?

— Par Starfleet. C'était son dix-huitième anniversaire et elle venait d'avoir son bac. Elle entrait à la fac. Et ce fut difficile pour elle de briser le silence...

Le docteur McCoy regarda la jeune femme qui lui parlait sur l'écran de son bureau. Le message étant enregistré, il ne pouvait pas répondre. Pourtant, il en avait tellement envie !

C'était la première image de Joanna qu'il voyait depuis son dixième anniversaire. Son ex-femme avait proposé de lui envoyer des photos, mais il avait refusé.

Aujourd'hui, Joanna ressemblait à sa mère, n'était qu'elle affichait une sérénité qu'aucun de ses parents ne possédait.

D'où tient-elle ça ?

— ... Je ne sais pas encore ce que je veux devenir, papa. Mais je crois qu'il sera bien de toucher un peu à tout avant de prendre une décision.

Joanna fit une grimace comme si elle avait oublié quelque chose.

Elle faisait souvent ça quand elle était petite...

— Ah oui..., continua-t-elle, je voulais t'envoyer une invitation pour la remise du diplôme. Mais comme l'Entreprise n'est jamais près de chez nous, tu n'aurais pas pu venir...

— Comment as-tu réagi ? demanda Elisabeth March en tendant un verre de jus de fruit au médecin.

— Au début, j'ai eu un peu mal. Mais elle avait raison : je n'aurais pas pu venir. Elle avait pris la bonne décision. Joanna a plus de bon sens diplomatique que ses deux parents réunis.

— L'as-tu revue ?

— Oui. Elle m'a proposé d'aller la voir à la fac quand je reviendrais sur Terre. Elle disait avoir résolu les problèmes provoqués par la rupture de ses parents et m'avoir enfin pardonné mon absence. Elle a ajouté qu'elle voulait que ses enfants connaissent leur grand-père.

— Que s'est-il passé ?

— Peu après, l'Entreprise a fait escale sur Terre pour une révision. J'ai pris contact avec elle et nous nous sommes rencontrés. Elle a tout fait pour que cela soit agréable.

« Puis j'ai quitté Starfleet pendant deux ans et nous avons un peu rattrapé le temps perdu. Je suis prêt à jouer les grands-pères avec mes futurs petits-enfants. C'est ma seule fille et... (Il déglutit.) Je veux dire, elle était ma seule fille jusqu'à présent...

McCoy s'ébroua.

Puisqu'il venait de se trouver de nouvelles responsabilités, il y ferait face.

Tant de questions restaient encore sans réponse. Il fallait les poser, même si elles devaient mettre Elisabeth mal à l'aise.

— Beth, tu as été vice-ministre de la Santé. Tu savais que tu risquais des sanctions...

— Oui.

— Je ne comprends pas. Y aurait-il un détail que mon cerveau imparfait est incapable de comprendre ?

— Quand votre vaisseau nous a découverts, nous n'étions pour vous qu'une colonie perdue parmi d'autres, n'est-ce pas ?

— Nous ne trouvons pas une colonie perdue tous les jours...

— Mais nous découvrir n'a pas changé votre vision de l'univers ?

— Non. C'est la première nuit avec toi qui m'a fait cet effet.

— Je ne parle pas de ça...

— Je sais.

— Toi et tes compagnons du Feynmann étiez les premiers étrangers que je voyais. Ce furent de moments étranges, Leonard. Beaucoup de jeunes avaient des doutes sur la politique isolationniste d'Empyréa. Quand nos chefs vous ont autorisés à travailler avec nous, ce fut comme un miracle.

Quand Elisabeth March entra dans le laboratoire, le docteur McCoy leva les yeux de son microscope. Depuis deux semaines qu'ils collaboraient, il avait réussi à maîtriser l'émotion qui le submergeait dès qu'il la voyait.

Le travail était trop absorbant pour laisser place aux considérations personnelles. D'autant que je me demande ce qui pourrait l'attirer en moi...

Il ne savait pas combien de temps le Feynmann resterait en orbite autour de Nova Empyréa. Les données scientifiques sur l'histoire génétique de la colonie étaient aussi copieuses que passionnantes.

Pour obtenir le plus d'informations possible, il fallait réduire les distractions au minimum.

Et Dieu sait qu'Elisabeth March serait une distraction irrésistible...

McCoy avait pris soin d'établir des relations cordiales mais strictement professionnelles avec la jeune femme, à qui cela paraissait convenir.

Et voilà qu'elle se précipitait dans le labo et se jetait à son cou en criant :

— On va signer un traité !

Leurs visages se touchaient presque ! Elisabeth arborait un sourire radieux.

— De quoi parlez-vous ? balbutia McCoy.

— La Fédération veut bâtir un observatoire ici et notre gouvernement a accepté de négocier !

Réalisant ce que son attitude avait de familier, elle baissa les bras en rougissant, recula et détourna les yeux.

— Je... suis désolée, docteur. Je ne voulais pas..., je veux dire... J'ai entendu ça... et je...

— C'est une bonne nouvelle. J'espère que ça ne tombera pas à l'eau...

La jeune femme se rembrunit.

— Pourquoi dites-vous cela ? Avez-vous connaissance de quelque chose ?

— Non. Seulement, ça impliquerait un grand changement dans les habitudes d'Empyréa.

— Ce n'est pas impossible, vous savez ?

Elle s'éclaircit la gorge et prit place près de lui, devant l'ordinateur où il étudiait les variations génétiques de la population d'Empyréa.

— Je pense qu'il faut continuer le travail, dit-elle.

— Je suis d'accord, répondit McCoy.

La réaction de la jeune femme l'avait surpris. Il se serait giflé pour avoir douché son enthousiasme.

Ils tendirent la main en même temps pour prendre une disquette et se frôlèrent.

— Désolé, murmura McCoy.

— Excusez-moi.

— Non, non, c'est ma faute.

— Pas de problème.

Ils travaillèrent plusieurs minutes sans dire un mot ni se regarder. Puis Elisabeth lui coula un regard sous ses longs cils noirs.

— Quand le traité sera signé, pensez-vous rester ?

— Je n'y ai pas réfléchi.

Leonard voulut se lever au même moment qu'elle. Ils faillirent se heurter.

— Désolé, dit-il.

Cette fois, il fut obligé de la regarder.

Il se pencha vers elle et leurs lèvres s'effleurèrent.

— Sommes-nous censés faire ça ?

— Je ne sais pas. Si nous le désirons...

— Le désirons-nous ?

Ils s'embrassèrent plus longtemps.

— On dirait..., murmura Leonard.

Le troisième baiser fut beaucoup plus long.

— Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme toi, Leonard, dit Elisabeth.

— Je n'étais pourtant pas un modèle d'exotisme.

— Tes compagnons et toi, vous étiez la réponse aux prières d'une petite fille qui avait grandi en rêvant de connaître le monde extérieur caché derrière notre « grande muraille de Chine ».

— Croyais-tu vraiment que notre relation pouvait durer ? Je ne t'ai jamais dit que j'allais rester.

— C'est vrai. Mais je n'y pensais pas. Beaucoup d'entre nous croyaient que les choses changeraient. Je pensais qu'un enfant né à ce moment serait le symbole de nos nouvelles libertés.

— Visiblement, vos gouvernants n'ont pas partagé cette idée.

Elle soupira. Oui, les conservateurs avaient gagné...

— Je ne pouvais pas croire qu'ils laisseraient passer une telle chance. Un traité aussi restrictif... rien n'avait changé. Tu étais parti. Et j'étais enceinte.

— Tu as décidé d'avoir cet enfant...

Elisabeth acquiesça.

— Il a fallu que je sois très honnête avec moi-même. Je savais devoir garder le secret sur son origine. Il eût été plus facile d'interrompre la grossesse. J'avais le temps. Un soir, j'étais couchée, je réfléchissais et j'ai compris.

— Tu as compris quoi ?

— Qu'Anna serait toujours un symbole pour moi. Chaque jour, elle me rappellerait que l'espoir d'un changement existait.

— Je ne te suis pas. Tu es devenue le chef d'un gouvernement opposé à tes espoirs de jeunesse.

— Et tu te demandes où est passée la jeune rêveuse ? Eh bien... Elle est présidente et elle a compris que les rêves s'évanouissent le long du chemin.

— Et c'est positif ?

— Je ne sais pas...

— Comment as-tu fait pour que personne ne sache pour Anna ?

— Ce n'était pas difficile. J'avais accès à tous les dossiers et j'en ai falsifié quelques-uns. J'ai indiqué la banque génétique comme origine paternelle d'Anna. Beaucoup de femmes ont recours à l'insémination artificielle. Ensuite, ce fut assez facile. Il me restait seulement à exécuter le pire des crimes : une fraude génétique.

CHAPITRE VIII

Kirk avait tenu à être dans la salle de téléportation avec Chekov pour accueillir les scientifiques qui se matérialisèrent en deux groupes de six.

Le directeur de la base, le docteur Linden Skloff, était un sexagénaire au sourire paternel et aux épaules voûtées.

Il descendit de la plate-forme et salua Kirk.

— Bienvenue à bord, dit Jim.

— Merci de nous accueillir, capitaine. Je me demandais si j'aurais encore le pied spatial après quinze ans.

— Vous n'êtes jamais parti d'Empyréa ?

— Exact. C'était dur. Personne n'a tenu aussi longtemps.

— Considérez l'Entreprise comme votre lieu de repos. Ensuite, vous retournerez sur Empyréa ou chez vous. M. Chekov vous montrera vos quartiers. Si vous souhaitez retourner au centre d'isolation, faites-le-moi savoir, nous vous y téléporterons.

— Par ici, chers invités ! lança Chekov.

— Docteur Skloff, dit Kirk.

— Capitaine ?

— Voudriez-vous rester un instant ?

— Oui ?

— J'ai quelques questions.

— Allez-y.

— Quinze ans, vraiment ?

— Vous semblez impressionné, capitaine. Parfois, j'en suis impressionné moi-même.

— N'avez-vous pas trouvé frustrant d'être tenu à l'écart de la société empyréenne ?

— Pas frustrant. Plutôt décevant. Je connaissais les conditions avant de venir. Ça ne s'est jamais amélioré ; les Empyréens sont irréductibles.

— Moi, je me serais senti prisonnier.

— Il y a quelque chose de ça. Mais nous sommes tous volontaires.

Enfermés, et pourtant libres de partir avec le premier vaisseau.

— C'est un peu limité, comme horizon...

— Nous avons tout le confort possible. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Je crois que les Empyréens ont beaucoup à offrir à la galaxie et que nous avons beaucoup à leur apporter.

— Ils ne pensent pas la même chose.

— C'est vrai. Mais je ne suis qu'un vieil astrophysicien, pas un diplomate. C'est un système binaire tellement extraordinaire. Le travail seul me rendait heureux. Et il me reste encore beaucoup à apprendre... Voulez-vous savoir autre chose, capitaine ?

— Le docteur Ortega... Avez-vous travaillé avec lui ?

— Oui. Il n'est pas très diplomate...

— Vous venez de dire que vous ne l'êtes pas non plus...

— C'est vrai. Et Ortega n'a jamais prétendu être un casse-pied... Pourtant... Un sourire flotta sur les lèvres de Kirk.

— Oui, j'en ai entendu parler.

Sans détourner les yeux de son écran, le docteur Ortega leva une main.

— Vous, l'ingénieur, allez me chercher...

— Le tricordeur est ici, dit Scott en lui tendant l'appareil.

L'Empyréen se retourna.

— Ce n'est pas ce que je voulais, ingénieur. Je désirais que vous m'apportiez ma tasse de thé. Je l'ai laissée sur la console de diagnostic.

Les dents serrées, Scott posa le tricordeur.

— Pourquoi n'allez-vous pas la chercher vous-même ?

— Primo, parce que vous êtes plus près. Secundo, vous ne contribuez pas à notre travail.

— Je ne contribue à rien du tout ! explosa Scott. De tout ce...

— Voilà votre thé, docteur Ortega, dit Spock en posant la tasse sur la console.

Il prit Scott par le bras.

— Monsieur Scott, voulez-vous m'accorder un entretien ?

— Je vais vous accorder une conférence ! cracha Scott.

Le Vulcain tira son compagnon à l'écart.

— Monsieur Scott, dit-il, vos réactions aux provocations du docteur Ortega ne sont pas constructives...

— Pas constructives ! Depuis que nous sommes ici, il me traite comme un larbin !

— Je vous comprends et je trouve son attitude contestable. Mais nous sommes ici pour accomplir une mission.

— Et nous devons supporter ses insultes avec le sourire ?

— En quelque sorte... Nous ne sommes pas en mesure de modifier l'attitude du docteur Ortega. Au mieux, nous pouvons faire en sorte d'éviter les incidents.

Scott nota le ton acerbe de Spock. Les Vulcains n'étaient pas à l'abri d'une certaine irritation.

— Mais... il vous provoque aussi...

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire...

— D'accord ! J'essayerai de me contenir jusqu'au retour sur notre vaisseau, où je lui montrerai de quel bois je me chauffe.

— Excellente idée.

Scott ne put s'empêcher de sourire. Il n'espérait pas vivre assez longtemps pour voir Spock rire aux éclats, mais le Vulcain ne considérait plus une manifestation d'humeur comme un manquement à la dignité. C'était un bon début.

— J'ai un problème qui devrait attirer votre attention, lança Ortega.

— Lequel, docteur ?

— Des fluctuations dans le flux de plasma. Les senseurs les ont détectées ici et là. (Il désigna deux conduits sur le schéma affiché à l'écran.) Cela signifie qu'une pression excessive s'exerce sur les raccords...

— Je sais ce que ça signifie ! explosa Scott.

Spock avait déjà appelé les données sur son écran.

— Curieux..., murmura Spock. Et potentiellement gênant.

— Il vaudrait mieux que ça ne le devienne pas, dit Ortega. Nous ne tolérerons aucun retard dans le démantèlement de cette base.

— La dénonciation du traité n'est pas encore confirmée, dit Spock.

Scott pianota sur le clavier.

— Ce complexe a un générateur d'énergie intégré.

— Bien sûr, dit Ortega.

— Bien sûr, répéta Scott ironiquement.

L'ingénieur en chef étudia une série de schémas et ricana.

— Voilà ! Tout ce circuit est construit autour d'un cœur de Sternn.

— Et alors ? C'est la règle pour un système de cette puissance.

— La règle ? Il y a soixante-dix ans, peut-être. J'étais encore au berceau quand la Fédération a arrêté d'utiliser ces trucs.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons trouvé mieux. Visiblement, pas vous...

— La Fédération a probablement abandonné trop tôt le cœur de Sternn.

— J'en doute, docteur.

— Cette technologie a parfaitement répondu à nos besoins.

— J'en suis sûr, dit Scott sans cacher son ironie.

— C'est une technologie fiable, efficace et perfectible. Il n'est pas toujours nécessaire de réinventer la roue.

Alors qu'il se préparait à répliquer, Scott sentit peser sur lui le regard de Spock.

Il se contrôla, mais ne put s'empêcher de murmurer :

— Ouais, la roue carrée...

— Vous disiez, monsieur Scott ?

— Rien, rien... On va arranger ça.

— Vous feriez bien, grogna Ortega en se levant. Le traité n'est pas officiellement annulé, mais je parierais qu'il le sera. Vous devrez démonter tous les équipements de la Fédération dès que la décision sera connue.

— Nous ? Et pourquoi pas vous et votre équipe ? dit Scott en surveillant Spock du coin de l'œil.

— Parce que c'est un observatoire fédéral. Votre responsabilité, pas la nôtre. Trouvez la cause du défaut et corrigez-le.

— Corrigez-le ? Docteur, vous nous traitez comme des serviteurs depuis que nous sommes arrivés...

— Vraiment ? Je n'avais pas l'intention d'être impoli. Mais nous sommes habitués à la perfection. Même si vous êtes un ingénieur compétent, vous n'êtes pas au niveau de notre moyenne génétique. Quant à vous, Spock... Eh bien... l'hybridation est ce qu'elle est. On ne peut pas me demander d'ignorer ce qui saute aux yeux.

Scott devint cramoisi.

Ne semblant pas le remarquer, Ortega approcha et lui tapota l'épaule.

— Bien... Je suis content que vous ayez compris que je n'ai rien contre vous. Maintenant, faites votre diagnostic...

Il sortit du laboratoire.

— Je ne suis pas le genre de type à chercher les récompenses, les médailles et les décorations, donc...

— ... Vous avez mérité une citation pour votre conduite admirable, coupa Spock.

McCoy leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait.

— Ce n'est pas un coucher de soleil génétiquement parfait, n'est-ce pas ? demanda-t-il sèchement à Elisabeth.

— Non. Mais nous sommes génétiquement plus à même de l'apprécier.

Il savait qu'elle plaisantait, mais se demanda néanmoins si le tact faisait partie de la programmation génétique des Émpyréens. Il avait connu des endroits plus beaux que la colonie, en dépit de son mélange d'architecture et de paysages toujours harmonieux sans être fades.

Cette partie des jardins était superbe.

— Ainsi, c'est ta retraite ?

— On peut dire ça. Mon autre fierté et ma seconde joie...

— Après Anna...

— Il faut bien des plaisirs. Tu sais que la vie passe vite...

— J'ai cru m'en apercevoir une ou deux fois...

Elisabeth se pencha pour cueillir une fleur multicolore. Elle glissa la tige dans ses cheveux, derrière son oreille.

— Ici, j'ai l'impression qu'il existe au moins un endroit où je contrôle tout. J'ai créé cinquante-sept variétés hybrides...

— La génétique n'est pourtant pas une science exacte.

— C'est vrai. Parfois j'ignore ce que cela donnera. Élever un enfant n'est pas non plus une science exacte. Mais voir Anna grandir apaise toutes mes inquiétudes. Il y a des jours où je cesse presque de craindre ses dix-huit ans.

Ils s'assirent sur un banc.

— Qu'arrive-t-il ici quand on a dix-huit ans ?

— À la naissance, on fait aux enfants un examen de routine pour enregistrer leur génome et certifier leur perfection génétique.

— Même dans les circonstances les plus contrôlées, des mutations peuvent apparaître. Que se passe-t-il s'ils ne sont pas génétiquement parfaits ?

— Ils sont stérilisés.

— Charmant...

— Tu peux penser que c'est cruel. Mais ça ne l'est pas. Et ça n'arrive pas fréquemment. Les autres reçoivent une empreinte génétique qui les identifie comme étant nés d'une mère empyréenne. Ça bloque également leur capacité de reproduction.

— Le contrôle des naissances dès la naissance. Jusqu'à quel âge ?

— Dix-huit ans. Nous ne pouvons pas avoir d'enfants avant. Quand ils atteignent cet âge, les jeunes sont de nouveau examinés. Si le résultat est bon, l'inhibition de la reproduction est supprimée.

— Je ne comprends pas, dit McCoy. Si Anna n'est pas génétiquement pure, comment a-t-elle pu réussir l'examen postnatal ?

— Elle ne l'a pas passé. J'ai falsifié les résultats. Mais il n'y avait pas moyen de coder ses cellules avec mon empreinte génétique...

— Elle va avoir dix-huit ans et devra passer le second examen...

— Que je ne peux pas truquer et qu'elle ne réussira pas.

Elisabeth ferma les yeux et soupira.

— Je ne l'ai pas élevée pour qu'elle soit rejetée et bannie. Elle peut même être exécutée... Cela dépend de la sévérité du tribunal.

— Les gens génétiquement imparfaits sont jugés ?

McCoy regretta son exclamation : ce n'était pas le moment de critiquer les lois empyréennes.

Quand Elisabeth ouvrit les yeux, il y lut de la douleur et de la détermination.

— Quand votre vaisseau est parti, j'étais enceinte et j'ai fait une promesse à mon enfant. Je ne voulais pas qu'elle connaisse la déception que j'ai

connue. Pour ça, je devais accéder au pouvoir. Je n'ai pas fait ces efforts pour tout perdre aujourd'hui !

La véhémence d'Elisabeth ne le surprit pas, mais elle le désarçonna.

— Je n'y peux rien, dit-il. Ce qui est fait est fait.

— Je ne te demande pas de changer le passé, mais le futur.

— Comment ?

— En emmenant Anna sur ton vaisseau.

McCoy se leva d'un bon.

— L'Entreprise n'est pas mon vaisseau ! J'ai un supérieur, sans oublier Starfleet et la Fédération. En plus, je suis incapable de m'occuper d'un enfant !

— Anna est presque une adulte.

— Elle a toujours besoin d'un parent - au moins - pour l'aider. Et je ne sais pas si je peux lui être utile !

— Tu te sous-estimes. Leonard, tu n'auras pas à « t'occuper » d'elle.

— Mais les gens d'ici se demanderont pourquoi Anna a disparu.

— Personne ne connaîtra les détails. Je m'en occuperai. Quoi qu'il arrive, ce sera mieux que ce qui se produira si elle reste. Tu lui épargneras la honte d'un procès et d'une condamnation.

— Je ne sais pas si je peux faire ça, Beth.

— Leonard, je ne te demande pas de promesse.

— Tant mieux, parce que je ne pourrais pas en faire...

— Mais tu essaieras...

Ce n'était pas une question, plutôt une prière.

— J'essaierai.

Il ouvrit son communicateur.

— McCoy à l'Entreprise. Remontez-moi.

CHAPITRE IX

Quelle que soit son humeur, Anna se sentait toujours bien dans le jardin. Quand elle désirait être seule, c'était l'endroit idéal. Idem lorsqu'elle voulait s'isoler pour parler avec une amie.

Il faisait bon ce soir-là. Pourtant, les quatre camarades qui l'attendaient avaient fait un petit feu de bois.

Anna vit d'abord Paolo, avec ses yeux noirs et son sourire éclatant. Puis elle aperçut Eleni et Alexeï, qu'on prenait souvent pour frère et sœur avant de les voir s'enlacer, joyeux et sans complexes.

Ces deux-là passeraient sûrement leurs vies ensemble, entourés par des enfants sveltes et blonds.

Anna repéra enfin Ethan, avec son visage toujours trop sérieux pour son âge.

C'était son plus ancien ami, rencontré en classe d'art quand ils avaient six ans. À cet âge, le gamin discutait déjà avec le professeur des mérites du réalisme et de l'art abstrait.

En attendant Anna, ses amis avaient ouvert la bouteille de vin rituelle et partagé le pain et les confitures maison de Paolo.

En mangeant, ils avaient abordé le débat du jour : le traité avec la Fédération.

— La Grande Expérience Empyréenne n'a pas dérivé depuis que les scientifiques de la Fédération sont ici..., dit Alexeï.

Il se tut et salua Anna.

Paolo tendit un verre et un morceau de pain à la jeune fille, qui les prit et s'assit sur une couverture.

— Ils sont ici depuis longtemps, continua Alexeï. Les vieux ont peur de l'extérieur, mais nous ne devons pas laisser les choses redevenir comme avant.

— Penses-tu vraiment que les vieux ont peur ? demanda Eleni.

— Bien sûr qu'ils ont peur ! cracha Ethan avec une moue de mépris. Ils craignent tout ce qui est nouveau ou différent. Nous sommes prisonniers sur cette planète.

— Cela signifie-t-il que tu veux partir, Ethan ? demanda Paolo.

— Je n'ai jamais dit ça. Mais la curiosité n'est pas un crime, que je sache...

— Non, ce n'est pas un crime...

— Elle a failli me valoir de gros ennuis un jour, dit Eleni.

— Vraiment ? s'étonna Paolo.

Eleni regarda ses amis puis baissa les yeux.

Paolo remplit son verre et murmura :

— Dis-le-nous. Est-ce un secret si grave ?

— Eh bien...

— Même pour moi ? interrogea Alexeï.

— Je n'en ai jamais parlé à personne. Quand j'avais douze ans, je me suis introduite dans le laboratoire de la Fédération.

— Toi ? s'écria Paolo. Tu n'as jamais désobéi de ta vie !

— Pourquoi as-tu fait ça ? demanda Alexeï.

— Par curiosité. Ces gens mystérieux, j'avais envie de les voir...

— Comment es-tu entrée ? demanda Anna.

— Ce n'était pas difficile. On nous avait mis dans la tête qu'il ne fallait pas approcher de l'observatoire. Si personne ne s'attend à ce qu'on fasse quelque chose, nul n'essaie de vous en empêcher.

Anna s'approcha de son amie. Elle s'était toujours demandé à quoi ressemblaient les gens qui vivaient au sommet de la montagne. Il était incroyable que la petite Eleni ait osé aller voir !

— Qu'est-il arrivé ?

— J'avais peur d'entrer dans les bâtiments. J'ai même eu envie de fuir avant qu'on m'attrape.

— Et alors ?

— Quelqu'un m'a attrapée, dit Eleni.

— Seigneur ! Tu as dû mourir de peur !

— Pas vraiment. L'homme était... magnifique.

Anna sourit. Paolo, Alexeï et Ethan pincèrent les lèvres.

Eleni leur jeta un regard furieux.

— Les garçons sont tellement vaniteux ! Comme si personne à part les Empyréens ne pouvait être magnifique...

— Magnifique peut-être, mais pas pareil, dit Alexeï.

— Jacob Simon était grand et il avait une belle barbe, continua Eleni. Je suis tombée amoureuse de lui...

— Et qu'a-t-il fait ? demanda Anna.

— Il m'a conduite à l'intérieur. Le directeur du centre a voulu me livrer au gouvernement. Effrayée, j'ai supplié Jacob de m'aider.

— Et qu'a-t-il fait ? demanda Anna.

— Il a dit aux autres de me laisser partir. Et c'est ce qu'ils ont fait.

— Comment étaient-ils ? demanda Ethan.

— Ils étaient différents.

— De nous ?

— Oui. Et les uns des autres. J'ai vu des gros, des maigres, des petits... Il y avait même deux chauves.

— Donc, pontifia Alexeï, tu as constaté qu'ils ne sont pas aussi parfaits que nous.

— La perfection n'est pas toujours idéale..., dit la jeune fille avec un regard moqueur.

— Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Alexeï.

— Tu n'as qu'à comprendre tout seul...

— Hé ! intervint Paolo. Nous sortons du sujet. Eleni, as-tu recommencé ?

— Non.

— As-tu revu M. le Barbu ? demanda Alexeï.

— Non. Mais j'en ai toujours eu envie.

— Pourquoi ? s'étonna le jeune homme, qui commençait à s'inquiéter sérieusement.

— Parce qu'ils savent des choses que nous ignorons. S'ils sont toujours ici quand j'aurai fini l'école, je ne raterai pas l'occasion de travailler avec eux.

Paolo fit un geste méprisant. Anna se demanda s'il était si gentil que ça...

— Eleni, dit-il, il est impossible qu'ils sachent des choses que nous ignorons. Par rapport à nous, ils sont... défectueux.

— Tu es vraiment idiot, Paolo ! explosa Ethan. Si nous étions parfaits, nous n'aurions pas peur de l'extérieur.

Le sourire de Paolo disparut. Il se leva et avança vers Ethan, qui se leva aussi.

— C'est toi, l'idiot. Il y a beaucoup de raisons de se méfier de l'extérieur. Et ça n'a rien à voir avec la peur.

— Il n'y a qu'une raison : la peur ! Et c'est stupide...

— Il n'est pas stupide de se protéger !

— Et éviter la diversité, c'est génial ? J'aimerais mettre mon talent au service d'un plus vaste univers...

— Nous ne manquons pas de diversité. Refusons la folie, la guerre et les défauts physiques que les étrangers répandent dans la galaxie !

— Empyréa était une bonne idée qui tourne mal..., dit Ethan.

— N'oublie pas à qui tu parles, avertit Paolo.

— Si tu crois que je passerai ma vie à craindre que quelqu'un n'apprécie pas mes propos...

— Un point pour Ethan, annonça Alexeï. Les choses seront différentes quand notre génération aura l'âge de gouverner.

Paolo se tournant vers lui comme s'il était un monstre, il s'arrêta net.

— Malheureusement, dit Ethan, elles ne seront pas différentes quand nous aurons les rênes. Le traité sera abrogé, un point c'est tout.

— Je bois à cette victoire, dit Paolo.

Ethan secoua la tête et, sans un mot, s'éloigna dans l'obscurité.

Alexei se lança à sa poursuite et cria à Eleni :

— Pas question de le laisser comme ça... Je te retrouve chez toi.

— D'accord, répondit Eleni en s'approchant d'Anna.

Satisfait de l'issue de la conversation, Paolo s'agenouilla et commença à ranger les verres.

— Il serait intéressant de savoir qui a raison à propos du futur. Mais je sais que ce n'est pas Ethan. Je vous raccompagne ?

— Non, merci, Paolo, dit Anna. On se reverra en classe demain...

Eleni et Anna s'engagèrent sur le sentier.

— Il est fou de toi, tu sais ? dit Eleni.

— Qui ? Paolo ?

— Mais non, Ethan !

— Je ne crois pas. Nous sommes bons amis, c'est tout... Tu te trompes.

— Tu ne vois pas comment il te regarde ?

— Il ne me regarde pas. Il ne regarde personne, sauf pour polémiquer.

— C'est bien ce que je dis : il ne te regarde pas, mais d'une façon différente...

— C'est sûrement hormonal, ma chérie, pourtant je te trouve de plus en plus bête quand tu n'es pas avec à ton amoureux.

— Comme tu voudras ! Tu es bien la seule à n'avoir rien remarqué.

— Même si tu as raison, dit Anna, je ne sais pas qu'en penser. Ethan est trop sombre...

— Il l'a toujours été. Ça ne t'a pas empêchée d'être amie avec lui.

— Il y a une différence entre être amis et être...

— ... Amants ?

Anna fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Je ne sais pas si je pourrais supporter la pression permanente qu'il impose aux gens.

— C'est un garçon passionné. Ça devrait être intéressant, surtout les premières fois.

La rougeur qui monta aux joues d'Anna indiqua qu'elle avait compris l'allusion. Elle décida de ne pas répondre, un peu gênée que l'idée lui semble séduisante.

— Eleni, tu es folle..., dit-elle enfin.

— Peut-être.

— Viens, rentrons...

CHAPITRE X

— Eh bien ? insista McCoy. Dites quelque chose !

Debout devant le hublot de sa cabine, Kirk observait le reflet de son ami dans la vitre.

— Dire quoi ?

— Je ne sais pas ! Parlez de la vigueur de mes spermatozoïdes...

— Mes félicitations à vos spermatozoïdes, Bones, dit Jim en se retournant.

Vous avez dû avoir un sacré choc. En tout cas, c'en est un pour moi.

— J'aurais dû vous raconter ça dans ma cabine, pas ici.

— Au nom de quel étrange protocole ?

— Parce que mon bar est mieux fourni. Et j'ai sacrément besoin de boire un coup. Jim, je vois que vous avez du mal à encaisser le choc...

— Bones, j'ai eu ma part d'aventures de jeunesse...

— Je sais. Mais ce n'était pas une simple aventure.

— Vous aviez l'intention de rester sur Empyréa ?

— Sûrement pas. Hum, je ne sais pas... Peut-être... Aucune importance, puisque je n'ai pas eu le choix. Au fond, c'était une passion fugitive. Les blessures de mon divorce n'étaient pas guéries. Et Beth March avait besoin de connaître quelqu'un qui ne soit pas empyréen... Je me demande si c'était vraiment de l'amour...

— Bien sûr que si ! dit Kirk. La vraie question est ailleurs. Qu'allons-nous faire ?

— Nous ?

— Bones, je ne vous laisserai pas seul dans cette épreuve...

— J'apprécie, Jim...

— Voulez-vous rester en dehors du coup ou entendez-vous les aider ?

— Je veux les aider !

Kirk leva un doigt.

— Réfléchissez bien, Bones. Vous n'êtes tenu à aucune obligation. Elisabeth March porte seule la responsabilité de son acte.

— Anna n'est pas un acte, c'est une enfant. Et il n'y a pas de raison qu'elle paie les erreurs de sa mère. Pas si je peux l'en empêcher...

— Si nous pouvons...

— D'accord, nous. Jim, allons-nous violer la Prime Directive ?

— En prenant Anna sur l'Entreprise ?
— Oui.
— Eh bien... Je suis partisan d'une interprétation souple de la Prime Directive.

— J'avais remarqué... Et que vous dit votre souplesse dans ce cas ?
— Je pense que recueillir Anna n'aura aucune influence sur le développement naturel de la société empyréenne. Ce n'est pas une civilisation primitive qui ne sait rien des vols spatiaux...
— Dois-je comprendre que j'ai votre bénédiction ?
— Si vous voulez vraiment vous impliquer dans cette affaire, vous pouvez le prendre comme ça.
— J'y suis impliqué, Jim. Comment m'en aller sans avoir au moins essayé ?
— Qu'avez-vous l'intention de faire ?
— Retourner dire à Beth que je prendrai Anna avec nous quand nous quitterons Empyréa.
— Je ne voudrais pas vous casser la baraque, mais vous feriez bien de vous assurer qu'Anna est d'accord.

McCoy en resta sans voix.
Bouleversé par cette journée, il n'avait pas envisagé cet aspect de la question.

Mais il savait une chose : on ne sauvait jamais les gens contre leur gré.
— Que signifie ton : « Je ne sais pas » ?
McCoy dévisagea Elisabeth March sans aménité.
— Leonard, comment le saurais-je ? M'imagines-tu disant à Anna : « Ma fille, suppose que j'aie commis une fraude génétique et que ton père soit un Terrien et non une éprouvette de la banque de sperme. Que répondrais-tu si je te proposais de fuir Nova Empyréa avant d'être découverte, emprisonnée ou exécutée ? »

Elle avait raison ; McCoy se détourna.
— Il n'y a qu'un moyen : lui dire la vérité et voir sa réaction.

Elisabeth soupira.
— Leonard, je suppose que tu n'as pas l'intention de la téléporter par surprise, ni de lui révéler la vérité quand l'Entreprise sera à des années-lumière d'ici ?
— Ce n'est pas mon plan, en effet.
— Seras-tu avec moi quand je lui dirai tout ?
— Si tu le souhaites...
— Alors, allons-y.

Seule dans la pénombre du solarium, Anna jouait un petit air mélancolique.
McCoy resta debout pendant qu'Elisabeth, assise près de sa fille, lui racontait son histoire.

— Bien, lâcha Anna quand sa mère eut fini. Maintenant que tu m'as tout dit, que suis-je censée faire ?

— Si tu pars avec le docteur McCoy, tu éviteras le pire.

— Est-ce la seule solution ?

— Anna, il n'y en a pas d'autre...

La jeune fille se leva d'un bond.

— Tu as décidé pour moi avant ma conception ! Ma vie ne m'appartient pas !

— Ma chérie...

N'écoutant plus, Anna sortit en trombe du solarium.

— On ne peut pas parler d'un franc succès..., souffla Elisabeth.

— Tu ne dois pas lui en vouloir.

— Mais j'espérais qu'elle serait plus forte.

— Qu'aurais-tu fait à sa place ?

— Les Empyréens cèdent rarement à leurs émotions, répondit Beth, éludant la question.

— Laisse-lui un peu de temps. N'oublie pas qu'elle a des gènes imparfaits. Les miens !

— Le temps nous manque. Il faut qu'elle accepte son destin...

Tous deux connaissaient la question qui risquait de mettre à mal ce bel édifice :

« Et si elle ne veut pas ? »

— Je ne suis pas d'accord du tout, dit Ethan. Pas du tout.

Anna et lui étaient assis sur un banc, dans la cour de la bibliothèque de l'université.

— Ça ne m'étonne pas. Tu n'as jamais rien compris à la musique.

— Alors, pourquoi me poses-tu la question ?

— Je voulais voir à quel point tu es prévisible.

— Ah ? Et alors ?

— Primo, je savais où te trouver à cette heure-ci.

— D'accord. Puisqu'on parle de gens prévisibles, tu n'es jamais dans le coin de la bibliothèque à « cette heure-ci ».

— J'y suis ce soir. Donc, je ne suis pas aussi prévisible que tu le dis.

— Bien sûr que si, insista Ethan.

La jeune fille lui fit un petit sourire provocateur.

— Tu te crois malin... Que ferais-tu si je n'étais pas ici ?

— Tu serais seule dans le solarium, en train de jouer de la guitare, du piano ou du violoncelle.

— Comment sais-tu ça ?

— Parfois, il m'arrive de passer par chez toi et d'écouter.

— Je ne t'ai jamais vu !

— Je ne voulais pas te déranger. J'aime bien t'entendre jouer, même si je ne connais rien à la musique...

Anna décida d'entrer dans le vif du sujet.

— Ethan, que dirais-tu si un de tes amis t'avouait qu'il est génétiquement illégal ?

— Hein ?

— Qu'il n'est pas purement empyréen, si tu préfères.

— Un amour interdit avec un étranger ? C'est romantique... Vraiment...

Anna ne cacha pas sa surprise. Sans l'avoir voulu, elle venait peut-être de découvrir une nouvelle facette de la personnalité du garçon.

— Eh bien, que dirais-tu ?

— Je n'y avais jamais pensé... Je veux dire, vivre avec un secret comme ça. Cette personne était-elle au courant dès son enfance ?

— Oui, bien sûr...

— Bien sûr.

— Non, elle - je veux dire la personne - ne l'a appris qu'à l'âge adulte.

Disons à notre âge.

— Saurais-tu quelque chose sur quelqu'un ?

— Non !

— Alors, qu'elle mouche te pique ?

— Rien. Enfin... C'est à cause de ce qu'Eleni nous a raconté hier soir.

— Comment elle s'est introduite dans le laboratoire ?

— Si elle a pu le faire, une adulte l'aurait pu aussi.

— Pour avoir une liaison avec un des scientifiques ?

— C'est possible, non ?

— Je suppose. Mais Eleni n'avait que douze ans lors de son aventure. Une adulte est consciente des conséquences de ses actes, et elle sait qu'elle ne pourra pas garder éternellement le secret. Qu'en penses-tu ?

Il la regarda dans les yeux.

Est-ce qu'il sait ?

— Oui, elle saurait... Mais je ne parle pas de la mère. Que penserais-tu de l'enfant ?

— Elle n'y serait pour rien et je ne pourrais pas lui en vouloir. Je penserais que cet enfant est ce que nous ne serons jamais, parce qu'on nous a emprisonnés sur cette planète.

Ethan avait repris son ton professoral habituel.

Anna le laissa continuer.

— Il est possible qu'une Empréenne ait eu jadis une relation avec un étranger. Cela peut aussi se reproduire. C'est pour ça que les conservateurs veulent démanteler l'avant-poste. Pour s'assurer que cela n'arrivera plus. Sais-tu ce qui m'effraie vraiment ?

— Quoi ?

— Si ta romance interdite a bien eu lieu, et si le secret est découvert, ce sera pour les vieux birbes une excellente raison de rompre les négociations avec la Fédération.

— Tu crois ?

— Cent ans passeront avant qu'un président empyréen renoue le contact avec des étrangers.

— Tu ne crois pas que certains de nos dirigeants désirent la reconduction du traité ?

— Non.

Ethan resta à l'université pour étudier.

Anna quitta la bibliothèque peu avant minuit.

Marchant dans les rues désertes, elle repensa aux paroles de son ami, essaya de trouver un argument contradictoire et n'en trouva pas.

Il avait raison. Si son secret était découvert, la faction conservatrice triompherait...

Quand Anna arriva au palais, McCoy et Elisabeth l'attendaient. Ne sachant que faire, le docteur n'esquissa pas un geste quand Elisabeth se précipita vers sa fille.

— Je m'inquiétais...

— Excuse-moi d'avoir fui, maman.

— J'ai fait du thé. En veux-tu ?

Anna accepta. McCoy et elle suivirent Elisabeth jusque dans une petite pièce, où ils s'assirent autour d'une table.

— Je ne savais pas que tu étais une rebelle, maman..., dit la jeune fille quand sa mère eut servi le thé.

McCoy et Elisabeth furent soulagés de la voir sourire.

— Tu approuves ? demanda Elisabeth.

— Oui. C'est peut-être pour ça que je me suis enfuie. Il n'est pas facile d'apprendre que la présidente a jadis transgressé toutes les lois.

— Un moment ! s'écria Elisabeth avec un sourire. Je n'ai pas transgressé toutes les lois !

— Non, seulement la plus importante...

— En effet... (Son sourire s'évanouit.) Si je ne l'avais pas fait, je ne t'aurais pas eue telle que tu es. Donc, je ne peux pas dire que je regrette. Mais nous devons payer mon acte.

— Je sais.

Pour dissiper la tension, McCoy intervint :

— Nous savions qu'il faudrait vous dire la vérité, Anna. Mais nous étions inquiets. C'est une véritable bombe que nous avons lâchée sur vous.

— Je supporte le choc... (Elle s'arrêta avant de dire « docteur ».) Je ne sais pas comment vous appeler. Docteur me paraît un peu formel. Papa ? Père ?

— Leonard ira très bien. Puis-je vous tutoyer, Anna ?

— Bien sûr...

— Vous aurez tout le temps de régler ces détails plus tard, intervint Elisabeth.

— C'est exact, admit McCoy. Dès que nous serons sur l'Entreprise, j'appellerai des amis et nous verrons comment t'inscrire à l'université sur Terre.

— Leonard, maman... il y a un problème...

— Nous ne voudrions pas qu'une intelligence génétiquement perfectionnée s'encroûte, déclara McCoy. (Quelque chose dans le regard d'Anna l'empêcha de continuer sur cette voie.) Désolé, je ne voulais pas aller plus vite que la musique...

— C'est moi qui suis désolée. Il m'arrive de croire que les gens lisent mes pensées. C'est ridicule.

— La télépathie te sera très utile pour t'adapter aux indigènes imparfaits de la Terre.

— Je n'irai pas sur Terre.

Elisabeth et McCoy la regardèrent comme s'ils n'avaient pas entendu.

— Anna, dit Elisabeth, nous pensions que tu étais d'accord... C'est la seule solution.

— Non, ce n'est pas la seule. Empyréa est mon monde. Et je n'ai rien fait de mal...

— Non, c'est moi qui ai fauté !

— Tu as aimé un homme et tu as eu un enfant. Ce n'est pas un péché. Je resterai ici, tant pis pour les conséquences.

— Anna ! Tu ne peux pas...

— Maman, laisse-moi parler. J'ai le sentiment d'étouffer que tu éprouvais à mon âge. Nous sommes les humains les plus réussis de l'univers, et que fait notre gouvernement ? Il nous enferme ! Alors que nous devrions aider tous nos frères à atteindre la perfection.

— Anna, ma chérie, je suis d'accord avec toi. Dans le meilleur des mondes possibles, c'est ce que nous ferions. Mais la réalité est différente, et nous ne sommes pas aussi parfaits que nous aimons le croire.

— Ta génération, peut-être... La mienne veut être meilleure, et elle réussira. Puisque tu as eu assez de courage pour me dire la vérité, je dois te rendre la pareille. Les jeunes veulent changer notre société...

— Fais-tu allusion à une révolution ? demanda McCoy.

— En quelque sorte, mais pas comme vous le pensez, Leonard. Nous n'utiliserons pas les armes pour nous offrir un autre avenir. Nous sommes l'avenir. Un jour, nous gouvernerons ce monde. Alors, tout sera possible.

— Elle a raison, dit McCoy. Tôt ou tard, c'est sa génération qui décidera.

— Mais tu ne seras pas là pour le voir, Anna. Au mieux, nous serons bannies. Au pire... Personne n'a jamais été jugé pour fraude génétique. Nous servirons d'exemple. Le verdict sera impitoyable.

— Maman, personne n'est obligé de savoir...

— Il n'y a aucun moyen de truquer le second examen génétique.

— Qui dit que je devrai en subir un ?

— Quoi ?

— Si c'est la condition pour rester ici et vivre cette révolution, je renoncerai au droit d'enfanter. Si je refuse l'examen, nous garderons notre secret.

— Est-ce possible ? demanda McCoy.

— Oui, répondit Elisabeth. Mais on n'a jamais vu un Empyréen sain d'esprit agir ainsi. Si elle évite l'examen, les gens se poseront des questions. Allons-nous ajouter un nouveau mensonge à l'ancien ?

— Pourquoi pas ? demanda Anna. Pourquoi devrais-je obéir aux lois d'un système qui me rejette ? Si tu t'inquiètes des questions que se poseront les gens, je peux disparaître, faire semblant d'être morte... Tu porteras le deuil quelque temps.

— Et que deviendras-tu ?

— Je passerai dans la clandestinité. J'ai des amis qui sauront m'aider.

— Anna ! C'est de la folie !

— Se soumettre aux arrêts d'une cour ridicule est-il sain ?

— Un instant ! intervint McCoy. Je suis médecin, pas sociologue ni avocat. Les problèmes juridiques me dépassent, mais il y a peut-être une solution médicale à laquelle nous n'avons pas pensé.

— Tu crois ? demanda Elisabeth.

— Moi, j'en doute, dit Anna.

— Je ne garantis rien, admit McCoy. Mais comme aime le dire mon ami Spock, il y a toujours des possibilités. Je demande juste un peu de temps pour les découvrir...

CHAPITRE XI

Au cours de sa vie, Jim Kirk avait été affublé de nombre de qualificatifs - pas tous flatteurs.

Mais jamais on ne l'avait traité de « monsieur je-sais-tout ».

Malgré son désir d'exceller en tout, il avait toujours été capable de dire : « Je ne sais pas. » Adressés à qui il fallait - ceux qui savaient - ces quatre mots indiquaient qu'il était toujours prêt à accepter les leçons de nouveaux mentors ravis de partager leur savoir.

Kirk n'avait jamais oublié le conseil de son père au moment où il était entré à l'Académie : « Ne crains pas de passer pour éponge. Absorbe tout ce que tu peux. » C'était le meilleur qu'il eût jamais reçu.

Plus tard, Kirk avait appris à quels moments il ne fallait pas avouer son ignorance. Savoir bluffer pouvait être précieux au poker et dans les situations périlleuses que son vaisseau et lui affrontaient.

Mais quels que soient ses défauts personnels ou professionnels, il n'avait aucune réticence à déléguer. Et jamais il n'avait remis en question les compétences de Scotty, de McCoy, d'Uhura ou des autres membres de l'équipage.

Quant à Spock...

Sur la passerelle de l'Enterprise, Vulcain et Kirk se tenaient devant la console scientifique pour étudier les problèmes découverts sur l'observatoire d'Empyréa.

Après des années de collaboration, le capitaine et son second se connaissaient si bien que toutes les informations fournies par Spock étaient immédiatement assimilées par Kirk. Respectant la hiérarchie - et conscient des exigences d'une amitié bien comprise - Spock laissait souvent le capitaine tirer les conclusions.

- Vous dites que cet incident est mineur ?
- Une panne isolée facilement réparable.
- Dans le réacteur de la base.
- C'est la source d'énergie principale de la planète. Elle alimente également le réseau de satellites.
- Au moyen d'une liaison sol/air à micro-ondes ?
- C'est exact...

— Ne jouez pas la surprise, Spock, lança-t-il, sachant que Spock n'aurait jamais trahi son étonnement. J'ai été attentif pendant votre exposé.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Ce problème restera-t-il isolé et mineur ?

— Nous espérons. Mais cela dépendra de plusieurs facteurs. L'équipe de M. Scott devrait obtenir des résultats exploitables vers sept heures.

— Réunion en salle de conférences - vous, Scotty et moi - à sept heures trente. À moins qu'une nouvelle information arrive avant.

— Très bien, capitaine. J'avertirai M. Scott.

— Je vais essayer de dormir un peu, dit Kirk. La journée a été longue et prodigieuse en événements étranges.

N'ayant plus de travail sur la passerelle, Spock accompagna Kirk.

— Vous faites allusion à la découverte du docteur ?

Ils entrèrent dans l'ascenseur.

— Vous êtes au courant ?

— Il m'en a parlé en début de soirée.

— Ah bon ?

Le capitaine aurait pourtant juré que McCoy garderait le secret.

— Je vous en aurais parlé..., commença Kirk, un peu gêné.

— Je trouve bizarre qu'il m'ait informé, capitaine... Mais il a besoin de précisions biomédicales et il pense sans doute que je peux l'aider.

L'ascenseur s'arrêta.

— Il vous a demandé un conseil ?

Les deux officiers se dirigèrent vers la cabine de Kirk.

— Oui. Ce fut très inattendu pour moi...

— Il doit être désespéré...

— Je crois bien qu'il en est là...

La porte de Kirk s'ouvrit.

— Spock, je vous verrai demain...

— Techniquement, nous sommes déjà demain...

À cet instant, l'intercom bipa et la voix du lieutenant Lisa Putman en sortit.

— Passerelle à monsieur Spock.

Kirk invita son second à entrer pour prendre la communication.

— Spock, j'écoute...

— Nous avons été contactés par le docteur Ortega. Il veut vous parler immédiatement.

— Que signifient quelques minutes de sommeil de plus ou de moins... ? murmura Kirk résigné. Passez-nous-le ici, lieutenant.

— Oui, capitaine.

Sur l'écran, le visage de la jeune femme fut remplacé par celui du docteur Ortega.

— Commander Spock, je pensais que l'ingénieur Scott et vous aviez l'ordre de vous occuper sans tarder du problème des fluctuations du débit de plasma ?

Spock échangea un regard avec le capitaine.

— Nous l'avons fait, docteur Ortega. Au moment de notre départ pour l'Entreprise, tous les relevés étaient bons.

— Eh bien, ils ne le sont plus ! J'ai procédé à quelques vérifications. Il est clair que la cause du problème est la modification apportée par la Fédération au logiciel de gestion du système.

— En êtes-vous absolument certain, docteur ?

— Oui, commander. Si votre ingénieur et vous daignez descendre ici, je me ferai un plaisir de vous montrer les erreurs de programmation. Les régulateurs de débit des quatre surprocesseurs se sont enclenchés, prenant la priorité sur les dispositifs de sécurité.

— Plutôt bizarre..., murmura Spock à l'attention de Kirk. Docteur, nous descendons. Rendez-vous au centre de contrôle. Spock, terminé.

— Si vous n'étiez pas vulcain, dit Kirk, je pourrais croire que vous n'avez aucune envie d'annoncer cette nouvelle à M. Scott.

Spock activa l'intercom.

— Spock à monsieur Scott.

Emmitouflé dans une robe de chambre aux armes de Starfleet, l'ingénieur était assis à son bureau.

— Je vous écoute, commander.

— Désolé de vous déranger à cette heure.

— Je ne dormais pas.

— Scotty, intervint Kirk, vous devriez prendre soin de votre santé.

— Sans doute, capitaine... Je finissais les rapports techniques. Une rasade de scotch, un peu de lecture, et je dormirai comme un bébé.

— Hélas, dit Kirk, il y a un problème.

— Laissez-moi deviner. Je parie que mon ami le docteur Ortega a appelé.

— Excellente déduction, dit Spock. Il prétend avoir découvert des erreurs dans le logiciel de la Fédération.

— Et il leur attribue les troubles du flux de plasma ? Par tous les...

— Scott, coupa Kirk, allez jeter un coup d'œil, et essayez de ne pas étrangler le docteur Ortega.

— Oui, capitaine...

— Spock, demanda Kirk, la fierté de Scotty mise à part, Ortega pourrait-il avoir raison ?

— C'est possible, capitaine, répondit le Vulcain après un moment de réflexion. Les scientifiques de la Fédération sont faillibles - tout comme les Empyréens.

Quand Spock fut parti, Kirk éprouva une grande sympathie pour son second et son chef ingénieur.

Qu'il est difficile de travailler avec quelqu'un convaincu que vous avez toujours tort !

* * * * *

- Ici et là, cracha Ortega en désignant des lignes de basic. C'est sur l'écran. Vous ne pouvez pas le nier. Oseriez-vous prétendre que ce ne sont pas des erreurs ?

— Docteur, ce sont des bourdes que ne ferait pas un étudiant de deuxième année. Et comment expliquez-vous que ce générateur - obsolète ou pas - ait fonctionné parfaitement pendant des années avec ces erreurs ?

— Ils ont peut-être changé la programmation récemment. Je ne sais pas, ingénieur. Ce que je sais c'est que nous tenons la preuve de l'incompétence de la Fédération.

Des éclairs dans les yeux, Scott faillit exploser.

Il se maîtrisa.

— Je trouverai une explication...

— Quand l'aurez, je l'entendrai avec plaisir. D'ici là, je veux que ce programme soit passé au peigne fin et que les autres erreurs soient éliminées. Nous ne pouvons pas nous permettre de laisser l'installation comme ça.

Avant que Scott puisse répondre vertement, Spock s'interposa entre lui et Ortega.

— Nous verrons, docteur. Soyez certain que toutes les anomalies seront corrigées.

Avec un petit signe de tête, Ortega se leva.

— Nous avons eu de la chance jusque-là. Les défauts étaient mineurs. Faites en sorte qu'il n'y ait pas d'autres pannes.

Il tourna les talons et sortit.

— Scott, dit Spock, la façon dont vous réagissez aux paroles de M. Ortega n'est pas constructive.

— Je n'ai jamais eu l'intention qu'elle soit constructive. Ces accusations sont tout simplement absurdes ! Les gens qui travaillent ici n'auraient jamais fait une erreur pareille !

— Bien que je ne puisse pas approuver globalement une telle affirmation, je suis d'accord sur le principe.

— Vous êtes... d'accord ?

— Oui. Le caractère élémentaire de ces erreurs rend invraisemblable le scénario du docteur Ortega.

— Pourquoi ne le lui avez-vous pas dit ?

— Des frictions supplémentaires ne mèneraient à rien. Pour le moment, nous n'avons pas d'autre solution. Une chose est claire : ce logiciel contient des erreurs. Si nous pensons que le personnel de la Fédération n'a pas pu les faire, nous devons proposer une autre hypothèse.

— Par exemple ?

— Qu'un scientifique de la Fédération ait agi intentionnellement.

— Sauf votre respect, commander, c'est ridicule.

— Probablement. Mais pour le moment, considérons que ce n'est pas absurde.

— Pourquoi quelqu'un aurait-il fait ça exprès ?

— Sabotage... ?

— Pourquoi un chercheur de la Fédération saboterait-il son observatoire ?

Où est l'intérêt ?

— Je ne trouve pas de raison logique...

— Et les Empyréens ? S'ils veulent que cette base ferme...

— Tout ce qui pourrait la déprécier irait dans le sens des isolationnistes.

— Si je ne me trompe pas, vous pensez aussi à un sabotage...

— Cette éventualité m'a effleuré l'esprit. Nous corrigerons toutes les erreurs que nous trouverons, puis nous ferons une copie du programme. Si d'autres problèmes surviennent, nous saurons que le personnel de l'observatoire n'est pas responsable parce qu'il n'a pas accès au logiciel en ce moment. Le coupable laissera forcément des traces.

— J'aime quand un collet est bien ficelé.

— Un collet ?

— Un piège.

— Dans le but d'attraper un coupable...

— Et si Ortega était le seul responsable ? Il est évident qu'il veut le démantèlement de cette base.

— Ses opinions en font un suspect évident. Peut-être trop évident.

— Si c'est lui qui a saboté le programme, nous ne le piégerons pas. Si le système se plante encore une fois, il se doute bien que nous comprendrons tout. Et cela mettrait le personnel de la base hors de cause...

— Une suite remarquable de déductions logiques, Scott. Qui diminue la probabilité de la culpabilité du docteur Ortega...

— C'est sûrement ce qu'il espère.

— Ne nous précipitons pas. Pour le moment, le sabotage n'est qu'une hypothèse.

— Allons travailler. Peut-être trouverons-nous une preuve plus parlante.

CHAPITRE XII

Pour la première fois de sa vie, Anna souffrit d'insomnie. En dépit de son existence hyperactive - école, musique, amis, arts, danse et sport - ou peut-être à cause, elle s'endormait en général cinq minutes après s'être couchée.

Ayant chassé ses préoccupations de son esprit, elle mit sa chemise de nuit en flanelle, ouvrit la fenêtre, puis s'allongea sur le côté droit et attendit le sommeil.

Qui ne vint pas.

Quinze minutes plus tard, elle sentit les ressorts du matelas sous ses côtes - un désagrément qui ne lui était jamais arrivé.

Il lui fallut changer de position.

Encore une nouveauté.

Aucune initiative ne réussit.

Après avoir passé une heure à se contorsionner, Anna n'avait plus sommeil.

Pieds nus (pour ne pas réveiller sa mère), elle fit un tour à la cuisine et se prépara un petit casse-croûte avant de retourner dormir. Une heure plus tard, elle ralluma et prit un livre ennuyeux avec l'espoir qu'il agirait comme un soporifique.

Cela ne marcha pas. Anna revit McCoy et Rousseau, sa mère et ses amis Eleni et Ethan...

Ce qu'elle avait appris sur le docteur McCoy et sa mère, puis sur les sentiments d'Ethan avait pour toujours changé son image d'elle-même.

Il lui fallait prendre des décisions qui changeraient sa vie et celles de ses proches. Car rien ne serait plus jamais comme avant l'arrivée de l'Entreprise.

Avec les soucis qui l'empêchaient de dormir, pourquoi un air populaire entendu sur les ondes courait-il sans cesse dans sa tête ? Pourquoi ne pouvait-elle pas se rappeler ce qu'elle avait mangé à midi ? Pourquoi se demandait-elle combien de fois elle avait dû passer la brosse dans ses cheveux pour les dénouer ?

Pourquoi avait-elle des pensées triviales ?

Anna s'installa quelques instants dans un fauteuil. Puis elle se leva et s'habilla. Passant par la cuisine, elle enveloppa des petits pains dans une serviette, les mit dans un sac et sortit.

Bientôt, elle se retrouva sur la colline qui surplombait les pâturages de la famille d'Ethan.

Anna se souvint des après-midi que son ami et elle avaient passés sur ces collines avec d'autres enfants. En été, ils se vautraient dans l'herbe ; l'hiver, ils faisaient des courses de luge.

Aujourd'hui, elle était seule dans la quiétude de l'aube.

Une déflagration retentit. Elle reconnut un coup de feu. Sûrement le fusil d'Ethan. À l'aube, il aimait tirer sur des cibles en bois, au nord du pâturage, assez loin des maisons et des étables pour que le bruit ne dérange ni les humains ni les animaux.

Dévalant la colline, Anna traversa le pré. Le bruit des coups de feu lui confirma qu'elle approchait.

Elle vit enfin Ethan, qui rechargeait un vieux fusil à crosse de nacre.

— Salut ! dit-elle en approchant par derrière.

— Salut ! Comment savais-tu que je serais là ? demanda le jeune homme en se retournant.

— Je te l'ai dit : tu es prévisible...

Il n'y avait plus de cibles debout sur la clôture qui servait de stand de tir à son ami.

— Tu as fait mouche à chaque coup ?

— Oui.

— Super !

— Oui...

— Pourquoi tires-tu avec ce vieux machin qui ne sert plus depuis des centaines d'années ?

— Pourquoi joues-tu de la musique ancienne ?

— Quel rapport ?

— Il n'y en a peut-être pas. En ce qui concerne le fusil, je trouve simplement que c'est plus difficile. La performance est supérieure.

— Tu es vieux jeu...

— Ça te dérange ?

— Non, pas du tout...

— Nous avons tort de dire que les objets anciens ne valent plus rien. À force de courir vers de nouveaux buts, nous oublions d'où nous venons.

Anna approcha avec un sourire rassurant.

— Je comprends.

La proximité semblant les déranger tous deux, elle recula un peu.

Ethan disposa cinq nouvelles cibles sur la clairière.

Anna leva les bras et fit mine de tenir un fusil.

Ethan la regarda, amusé.

— Tu veux essayer ?

— Je n'ai jamais utilisé de vieux fusil. Et comme je suis très mauvaise avec un laser...

— Tu peux toujours essayer...

— Bon. Que dois-je faire ?

Il donna l'arme à la jeune fille et lui montra comment la tenir, posant pour cela ses mains sur les siennes.

Ce contact les électrisa.

Ethan expliqua à Anna comment viser. Puis il lui rappela de faire attention au recul après avoir tiré.

— Tu as compris ?

La jeune fille continua à regarder les cibles comme si elle n'avait pas entendu la question.

— As-tu compris ?

— Oui.

Il lui lâcha les mains et recula.

— Essaie.

Anna tira. Quand le recul la surprit, elle poussa un petit cri.

Comme on pouvait s'y attendre, toutes les cibles survécurent à cet assaut.

Pour se donner une contenance, les deux jeunes gens éclatèrent de rire.

Anna rendit l'arme à Ethan avec plus de brutalité que nécessaire.

— Tu ne veux pas recommencer ?

— Non. As-tu faim ?

— Oui. Qu'as-tu apporté ?

Elle lui tendit un petit pain.

— Vas-tu encore tirer ?

— Ça suffira pour aujourd'hui...

— On fait une promenade ?

— Où ?

— N'importe où...

— D'accord. J'emballer mon matériel.

Ethan ramassa les cibles et les rangea dans une vieille caisse avec le fusil.

Ils marchèrent l'un à côté de l'autre... mais pas trop près.

— Que penses-tu des timides ? demanda Anna.

— Je ne les ai jamais beaucoup aimés.

— Ethan... je sais ce que tu ressens pour moi.

— Je me demandais si tu t'en doutais...

— Jusqu'à hier, je devais être la seule à ne pas savoir. Je suis un peu bouchée...

— C'est vrai.

— Tu n'étais pas obligé de le confirmer...

— Qui te l'a dit ? Eleni ?

- Mon petit doigt ! railla Anna.
 - Et maintenant que tu sais...
 - Tu veux savoir ce que j'en dis ?
 - Oui.
- Elle s'arrêta et le regarda dans les yeux.
- Je n'avais jamais pensé à ça.
 - Jamais ?
 - J'y ai bien pensé... Mais pas à propos de quelqu'un en particulier.
 - Dois-je comprendre que tu ne ressens pas la même chose que moi ?
 - Je n'ai pas dit ça.
 - Donc, tu partages mes sentiments ?
 - Je n'ai pas dit ça non plus. Pourquoi les hommes sont-ils si compliqués ?
 - Pourquoi les femmes sont-elles si complexes ?
 - Nous sommes assez âgés pour envisager un avenir commun, Ethan.
 - Et alors ? Tu dis ça comme si c'était une catastrophe.
 - Non. Mais je ne sais pas si j'y suis prête. Et toi ?
 - Je ne sais pas non plus. Mais nous ne devons pas nous marier demain.
 - Je ne veux pas te faire de la peine. Et je refuse d'avoir du chagrin.

Pourquoi est-ce si difficile ?

- Qu'est-ce qui est si difficile ?
- Penser à l'amour et envisager le futur. Alors que je ne sais même pas si

j'en ai un...

- Que veux-tu dire ?
- Ne fais pas attention...
- Comment ça, « pas attention » ? On dirait que tu es condamnée à mort !
- Ce n'est pas ça...
- C'est quoi ?
- Rien.
- Anna !
- C'est cette histoire avec la Fédération ! C'est un petit traité, mais il

signifie beaucoup. Ethan, que dirais-tu si tu te mariais sans avoir d'enfant ?

- Pourquoi n'aurais-je pas d'enfant ?
- Disons que ta femme ne pourrait pas en avoir.
- J'ai toujours imaginé que j'aurai une famille.
- Et si c'était impossible ?
- Avec quelqu'un que j'aime vraiment, cela n'aurait pas d'importance.

Pourquoi cette question ? S'agit-il de toi ?

- Non !
- Que se passe-t-il, Anna ? Tu es malade ?
- Non.

Fallait-il lui dire ? Elle avait tellement besoin de communication... Ethan était son meilleur ami et il l'aimait. Et peut-être l'aimait-elle aussi...

— Ethan, jure que tu n'en parleras jamais à personne.

— Parler de quoi ?

— De ce que je vais te dire. Quoi qu'il arrive. Promets.

Le jeune homme eut un mauvais goût dans la bouche et sentit son ventre se nouer.

Il regretta d'avoir avalé ces petits pains.

— Je promets.

Avec un calme qui la surprit elle-même, Anna lui raconta tout.

Ethan écouta en silence, le visage livide.

— Voilà. Je dois choisir. Je peux vivre avec le docteur McCoy ou rester pour affronter le châtimement et ruiner la carrière de ma mère... Je peux aussi rester et entrer dans la clandestinité... Ou éviter l'examen génétique et dire que je ne peux pas avoir d'enfant pour une raison médicale...

Sa voix se brisa. Elle avait désespérément besoin de savoir ce qui se passait dans la tête d'Ethan.

— Si tu pars, dit-il, je partirai avec toi.

— Ethan, c'est impossible.

— Essaie de m'en empêcher.

— Le capitaine de l'Entreprise peut te l'interdire.

— Si je ne peux pas t'accompagner maintenant, je quitterai un jour cette planète et je te retrouverai.

— C'est une menace ? plaisanta la jeune fille.

— Bien sûr que non !

— C'est gentil, Ethan. Mais quand je serai partie depuis longtemps, qui sait... ?

— Je sais. Et le docteur McCoy ? Tu crois qu'il trouvera un moyen de te sortir de là ?

— Essayer et réussir sont deux choses différentes...

— Je t'ai fait une promesse. À toi maintenant.

— Quoi ?

— Jure de me tenir au courant de ta décision. Je ne veux pas me réveiller un jour et découvrir que tu as disparu.

Elle fit oui de la tête. Ils s'enlacèrent, scellant une union faite à parts égales d'espoir et de désespoir.

CHAPITRE XIII

— Il faut rendre à César ce qui est à César : ce que je vais vous exposer est une idée de Spock.

Dans la salle de conférence de l'Entreprise, McCoy essayait d'avoir l'air confiant devant Elisabeth, Anna et Kirk.

La bouche sèche, incapable de garder les mains immobiles, il arpentait la pièce.

— Bones, dit Kirk, calmez-vous et dites-nous ce qu'il en est.

— Excusez-moi, grommela McCoy. L'idée est qu'Anna passe cet examen génétique sans qu'on découvre qu'il y a quelque chose d'anormal dans sa conception. La clé est l'empreinte génétique de Beth. C'est elle qui manque à Anna, et c'est ce qui la dénoncera.

— Leonard, dit Elisabeth, pensez-vous pouvoir imiter l'empreinte ? C'est notre unique espoir.

— Est-ce possible ? demanda Kirk.

— Je n'en suis pas certain. D'abord, il me faudra faire des recherches très précises sur Anna et sur Elisabeth. Ensuite, on devra voir si je peux isoler l'empreinte génétique de Beth.

— Et si vous le pouvez ? Que se passera-t-il ? demanda Kirk.

— Il faudra trouver un moyen de l'imiter.

— C'est un travail de longue haleine..., dit Elisabeth.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire, riposta McCoy.

Il savait qu'il laissait voir son anxiété - exactement l'inverse de ce qu'il voulait.

Il se radoucit.

— Mais ça pourrait marcher. Quelqu'un refuse-t-il d'essayer ?

Tous regardèrent Anna.

— Je crois aux miracles, dit-elle.

McCoy se tourna vers Kirk.

— Êtes-vous d'accord, Jim ?

— Pas de problème. Bonne chance, Bones. (Il regarda les deux femmes.) Et bonne chance à vous. Si quelqu'un est capable d'y arriver, c'est McCoy.

Avec un professionnalisme consommé, McCoy rassembla rapidement les données dont il avait besoin et s'enferma dans son laboratoire pour effectuer les

analyses. Quel que soit le résultat obtenu par Rousseau, l'Entreprise partirait bientôt. Il avait peu de temps pour faire son miracle.

Il avait à peine commencé quand la porte s'ouvrit pour laisser passer Rousseau.

— Tu te fais rare. Je ne t'ai pas vu depuis notre rencontre avec Elisabeth.

— Je ne suis pas d'humeur à entretenir des relations sociales, dit McCoy sans lever les yeux de son microscope.

Marc se raidit.

— C'est le boulot, Bones...

Il montra le bloc-notes électronique qu'il tenait, le texte du traité étant affiché sur l'écran.

— Je voulais ton opinion sur ma proposition d'extension du traité, avant de l'envoyer à la présidente March et au Conseil empyréen.

— Je suis sûr que c'est très bien.

— Je voudrais que tu le lises.

— Je n'ai pas le temps. Je te l'ai dit. Je suis certain que c'est très bien.

Probablement un morceau choisi de diplomatie.

— Tu n'es pas obligé d'être aussi sarcastique.

— Désolé, lâcha McCoy sur un ton qui prouvait le contraire. Depuis quand as-tu besoin de mon opinion ?

— La solliciterais-je si je n'en avais pas besoin ?

— Je ne sais pas. Tout ce que tu fais n'est-il pas parfait ? Tu pourrais être empyréen.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Laisse tomber... Et maintenant sors d'ici et laisse-moi travailler.

Saisissant le dossier du fauteuil de McCoy, Rousseau éloigna le docteur de la paillasse.

Puis il le fit tourner pour qu'il soit obligé de le regarder en face.

— Que fabriques-tu ? cria McCoy en sautant sur ses pieds.

— J'essaie de comprendre si tu es devenu dingue.

— Quand tu auras trouvé, tu me feras signe.

Rousseau secoua la tête.

— On dirait que tu es fâché contre moi depuis des années...

— Tu as remarqué ?

— Fais-moi la grâce de me donner la raison. Je pense le mériter.

— Pas vraiment.

— Je croyais que nous étions amis.

— Moi aussi.

— Alors donne-moi une chance de prouver que tu as tort de m'en vouloir.

— Voilà bien du Rousseau ! Quoi que je pense, si tu n'es pas d'accord, ce ne peut pas être vrai !

— Donne-moi une chance...

McCoy se rassit et fit rouler sa chaise vers la paillasse.

— Laisse tomber, Marc. Ça n'en vaut pas la peine.

— Depuis quand une amitié ne vaut-elle pas la peine ?

McCoy ignora la question. Rousseau abandonna et sortit du laboratoire.

Le capitaine Kirk attendait dans le bureau. Il entra.

— On s'amuse à écouter aux portes ? grinça McCoy sans lever les yeux.

— Je ne voulais pas vous déranger...

— Qu'avez-vous entendu ?

— Assez de choses...

— Et alors ?

— Je crois vous avoir demandé si la venue de Rousseau était un souci pour vous.

— Qu'ai-je répondu ?

— Vous avez dit que vous vous en arrangeriez. Est-ce ainsi que vous vous « arrangez » ?

— Oui.

— Laissez-moi vous donner un conseil, Bones. Quoi que vous ayez à dire, dites-le.

— Merci. Puis-je continuer à travailler ?

Kirk se planta au milieu de la pièce.

Il n'avait pas l'intention de se faire éjecter comme un malpropre.

McCoy se frotta les yeux et soupira.

— Vous êtes décidé à me torturer pour savoir la vérité, c'est ça ?

— Oui, dit Kirk. Je vous conseille de nous faciliter les choses.

— Bon... (Il pointa un doigt accusateur vers Kirk.) Vous a-t-on jamais dit que vous étiez un sacré casse-pieds ?

— Considérez que c'est ma spécialité. Maintenant, j'écoute.

— C'est arrivé quand Marc et moi étions sur le Feynmann.

— Je m'en doutais.

— Vous voulez raconter l'histoire ?

— Désolé. Je ne dirai plus rien.

— Quelle chance ! C'était presque la fin du séjour sur Emyrrea. Plus je voyais Marc, plus je me demandais si c'était le gars avec qui j'avais grandi. Il était devenu un type assoiffé de gloire et infatué de lui-même... Les règlements de Starfleet semblaient le gêner comme un caleçon amidonné. J'ai réalisé que sa vie avait un leitmotiv : quitter un poste où il excellait pour relever un autre défi...

Le Feynmann tournait lentement autour de Nova Emyrrea. McCoy trouva le capitaine Rousseau dans son bureau. Assis près d'un hublot, il regardait les nuages accumulés, près du pôle nord de la planète.

— Il va y avoir du vilain, Leonard, dit-il.

McCoy posa sa tasse de café et s'assit sur une chaise.

— Ici-bas ou là-haut ?

— Je ne peux pas croire que Starfleet exige que nous partions.

— Ne prends pas ça à cœur. Starfleet ne nous laisse jamais mener de longues négociations. La Fédération a une équipe de diplomates professionnels pour ça. Qu'y a-t-il de mal ?

— C'est une insulte, grommela Rousseau. Je suis capable de le faire.

— Personne n'a dit le contraire.

— Je ne suis pas fait pour être capitaine. La diplomatie, Leonard... Avoir les moyens d'agir sans que les huiles de Starfleet vous surveillent.

— Marc, c'est ton premier commandement ! Que pouvais-tu attendre de mieux ?

— En diplomatie, seul le résultat compte, pas une idiotie de bouquin écrit par des gens qui ne sauraient pas quoi faire s'ils devaient commander.

— C'était le sujet de ta harangue ?

— Quelle harangue ?

— Ce que tu as dit à Starfleet pour qu'on nous laisse rester. Selon toi, tu es près de la conclusion ?

— Euh... j'ai un peu exagéré...

— À mon avis, tu as beaucoup exagéré.

— C'est ma chance de montrer que j'ai toutes les qualités pour faire un diplomate !

— Ne devrais-tu pas d'abord montrer que tu es un bon capitaine ? Je croyais que tu visais le commandement d'un gros navire ?

— Peut-être... Mais je ne m'imagine pas faire ça le reste de ma vie. Si je signe ce traité avec les Empyréens...

L'intercom bipa.

— Passerelle au capitaine Rousseau.

— Qu'y a-t-il, commander Choudhury ?

— Nous avons intercepté un appel de détresse, capitaine.

— J'arrive. Rousseau, terminé.

McCoy le suivit sur la passerelle et écouta Choudhury faire son rapport puis tenter de localiser l'appel sur l'écran principal.

— C'est un petit vaisseau de fret areien, capitaine, difficilement détectable par les senseurs.

— On peut le contacter ?

— Non, capitaine. Ils ont envoyé le message une seule fois. Ils doivent économiser l'énergie.

— Combien de temps pour rejoindre le vaisseau ?

— Trois jours.

— Il doit y avoir un autre navire plus près de leur position...

De l'incrédulité se lut dans les yeux sombres de Choudhury.

— N'allons-nous pas aider ces gens, capitaine ?

— Non. Nous avons une mission importante sur Empyréa.

— Eh bien..., fit Kirk en essayant de rester neutre. C'était une décision légitime. Peut-être pas celle que j'aurais prise, mais il faudrait des informations supplémentaires...

— Voilà une information supplémentaire : le lendemain, Choudhury a capté le même appel...

— J'ai continué la surveillance de routine, capitaine, dit Choudhury.

— Je ne vous ai pas donné l'ordre de le faire, répondit Rousseau.

— Mais vous n'aviez pas précisé de ne pas le faire.

— Le même message ?

— Oui, capitaine. Une seule fois. Et nous n'avons pas pu établir le contact. Nous devrions peut-être faire quelque chose.

— Je suppose que vous avez une idée, commander ?

— Oui. Puisque nous ne pouvons pas quitter Empyréa, envoyons un message en boucle sans fin dans cette direction afin qu'un vaisseau passant par là sache que l'Areien est en détresse.

— Cela paraît raisonnable...

— Avec tout le respect que je vous dois, capitaine, intervint McCoy, ce n'est absolument pas suffisant.

Rousseau bondit de sa chaise, saisit McCoy par un bras et le poussa dans l'ascenseur.

— Venez avec moi, docteur.

Les portes se fermèrent.

— Pont 7.

— Pourquoi le pont 7 ? demanda McCoy.

— Nous n'y allons pas. Ascenseur, arrêt immédiat.

L'ordinateur obéit et la cabine s'arrêta quelque part au milieu du vaisseau.

Rousseau se tourna vers McCoy avec un regard glacial.

— Si tu recommences - ami ou pas - je t'accuse d'insubordination.

Compris ?

— Insubordination ! C'était la vérité !

— Tu es mon médecin en chef, pas ma conscience !

— Il faut bien que quelqu'un t'en tienne lieu...

— Écoute-moi, Leonard. Les négociations avec Nova Empyréa ont une importance historique. Tu es le seul qui ait connaissance des données médicales et je suis le seul à pouvoir réussir cette mission. Ni Starfleet ni un appel de détresse ne m'arrêteront ! Est-ce clair ?

— Limpide, capitaine, grinça McCoy sans cacher son mécontentement.

— Bien... Ascenseur, on repart !

— Qu'est-il arrivé ? demanda Kirk.

— Nous avons entendu l'appel une nouvelle fois le lendemain. Puis ce fut fini. Marc m'a dit qu'il avait raison : un autre vaisseau était intervenu. Il a continué les négociations et il a obtenu son foutu traité. Nous sommes partis une semaine plus tard. En passant dans la zone d'où venait l'appel de détresse, nous l'avons trouvé.

— Trouvé quoi ?

— Le cargo. Une épave à la dérive, avec quatre cadavres. J'ai engueulé Marc...

— En privé, j'espère.

— Bien sûr... par respect pour l'uniforme. Je l'ai traité de tous les noms. Il a affirmé que nous serions arrivés trop tard.

— Et alors ?

— J'ai demandé ma mutation.

— Vous a-t-il soutenu ?

— Oui... Mais ce n'était pas ce que j'attendais de lui.

— Ah ?

— Non. Je voulais qu'il admette avoir eu tort de ne pas répondre à cet appel de détresse. Mais il ne m'a pas empêché de partir. Visiblement, je m'étais trompé sur lui...

— Vous en attendiez peut-être trop...

— Peut-être.

— Personne n'est parfait, Bones.

— Franchement, Jim, je ne cherche pas la perfection. Je voudrais juste que les humains soient meilleurs.

— Comme les Empyréens ?

— Non, je ne crois pas...

Le comportement d'Elisabeth March étant considéré sur Empyréa comme le crime suprême, McCoy ne pouvait admettre que la politique de « l'homme parfait » soit valable.

Pour l'heure, une seule chose comptait : s'il ne trouvait pas une solution, Anna souffrirait.

CHAPITRE XIV

Incapable de se concentrer sur le travail scolaire, Anna quitta le campus pour rejoindre « son » jardin.

Elle avait besoin d'être seule.

Le docteur McCoy aurait bientôt des résultats. À ce moment-là, elle saurait quelle tournure prendrait sa vie.

Jusqu'au soir, elle resta assise à contempler l'océan. J'ai peut-être eu tort. Je ne devrais pas rester ainsi à ruminer mes pensées.

Depuis deux jours, elle n'avait trouvé aucune idée satisfaisante.

La situation était simple mais dramatique : en fonction des conclusions du docteur McCoy, sa vie serait bouleversée ou ne changerait pas du tout.

— Ah, tu es là ! dit Ethan en sortant de l'ombre, je t'ai cherchée partout.

La jeune fille ne répondit pas.

Il s'assit près d'elle.

Anna lui expliqua l'idée de McCoy.

Ethan resta sceptique.

— Penses-tu qu'il soit assez calé pour tromper nos scientifiques ?

— Je ne sais pas. Pourquoi ?

— Ces gens ne sont pas empyréens. À quel point leurs connaissances sont-elles développées ?

— Au point de construire des vaisseaux spatiaux. Nous n'en avons pas...

— Parce que nous n'avons aucune raison d'en avoir, puisque nous ne voulons aller nulle part. Si le plan de McCoy est réalisable, ne crois-tu pas que quelqu'un de chez nous y aurait déjà pensé ?

— Personne n'avait de raison de réfléchir à la question.

— J'espère que tu as raison. Mais si j'étais toi, je ne compterais pas uniquement sur ça.

— Aurais-tu une stratégie de secours ?

— Pas de secours. Je pense que nous devrions faire quelque chose d'audacieux, maintenant, sans attendre que McCoy sorte un lapin de son chapeau.

— Quoi ?

— Enlever un officier du vaisseau et...

— Un enlèvement ? Tu es fou ?

— Oui. Pour les forcer à nous emmener. Ainsi que tous les jeunes Empyréens qui veulent quitter cette planète. Il n'est pas question de faire du mal à quelqu'un. C'est une façon d'exercer un certain pouvoir sur nos vies.

— Et si nous l'exercions au moyen de la patience, comme prévu ?

— Anna, nous n'avons pas le temps. Regarde ta mère. Dans sa jeunesse, elle pensait comme nous !

— Et alors ?

— Vois ce qu'elle est devenue ! Elle dirige l'administration qu'elle voulait éliminer ! Notre génération suivra le même chemin !

— Seulement si nous nous laissons faire...

— Tu pourrais ne pas avoir le choix. Comment peux-tu confier ta vie à un sorcier de Starfleet ?

— Ce n'est pas un sorcier, Ethan ! Sais-tu de quoi tu parles ?

— Je sais que je ne veux pas rester ici à attendre...

— Nous ne pouvons pas prendre des otages et imposer nos exigences !

— Donc, tu accepteras ce traitement médical ?

— Si le docteur McCoy pense qu'il marchera, oui.

— Et si ça ne marche pas ? Qu'arrivera-t-il ?

— Tu pourras toujours prendre un otage..., badina Anna.

Mais plaisantait-elle vraiment ?

Ethan l'enlaça.

Elle resta songeuse, le menton sur l'épaule de son compagnon. Jusqu'où Ethan serait-il capable d'aller pour me sauver ? Il ne faut surtout pas qu'il aggrave la situation.

— Attends encore..., chuchota la jeune fille à l'oreille du jeune homme.

— D'accord. Mais j'agirai avant qu'il soit trop tard.

Il avait prononcé ces mots comme un serment.

Un frisson courut dans le dos de la jeune fille.

— Nom d'un chien, qu'est-ce que c'est ? grogna Montgomery Scott.

Un bruit l'avait tiré d'un sommeil agité. Il repoussa ses couvertures, enfila sa robe de chambre, bondit vers la porte et l'ouvrit. Une silhouette aux oreilles pointues se découpa dans la pénombre.

— Le docteur Ortega a appelé, dit Spock.

Scotty se passa une main dans les cheveux.

— Encore ? À cette heure ?

Scotty rentra dans sa chambre. Spock le suivit.

— Il y a intérêt que ce soit grave !

— Le docteur Ortega dit que c'est très grave.

L'ingénieur se servit une tasse de café et s'assit en ricanant.

— Attendu le caractère de nos rapports avec le docteur Ortega, le scepticisme n'est pas déplacé lorsqu'il s'agit de ses affirmations ou de ses

plaintes, déclara Spock. Mais le capitaine nous demande de descendre sur Nova Empyréa afin d'évaluer la nature exacte du problème.

— Je parie que ce docteur à la manque est incapable de...

— Puis-je vous faire remarquer que c'est une chance pour nous de lui démontrer son incompetence ?

— Botter ses fesses génétiquement parfaites ? D'accord, rendez-vous dans dix minutes en salle de téléportation. À moins que vous vouliez que je vienne comme ça ?

— Dans dix minutes, monsieur Scott...

Quand ils se matérialisèrent dans le salon de l'observatoire désert, Ortega n'était nulle part.

Scott lâcha son juron gaélique favori.

Le sourcil gauche de Spock se leva.

— Pardon, monsieur Scott ?

— Rien, Spock. Un petit commentaire sur les manières et l'ascendance du docteur Ortega.

— Qui vise son absence alors qu'il prétend avoir découvert un dysfonctionnement grave dans le circuit énergétique.

— Sans aucun doute. Que faisons-nous ?

Spock prit le temps de réfléchir.

— Selon le protocole...

— Ortega peut se mettre son protocole où je pense...

— Où étiez-vous ? lança une voix aiguë dans le couloir.

— Sur l'Entreprise, répondit Spock prosaïquement. Maintenant, nous sommes ici, selon vos ordres.

— Le temps que vous arriviez, le circuit aurait pu exploser. Il reste quelques minutes pour éviter un désastre.

— Sauf votre respect, dit Scott, je doute que la situation soit aussi grave.

— Ingénieur, ce n'est pas à vous d'en décider. Votre travail est de réparer. Si vous échouez, vous et la Fédération serez tenus pour responsables...

— Docteur, si vous voulez bien nous montrer ce que vous avez découvert, interrompit Spock, nous ferons les diagnostics et les réparations qui s'imposent.

Ortega se détourna et s'engagea dans le couloir, certain que les deux officiers lui emboîteraient le pas.

Spock se mit en route aussitôt ; Scott suivit de mauvaise grâce.

Ils pénétrèrent dans la salle de contrôle ; Ortega les emmena directement devant le tableau de contrôle des circuits.

— Voyez vous-mêmes, dit-il sur un ton qui laissait entendre qu'ils ne verraient rien s'il ne leur mettait pas le nez dessus.

— Ce que je vois, dit Scott, faisant fi de toute diplomatie, c'est un exemple d'exagération génétiquement perfectionnée. Il suffit de réduire la

pression de plasma. N'essayez pas de nous faire croire que le ciel nous tombe sur la tête !

Avant qu'Ortega ait eu le temps de répliquer, une alarme retentit et une série de voyants rouges clignotèrent.

Spock pianota sur le clavier de la console.

— Il se peut que le ciel vienne effectivement de nous tomber sur la tête, monsieur Scott.

Scott jeta un coup d'œil aux paramètres et afficha un schéma sur l'écran.

— Panne sur panne ! rugit Ortega. Cette fois, ce n'est pas mineur.

Regardez-moi ça ! Un quart du réseau du modulateur est hors service. Et ce ne sont pas seulement des erreurs de programmation. (Il alluma un deuxième écran pour faire apparaître une liste des composants du cœur du réacteur.) Quatre convertisseurs sont hors service. Et il y a une fuite de radiations, ingénieur.

— Je sais où il y a une fuite, docteur..., répliqua Scott. Le champ de force tient le coup.

— Pour le moment, dit Ortega. Si cette fuite n'est pas...

— On va y remédier.

— Si le champ de force lâche...

Scott lui jeta un regard méprisant.

— Combien de probabilités pour que ça arrive ?

— Combien de probabilités y avait-il pour que le reste arrive, ingénieur ?

Spock s'interposa.

— Nous ne pouvons négliger la possibilité d'une défaillance du champ de force, Scott.

— C'est beaucoup plus vraisemblable que vous le supposez, cracha Ortega.

À cause de la programmation inférieure de la Fédération et des composants inférieurs produits par des humains inférieurs.

Ce fut plus que Scott pouvait en supporter.

— Inférieurs ? Inférieurs ?

Il écarta Spock et pianota violemment sur le clavier.

C'était ça ou assommer Ortega.

Je vais lui en donner, moi, de l'inférieur !

En quelques instants, il fit apparaître les plans du complexe fédéral vieux de près de vingt ans. Quelques secondes plus tard, il eut sélectionné ceux de la salle du réacteur.

— Scott, demanda Spock, que faites-vous exactement ?

— Je fais le point. Tout le circuit d'électroplasma, docteur Ortega, tout ce que vous venez de traiter d'inférieur...

— Oui, ingénieur ?

Scott désigna l'écran.

— Tout ça, c'est de l'ingénierie empyréenne.

Même Spock parut étonné.

— En êtes-vous absolument certain, monsieur Scott ?

— Oui. J'en suis certain. Avant d'aller dormir, j'ai fait quelques recherches. Je voulais vous en parler demain. Mais pourquoi pas maintenant ?

— Attendez... murmura Ortega. C'est impossible...

— Le circuit est construit autour d'un réseau biphasé, dit Scott. La Fédération est passée au triphasé il y a une cinquantaine d'années, longtemps avant que cet endroit soit construit. Docteur, la panne ne serait pas arrivée si votre système n'était pas dépassé. Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler d'un réseau triphasé ?

La vérité, affichée sur le moniteur, ne pouvait plus être niée.

Ortega hocha plusieurs fois la tête avant de balbutier :

— Je... n'arrive... pas... à y croire...

Au temps pour la perfection génétique ! pensa Scott.

— Selon les enregistrements, vous ne faisiez pas confiance aux équipements de la Fédération au moment de la construction de l'observatoire. Vos gens ont insisté pour utiliser les composants empyréens. Je parie que vous ne le saviez pas, docteur.

— Non... je ne savais pas... J'étais trop jeune à cette époque.

— Eh bien, vous avez grandi...

— Et les adultes doivent admettre qu'ils ont tort, murmura Ortega. Ces composants sont utilisés sur toute la planète et dans les satellites. Aucun n'est jamais tombé en panne.

Scott posa une main paternelle sur l'épaule d'Ortega.

— Eh oui, mon gars... Personne n'est parfait.

— Docteur Ortega, dit Spock, les défauts des composants du cœur sont peut-être dus à des facteurs autres que leur conception et leur fabrication inférieures...

L'Empyréen cligna des yeux en essayant de se concentrer sur les paroles de Spock.

— Que voulez-vous dire, commander ?

— Hier soir, nous avons corrigé le logiciel. Aujourd'hui, de nouveaux défauts apparaissent. Ils sont indépendants du problème précédent et ne peuvent être attribués au personnel de l'observatoire.

— Que voulez-vous me faire comprendre ?

— Nous devons supposer que quelqu'un d'autre est responsable des pannes.

— Vous accusez les Empyréens de sabotage ?

— Nous n'accusons personne, docteur, dit Scott. Je crois qu'il serait bien que nous cessions tous d'avancer des allégations hasardeuses.

Spock approuva de la tête.

— Nous proposons des recherches plus poussées...

Au fond de l'auditorium, la présidente March écoutait le dernier mouvement de la symphonie que Clements faisait répéter à l'orchestre. Le morceau néoclassique, martial et vigoureux, était fort beau. Clements dirigeait avec une sobriété rare. Seules ses mains bougeaient. Parfois, pour souligner les moments cruciaux, il faisait un geste plus ample des bras et revenait à sa position initiale.

Elisabeth admirait sa discipline. Elle suivait sa carrière depuis des années et se demandait toujours comment il pouvait garder un tel contrôle.

Tirait-il du plaisir de la musique ? N'était-ce qu'un exercice comparable à la traque d'un criminel ?

Sur la note finale, Clements s'autorisa une petite fantaisie. Puis il se tourna vers la salle, comme s'il savait exactement où se trouvait Elisabeth.

Comment fait-il cela ?

Elle se leva et descendit l'allée.

— C'est un honneur rare, dit-il, que la présidente assiste à une répétition.

— C'est une joie rare d'être le témoin de la progression d'une œuvre.

— Auriez-vous besoin de moi ?

— En effet.

Clément libéra les musiciens et descendit les quelques marches pour rejoindre la présidente dans la salle.

— Je viens de parler au capitaine Kirk, dit Elisabeth en s'asseyant au premier rang.

— À quel propos ?

March lui exposa brièvement la situation de l'observatoire. Puis elle conduisit Clements dans son bureau afin d'y avoir une conférence avec l'Entreprise.

— Je ne peux pas croire qu'un Empyréen soit capable d'une chose pareille, déclara Elisabeth.

— Je ne voudrais pas vous offenser, dit Kirk, mais est-il possible à un Empyréen de diriger une enquête sur ce cas ?

— Vous faites allusion à mon opinion sur la présence de la Fédération chez nous..., comprit Clements.

— Vous n'êtes pas vraiment impartial, admit Kirk. Je doute que quiconque puisse l'être sur Empyréa.

— Mon impartialité - ou son absence - est une affaire personnelle, capitaine. Je suis certain qu'il vous est déjà arrivé d'avoir à mettre vos sentiments de côté dans le cadre de votre profession.

— C'est arrivé...

— Si cela peut vous rassurer, je ne travaillerai pas en solitaire, capitaine. Vous serez tenu au courant. Et je devrai m'entretenir avec le docteur Skloff et

les membres de son équipe. Ils ont peut-être quelques lumières à nous apporter. Êtes-vous d'accord ?

— Pas de problème.

— Bien. Nous restons en contact. Clements, terminé.

Une heure après ce dialogue, McCoy appela de son laboratoire, la voix étranglée.

— Jim, voulez-vous venir ?

Il y a quelque chose qui cloche...

— Bien sûr, Bones. Que se passe-t-il ?

— Je préfère vous le dire en face. Je voudrais que vous soyez là quand je communiquerai les résultats à Elisabeth.

— N'est-ce pas une question d'ordre privé ?

— J'ai besoin de vous...

— J'arrive.

Quand Kirk entra, Elisabeth March était déjà là. À l'évidence, McCoy ne lui avait encore rien dit.

Le médecin semblait épuisé. Kirk craignit qu'il n'ait pas fait le miracle médical dont avait besoin Anna.

— Bones m'a demandé de venir..., expliqua Kirk. Tout va bien, présidente March ?

Elle hocha la tête ; ils se tournèrent vers McCoy.

— Allez-y, Bones, dit Kirk.

— Eh bien... il semble que je vais pouvoir le faire, dit McCoy d'une voix étrangement neutre.

L'expression de son visage et le son de sa voix démentant ses paroles positives, l'assistance mit un certain temps à réagir.

— Vous pouvez ? demanda Kirk.

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi ce visage sinistre ?

— C'est autre chose. J'y viens. (Il prit une profonde inspiration.) Il y a un moyen de reproduire l'empreinte génétique maternelle. Et je peux donner à Anna un traitement hormonal qui imitera les effets de l'inhibiteur de reproduction assez longtemps pour tromper les médecins empyréens.

Avec un sourire radieux, Kirk tapota l'épaule de McCoy.

— Magnifique !

Le médecin leva une main.

— Il y a un problème.

— Lequel ? demanda Elisabeth.

— L'empreinte génétique est imprimée dans chaque cellule de votre corps. Et c'est censé être la même chose dans celui d'Anna. Au mieux, elle prendra des semaines pour s'introduire naturellement dans toutes ses cellules.

— Si Anna subit l'examen avant, cela se remarquera-t-il ? demanda Kirk.
— Possible, dit McCoy. Je ne veux pas prendre le risque.
— Votre vaisseau ne restera pas assez longtemps..., gémit Elisabeth.
— Bones, est-il envisageable de commencer le traitement et de le laisser évoluer tout seul après notre départ ?

— C'est faisable, mais sans garantie. Si je surveille les opérations, je pourrai faire quelque chose.

— Leonard, dit Elisabeth, y a-t-il un moyen d'accélérer le processus ?

— Peut-être. Cela impliquerait l'introduction d'une structure génétique modifiée. La méthode est appliquée pour augmenter la production des globules rouges ou pour répartir des gènes de remplacement dans les cellules endommagées par des radiations ou des maladies.

Le jargon médical laissant Kirk de marbre, il posa la seule question qui le préoccupait.

— Quels sont les risques pour Anna ?

— Il y a cinquante pour cent de chances que ça la tue. Les mécanismes naturels de biostase qui régulent la reproduction cellulaire pourraient être inhibés, provoquant une propagation anarchique...

— Comme un cancer ? dit Kirk.

— Pire. Ça pourrait également détruire son système immunitaire.

Elisabeth secoua la tête.

— C'est un risque inacceptable. Je préfère qu'elle quitte Empyréa. Et j'aime mieux affronter un tribunal que vivre en sachant qu'elle est morte à cause de moi.

— Bones, vous avez fait de votre mieux, dit Kirk.

— Le mieux n'était pas le meilleur...

— Ce n'est pas votre faute, Leonard, murmura Elisabeth. Je ferais mieux de descendre dire à Anna que nos options sont considérablement réduites.

— Attendez, dit McCoy. Il y a autre chose.

Est-ce pour ça que le docteur a insisté pour que je sois présent ? se demanda Jim.

— Les tests génétiques ont révélé une chose inattendue. Selon les résultats, je ne suis pas le père d'Anna.

CHAPITRE XV

Kirk ne savait plus qui regarder.

Elisabeth ou McCoy ?

— Qu'est-ce que ça signifie...

— Ce que je viens de dire : nos gènes sont incompatibles. Si j'avais effectué un test de plus, aurais-je découvert que le père d'Anna est Marc Rousseau ?

Elisabeth baissa la tête. Au ton de sa voix, Kirk ne sut pas dire si sa réponse exprimait de la honte, de la déception ou les deux.

— Probablement.

— Probablement ? explosa McCoy. Que signifie probablement ? Ne me dis pas qu'il y en a eu d'autres !

— Non ! Au risque de paraître chauvine, je doute qu'il y ait beaucoup d'étrangers capables de rivaliser avec nos hommes. Il se trouve que j'ai rencontré deux Terriens exceptionnels au moment où j'étais si révoltée que toute occasion semblait bonne à prendre.

— Savais-tu que je n'étais pas le père d'Anna ?

— Non. Je n'ai jamais voulu savoir. Je voyais en elle quelque chose de vous deux. Et je suis très fière d'elle...

— Je peux te comprendre, même si je n'y suis pour rien.

— Si vous n'étiez pas sûre de l'identité du père, demanda Kirk, pourquoi avez-vous choisi Bones ?

— Je savais que Marc Rousseau avait une famille et je croyais que Leonard n'en avait pas...

— Calcul subtil, souffla Kirk sans cacher sa désapprobation.

Il n'aimait pas qu'on exploite ses amis.

— Peut-être, répliqua Elisabeth. Mais la vie de ma fille est en jeu. Et j'avais une autre raison de choisir Leonard. Je savais qu'il accepterait de m'aider.

— Bien, dit McCoy. Il faut que quelqu'un en parle à Marc.

— Je ne sais pas si je suis capable de l'affronter.

— Je peux le faire. Ce sera une chose de plus à ajouter à notre contentieux. Beth, ta fille a besoin de toi. Va lui raconter tout ça et aide-la à faire le bon choix.

— Quel est-il ? demanda Elisabeth.

— Comment diable le saurais-je ?
— Nous pouvons toujours l'emmener sur Terre, avança Kirk.
— Merci, capitaine. J'espère que c'est le choix qu'elle fera... Parce que je n'en vois pas d'autre. Je vous tiendrai au courant.

Elisabeth sortit et Kirk la suivit.

Sur le seuil, il s'arrêta pour regarder McCoy, écroulé dans un fauteuil.

— Bones, ça va ?

— Je devrais être soulagé. Qui a envie de devenir papa à mon âge ?

— Vous n'avez pas l'air soulagé du tout. Je crois que vous aviez l'intention d'aider Anna pour compenser ce que vous n'avez pas fait pour Joanna...

— Quand j'ai besoin d'une analyse psychologique, je peux me parler dans un miroir. Maintenant, je vous prie de me foutre la paix !

Curieux comme la vérité peut devenir variable, se dit Elisabeth en marchant vers l'arboretum de l'Entreprise.

Elle fut soulagée de n'y trouver personne. Avant d'affronter Anna avec cette dernière version de la vérité, elle avait besoin de s'affronter elle-même.

Elle s'assit sur l'herbe tendre, sous le feuillage protecteur d'un arbre aux feuilles dorées.

La question était simple : Comment ai-je fait pour me mettre dans ce pétrin ?

Elle n'avait besoin de personne pour avoir la réponse. Elle la connaissait. Sa mémoire en avait gardé le souvenir. Peut-être trop vif...

Avec toute l'impatience de la jeunesse, Elisabeth March gravit la colline en direction des grands arbres. Le panier du pique-nique de ce soir était léger, pourtant elle l'accusait de la ralentir.

Mais elle ne pouvait pas l'abandonner : elle avait promis à son amoureux un moment inoubliable.

La jeune femme sourit : pas besoin de panier pour tenir sa parole... Mais son invitation laissait supposer un repas.

Comme elle avait hâte d'être près de lui !

Elle l'aperçut le jardin. Tournant le dos au sentier, il regardait la mer. Son élégante silhouette se découpait contre le ciel vespéral.

Il sentit sa présence et se retourna.

Ils s'enlacèrent et s'embrassèrent.

— Leonard, dit Beth, il y a quelque chose de changé en toi.

— Vraiment ?

Elle recula et plissa les yeux en essayant de découvrir ce que c'était.

— Tes cheveux !

— Je me suis peigné.

— C'est ça ! D'habitude, ils te tombent sur les yeux. Tu les as ramenés en arrière !

— Pour une occasion aussi solennelle...

Beth rit aux éclats et l'ébouriffa.

Ravi, il la conduisit vers la couverture qu'il avait étendue près du mur.

— Tu as faim ? demanda-t-il en allumant la lanterne posée près d'eux.

— Et toi ?

— Je meurs de faim.

La présidente March soupira en s'allongeant sur l'herbe.

Ce pique-nique avait-il réellement eu lieu dix-huit ans plus tôt ? Le souvenir était encore si frais ! L'odeur du pain frais, le goût du vin, le goût de ses lèvres... Tout lui revenait comme si c'était hier.

Il restait pas mal de nourriture. Sur la couverture, McCoy enlaçait la jeune femme lovée contre lui. Elle prit sa main et la posa contre sa gorge. Puis, le guidant, elle l'encouragea à déboutonner son corsage.

Il se serra contre elle et posa un baiser sur sa nuque.

— On va chez moi ou chez toi ? souffla-t-il.

— Chez toi, c'est un vaisseau spatial... tes compagnons pourraient se poser des questions.

— Bien... Allons chez toi.

— Pourquoi partir ?

— Parce que je veux te faire l'amour.

— Moi aussi.

Soudain, il comprit !

— Ici ?

— Il n'y a personne...

— Mais... nous sommes dehors !

— Tu viens du Sud. N'as-tu jamais fait l'amour en plein air ?

— Eh bien... Une fois, oui.

— Tu n'as pas aimé ?

— Nous avons été... interrompus.

Len, il ne faut pas saboter l'ambiance...

— Intermis ? Par quoi ?

Puisque elle veut le savoir...

— Par des abeilles !

— Des abeilles ?

— Des abeilles.

— Ça a dû être gênant...

— Et douloureux.

— Je vois, dit-elle, ça t'a dégoûté de l'amour à la belle étoile. Et si je disais quelque chose pour te faire changer d'avis ?

— Essaie toujours...

— Bon. Il n'y a pas d'abeilles ici. Pas à cette heure de la nuit.

— Pas d'autres bestioles qui piquent ?

— Non.

— Qui mordent ?

— À part moi... je ne pense pas.

— Pas de serpents ?

— Je n'en ai jamais vu.

— Des oiseaux de proie ?

— Pas que je sache.

— Bon, dans ce cas...

Il finit de déboutonner le corsage.

Le cœur de la jeune femme battait à tout rompre ; une douce chaleur envahit Leonard.

Beth frissonna.

Mais ce n'était pas à cause de la fraîcheur...

Elisabeth se souviendrait toute sa vie de ces instants.

Comme elle se rappellerait toujours ce qui était arrivé après.

Ayant raté le tram, ils avaient marché main dans la main jusque chez elle.

Ils évoquèrent la possibilité qu'il reste pour la nuit.

Beth aurait voulu qu'il reste pour toujours. Il était trop tôt pour parler de ça...

Ils n'avaient pas envie de se séparer, mais McCoy, en digne représentant du romantisme sudiste, l'avait convaincue qu'il était beaucoup plus grisant de se séparer et de savourer le souvenir de leur amour.

— Je ne veux pas que tu me laisses, Leonard.

— C'est pour ça qu'il le faut...

— Est-ce une torture raffinée qu'on pratique chez toi ?

Elle l'avait regardé se dématérialiser.

Puis elle s'était dirigée vers sa porte.

Tout eût été différent si elle l'avait convaincu de rester !

— Elisabeth ! appela quelqu'un.

C'était Rousseau.

Beth se dirigea vers lui.

Quand le jeune capitaine la prit dans ses bras, elle eut un pincement au cœur. Il n'était pas prévu qu'elle tombe amoureuse de deux officiers de Starfleet. Bon Dieu ! Il n'était même pas envisageable qu'elle en rencontre un seul !

Les deux hommes étaient si différents...

Sur Empyréa, les mâles frisaient la perfection. Curieusement, aucun n'avait jamais éveillé le moindre désir en elle.

Leonard et Marc n'étaient pas parfaits. Pour tout dire, elle trouvait leurs défauts irrésistibles.

McCoy était un amant remarquable, généreux, sensible et pourtant sardonique.

Et il la faisait rire.

Marc Rousseau était une force de la nature, un joueur qui osait prendre des risques et entraîner les autres dans ses défis.

Elle les aimait tous les deux.

Sachant comment ça se terminerait, Elisabeth fit entrer le capitaine.

Était-il mal d'aimer deux hommes ?

Bien ou mal, elle ne pouvait pas s'en empêcher...

Elisabeth se sentait souvent mal à l'aise. Aucun de ses amants ne savait qu'il avait un rival. Si l'un d'eux lui avait posé une question, elle aurait tout fait pour ne pas le blesser.

Risquait-elle de les perdre tous les deux ?

Sur Rousseau, elle ne se faisait pas d'illusion. Sa carrière passait avant tout.

Avec McCoy, elle avait une chance.

Mais tous les deux étaient si séduisants...

La présidente March rouvrit les yeux.

Impossible d'échapper à ce qui allait suivre.

Il était temps d'appeler sa fille et de la faire venir sur l'Entreprise.

CHAPITRE XVI

Elisabeth n'était pas seule à devoir avouer une pénible vérité.

Quand Kirk l'eut quitté, McCoy invita Rousseau à passer le voir et lui raconta toute l'histoire.

Laisser Marc sans voix fut une satisfaction.

— Et dire, fit McCoy en remplissant deux verres de cognac, que j'ai cru avoir séduit une fille que tu n'avais pas eue...

— Nous l'avons eue tous les deux, dirait-on...

Ce n'était pas de l'ironie, il était trop choqué pour ça.

Le voir dépassé par les événements ne déplut pas à Leonard.

Il décida d'enfoncer le clou.

— Oui, mais c'est toi qui l'as mise enceinte.

— Ne prends pas ce ton supérieur, McCoy. Ça aurait pu t'arriver aussi.

— Peut-être, mais je n'étais pas jeune marié, moi. Les liens du mariage ne signifient rien pour toi ?

— Bien sûr que si. Tu ne sais pas ce que j'ai vécu...

— Tu n'as qu'à me le raconter.

— J'avais peur d'être un mauvais mari...

— Pourquoi ? Tu étais un champion dans les autres domaines.

— Le mariage est différent... Tu devrais le savoir. Peu après la cérémonie, j'ai pris conscience que je ne savais pas que faire.

McCoy le regarda, incrédule.

— Tu plaisantes ? Le bourreau des cœurs du Sud ?

— Te rappelles-tu combien de fois Erica a retardé notre mariage ?

— Une bonne demi-douzaine... Elle ignorait si elle tiendrait le coup avec un époux qui sillonnait la galaxie.

— Sais-tu pourquoi elle a fini par céder ? Parce que je me suis mis à genoux et que je l'ai suppliée. Et j'ai promis de rester très peu de temps dans Starfleet.

— C'est pour ça que tu voulais devenir diplomate... Mais ça n'explique toujours pas Elisabeth.

— Quand notre vaisseau a découvert Nova Empyréa, Christophe était né. J'étais terrifié à l'idée d'être père...

— Encore une chose à laquelle tu n'étais pas préparé ?

— Et toi ?

— Personne ne l'est. C'est un miracle que tous les gosses ne deviennent pas des tueurs psychopathes.

— J'étais également terrifié à l'idée de ne pas le voir grandir.

— Pour te consoler, tu t'es offert une maîtresse interstellaire ?

— Elisabeth m'attirait comme un aimant ! Et pas seulement elle, mais toutes les femmes de cette planète. Je n'ai jamais prétendu être infailible !

— Vraiment ? Mais tu faisais bien semblant.

— Tu me voyais comme ça. Désolé de t'avoir déçu.

— Et Anna ? Tu vas la décevoir aussi ?

— Je ne suis pas responsable d'elle...

— Tu es son père !

— Un accident biologique suivi par une décision absurde d'Elisabeth. Quoi que fasse Anna, cela ne me concerne pas. Je suis ici pour le traité, c'est tout.

Sans crier gare, McCoy lui flanqua un direct au menton. L'ambassadeur tomba à terre, des larmes aux yeux.

McCoy secoua sa main droite et gémit de douleur.

— Bien fait pour toi ! dit Rousseau.

— Je suis médecin - et c'est ma main. Si je l'ai cassée, je la réparerai. Mais ça valait le coup. Voilà des années que je ne supporte plus ton arrogance et ton égocentrisme !

« Quand nous étions enfants, je rêvais d'être comme toi ! Je me demande ce qui t'est arrivé !

Marc se releva et se massa la mâchoire.

— Il ne m'est rien arrivé. Leonard, les idoles ne demandent pas à être idolâtrées et elles ne demandent pas non plus à naître avec des pieds d'argile. C'est comme ça...

La colère de McCoy se transforma en tristesse.

— Va préparer ton foutu traité pendant que j'essaie de sauver ta fille.

L'abîme qui le séparait de McCoy tourmenta Rousseau plus qu'il ne l'aurait supposé. Les paroles du médecin l'avaient touché aussi rudement que son poing.

Marc était conscient d'avoir toujours eu un charme irrésistible. C'était un don fort utile.

Et je l'ai cru inépuisable...

À présent, il lui était plus facile de dialoguer avec des étrangers qu'avec des amis.

Les réflexes professionnels avaient pris la place des sentiments.

En marchant vers l'arboretum de l'Entreprise, où il espérait trouver un peu de solitude, une autre découverte le déstabilisa : il lui serait plus facile de renouveler le traité que d'arranger les choses avec McCoy...

La porte de l'arboretum s'ouvrit. En entrant, Marc entendit des accords de guitare.

Uhura jouait, assise sur un banc. Sans s'interrompre, elle lui sourit et lui fit signe d'approcher.

Quand elle eut fini, Rousseau applaudit.

— Un air anglais du XVIIe siècle ?

— Exact. Je suis impressionnée...

— J'aimais la musique dans ma jeunesse...

Elle lui tendit la guitare.

Il hésita.

— En général, on hésite à prêter son instrument à des étrangers.

— Un musicien n'est jamais un étranger pour un autre musicien...

Marc mit quelques minutes à apprivoiser l'instrument. Ensuite, il improvisa un morceau de jazz.

Ce fut au tour d'Uhura d'applaudir.

— Magnifique, monsieur l'ambassadeur !

— Appelez-moi Marc.

— Je vois que vous êtes un expert du jazz du XXIe siècle !

— Vous aussi, commander.

— Appelez-moi Uhura. Vous êtes un guitariste hors pair...

— Pas tant que ça... Je n'ai jamais beaucoup joué de cet instrument.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. J'étais surtout bon en musique synthétique.

— Eh bien, dommage que vous ayez choisi la diplomatie...

— Venant de vous, le compliment est de taille. Si j'ai bien compris, vous êtes la muse musicale de l'Entreprise.

— Je désire que mes compagnons n'oublient pas les bienfaits de la musique, c'est tout... (Elle reprit l'instrument et joua distraitement.) J'ai cru comprendre que le docteur McCoy et vous avez eu un... différend...

— Les nouvelles se répandent vite sur ce vaisseau !

— Un grand vaisseau, une petite famille. Et je suis l'officier des communications. Souhaitez-vous en parler ?

— Ce n'est pas un fardeau que je voudrais vous imposer.

— Ce n'est du tout pas un fardeau.

— Ces choses-là arrivent... Les amis se séparent... Sans doute parce qu'ils croyaient à tort se connaître.

— Qui s'est trompé ? demanda Uhura.

— Tout le monde... Maintenant, Leonard sait que je ne suis pas l'homme qu'il croyait.

— Et vous, que savez-vous ?

— Qu'il est meilleur que je le pensais et que je ne le serai jamais.

— Vous le lui avez dit ?

Rousseau ricana.

— Ce que les gens pensent de moi me paralyse depuis longtemps. Je n'en ai jamais parlé à personne... Il vaut sans doute mieux être sous-estimé. Qu'en dites-vous ?

— Je ne sais pas...

— Dans ce cas, on ne déçoit personne et il est plus facile d'étonner les gens en bien. N'avez-vous pas été plus impressionnée d'apprendre que je n'étais pas guitariste ?

— Donc, vous avez ruiné les espoirs de McCoy ?

— Je crois qu'il attend plus de choses d'un organisme monocellulaire que de moi...

— En conséquence, vous n'aurez jamais meilleure occasion de lui prouver qu'il fait erreur.

— Je ne suis pas certain qu'il se trompe. Si vous saviez à propos de quoi nous nous sommes disputés...

— Qui vous dit que je ne sais pas ?

— Vous savez ?

— Eh bien, je suis...

— ... l'officier des communications, oui...

Il se leva et la salua courtoisement.

— Merci de votre compagnie, commander.

— Quand vous voudrez...

— Vous savez, j'étais venu ici pour être seul. Mais je suis content de vous avoir rencontrée...

— Moi de même...

En sortant de l'arboretum, Rousseau réalisa qu'il savait ce qu'il devait dire et à qui.

Mais il se demandait s'il aurait le courage...

CHAPITRE XVII

Journal de bord du capitaine, date stellaire 7596.1 :

Le docteur McCoy continue à mettre au point un traitement génétique adéquat pour Anna March. Pendant ce temps, les recherches sur les problèmes du réacteur de l'observatoire continuent. Hier soir, Spock et Scott ont stabilisé le cœur du réacteur. Nous attendons de voir si d'autres pannes vont se produire.

* * * * *

Non sans hésitation, Marc Rousseau entra dans le salon de l'Enterprise et se dirigea vers le rideau de plantes vertes qui dissimulait l'alcôve où Elisabeth et Anna March se parlaient.

— Puis-je me joindre à vous ? demanda-t-il humblement.

Elisabeth haussa les épaules. Attendu les circonstances, Marc s'estima heureux de ne pas se faire rembarrer.

Rousseau s'assit à l'extrémité de la banquette.

— Merci Anna, dit-il quand la jeune fille lui tendit un verre de jus de fruit.

— Je vous en prie... Je ne savais pas comment appeler le docteur McCoy. À présent, je découvre qu'il n'est pas mon père. La personne a changé mais la question demeure...

— Appelez-moi Marc.

Elisabeth remarqua l'œil au beurre noir du diplomate.

— Comment vous êtes-vous fait ça ?

— McCoy a voulu m'encourager à modifier mes points de vue...

— Est-ce pour ça que vous êtes ici ?

— Eh bien... Je ne considère pas avoir des droits sur vous, Anna, mais je tiens à dire une chose : je refuse que vous risquiez votre vie. Il y a une place pour vous sur Terre. Dans ma famille... Je crois que vous vous entendrez avec mes autres enfants. Mon fils a deux ans de plus que vous et ma fille fêtera ses dix-huit ans l'an prochain.

— Marc, je ne veux pas briser votre vie. Vos enfants et votre femme peuvent prendre très mal les choses.

— Nous pourrions leur cacher votre identité...

— Encore mentir ?

— Pas vraiment... Dire que vous êtes la fille d'un vieil ami venue sur Terre pour ses études. Ce n'est pas un mensonge.

— Juste une vérité partielle...

Sachant ce qu'il en coûtait à Marc, Elisabeth désapprouva le comportement de sa fille.

— Anna, ce n'est facile pour aucun de nous. Marc prend tes intérêts à cœur et...

— Mes intérêts ? coupa Anna. Tout le monde prend soin de mes intérêts. Mais sans me consulter...

— Je pensais que nous étions d'accord...

— Vous êtes d'accord, maman. Personne ne m'a demandé mon avis !

La jeune fille se leva.

— J'ai pris ma décision : je ne quitterai pas Nova Empyréa.

— Anna !

— Maman, je suis une adulte responsable. Si le docteur McCoy pense que j'ai une chance de passer le test, je prendrai le risque de subir le traitement.

Elisabeth se leva et approcha de sa fille, bien décidée à lui sortir cette idée de la tête.

— Anna, sois sérieuse...

— Voyons ce que dit McCoy, intervint Rousseau.

— Je me fiche de ce qu'il dira ! J'interdis à Anna de risquer sa vie !

— Bien sûr que c'est dangereux, confirma le médecin aux parents de la jeune fille. Pour le moment, j'ai réussi à améliorer la procédure de répartition accélérée de l'empreinte génétique.

— Tu disais qu'il y avait cinquante pour cent de risques qu'elle en meure..., objecta Elisabeth.

— La proportion est de soixante pour cent en faveur du succès.

— Tu n'es pas en train de nous vendre tes salades ?

— Je suis médecin, pas camelot et...

— Maman, coupa Anna, je sais que tu désires le meilleur pour moi. Mais je veux vivre ma vie. Et elle est ici, où je peux lutter pour devenir ce que je dois être... Laisse-moi faire le choix que tu aurais fait.

Elisabeth sentit les larmes lui monter aux yeux. Sa fille lui demandait sa bénédiction pour un acte qui risquait de la tuer.

Elle n'exigeait rien, ne faisait pas de chantage, ne proférait pas de menace.

— Tu as gagné le droit de faire ton choix, Anna. Marc ?

Rousseau acquiesça.

Elisabeth se tourna vers McCoy.

— La décision appartient à Anna... et à toi.

— J'opte pour le traitement, dit la jeune fille.

McCoy activa l'intercom.

— McCoy à Chapel. Les produits pour Anna...

— Ils sont prêts, docteur.

— Merci. McCoy, terminé.

Anna, Elisabeth et Marc le regardèrent avec une surprise non dissimulée.

— J'avais prévu sa réponse... Je sais reconnaître la détermination de quelqu'un.

Pendant qu'il vérifiait une dernière fois les données et les procédures du traitement, McCoy ne put s'empêcher d'angoisser. Était-il certain du pourcentage annoncé à Elisabeth ?

— Tout va bien, Bones ?

Le médecin ne broncha pas.

— Je demande si tout va bien ? insista Kirk.

— Hein ? Oui... oui. Pourquoi est-ce que ça n'irait pas ?

— Pour rien. Êtes-vous prêt ?

— Bien sûr. Si vous essayez de miner ma confiance, vous êtes une canaille,

Jim.

— Désolé. Je m'inquiétais, c'est tout...

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez passé une semaine sur les nerfs. Je sais ce que la vie d'Anna signifie pour vous.

McCoy se leva.

— Anna étant ma patiente, il est naturel que sa vie m'importe. Comme elle n'est pas ma fille, je n'ai pas de handicap affectif.

— En êtes-vous certain ?

— Vous avez encore beaucoup de questions idiotes, capitaine ?

Kirk posa une main rassurante sur l'épaule de son ami.

— J'ai confiance en vous, Bones. Tout le monde a confiance...

— Et si vous étiez tous dans l'erreur ?

— Vous offrez à Anna ce qu'elle désire. Quoi qu'il arrive, ça n'aura pas été une erreur.

— Vous me redirez ça quand ce sera terminé...

— Tous les paramètres sont stables, monsieur, annonça le docteur Chapel.

McCoy le savait déjà car il surveillait constamment l'écran fixé au-dessus de la table d'opération.

Inconsciente, Anna était connectée au respirateur qui couvrait son torse comme une armure.

Techniquement parlant, il ne s'agissait pas d'une intervention chirurgicale. Pourtant, on allait introduire dans le corps de la patiente une substance étrangère qui se répandrait dans toutes ses cellules.

Le médecin et sa collègue étaient parfaitement conscients du danger.

McCoy se demanda pourquoi il était anormalement anxieux.

— Vous avez le sérum, docteur Chapel ?

— Sérum prêt, monsieur, répondit Christine en désignant une seringue remplie d'un liquide rougeâtre.

— Très bien. Commencez la perfusion.

Chapel obéit.

Il n'y eut pas de réaction immédiate ; McCoy laissa échapper un soupir de soulagement.

— Je reste avec elle, docteur, dit Chapel. Si vous voulez aller à côté informer la présidente March et l'ambassadeur Rousseau que tout se passe bien...

— Merci, Christine...

Quand McCoy entra, Rousseau et Elisabeth se levèrent d'un bond.

Kirk était avec eux.

— Tout va bien..., dit Leonard.

— Pas de complications ? demanda Elisabeth.

— Il faut attendre au moins vingt-quatre heures pour le savoir. Je te conseille de rentrer chez toi. Marc, occupe-toi du traité. Je vous tiendrai au courant.

Le père et la mère d'Anna ne bougèrent pas.

— Présidente March, dit Kirk, nous vous ferons revenir sur l'Entreprise dès que vous le voudrez.

— Il n'y a pas de raison d'être sur le pied de guerre, insista McCoy.

— Je n'ai pas envie de rentrer toute seule, dit Elisabeth.

— Et je doute de pouvoir me concentrer, ajouta Marc.

Elisabeth se tourna vers Rousseau.

— Voudriez-vous en savoir plus sur Anna ? Je vous montrerai des photos...

— Bonne idée, approuva McCoy. Descendez tous les deux. Je promets de vous tenir au courant.

— Leonard, dit Elisabeth, je voudrais que tu viennes aussi.

— J'aimerais bien... Mais je ne devrais pas partir...

— Tu as affirmé que tout allait bien...

— Je veillerai sur elle pendant votre absence, docteur, dit Chapel, debout sur le seuil de la salle d'opération.

— Si nous avons besoin de vous, nous saurons où vous trouver, ajouta Kirk.

— Puisque je n'ai jamais su lequel était le père d'Anna, dit Elisabeth, j'ai considéré que vous l'étiez tous les deux. Ça ne changera pas maintenant... Viens, Leonard.

— D'accord, dit McCoy.

Il enleva sa blouse et prit la veste d'uniforme que Kirk lui tendait.

Avant de partir, il se tourna vers Chapel :

— Au moindre signe suspect, vous m'appellez immédiatement, hein ?

— Bien sûr...

Ethan regarda McCoy, Rousseau et Elisabeth se rematérialiser dans le jardin du palais présidentiel.

Le soleil était couché ; il faisait frais et sombre.

Ethan leva son fusil et visa. Un rayon les toucha tous trois.

Ils tombèrent en même temps.

Ethan sortit de l'ombre. Le temps des discussions était passé, comme il l'avait dit à Anna.

Il était temps d'agir.

CHAPITRE XVIII

Elisabeth fut la première à reprendre connaissance. Elle roula sur le côté et s'assit péniblement, la tête embrumée.

Où était-elle ?

Dans le jardin, à première vue...

D'où venait-elle ?

L'Entreprise. Anna. La salle d'opération. McCoy et Rousseau. La téléportation...

Marc était en train de se réveiller près d'elle.

Mais où est McCoy ?

Elisabeth se leva avec précaution. Arrivée près de Rousseau, elle s'accroupit et le secoua. Quand elle fut sûre qu'il allait bien, elle lui annonça la disparition du docteur.

— Il y a longtemps ? demanda Marc, visiblement plus sonné que sa compagne. Il faut le retrouver !

— Je vais lancer mes enquêteurs sur sa piste.

— Appelons d'abord l'Entreprise.

— Tu peux te lever ?

Rousseau essaya et réussit.

— Je manque peut-être de la grâce féline qui fait mon charme, mais je tiens debout...

— Allons-y.

La présidente March envoya immédiatement des enquêteurs sur les lieux.

Puis Rousseau contacta l'Entreprise.

— Je peux envoyer une équipe dans les cinq minutes, dit Kirk.

— Non, capitaine. Nos lois l'interdisent.

— Considérant les circonstances, je suggère que vous fassiez une exception.

— Je ne suis pas au-dessus des lois. Voudriez-vous suggérer que nous sommes incapables d'effectuer ces recherches ?

— Bien sûr que non ! J'ai seulement pensé que nos tricornes pourraient être utiles.

— Nous avons aussi des appareils de ce genre, capitaine. Mais si vous acceptez de nous prêter quelques exemplaires des vôtres, j'en équiperai mes chercheurs.

— D'accord.

— Nous vous ferons des rapports toutes les demi-heures.

— Je vous remercie. Entreprise, terminé.

Quand la communication fut coupée, Kirk flanqua un coup de poing sur le bras de son fauteuil.

Il pivota pour faire face à Chekov, assis à la console scientifique de Spock. Chekov connaissait ce regard. Le capitaine n'avait pas l'intention de rester les bras croisés pendant qu'un membre de son équipage avait des ennuis.

— Capitaine, nous pouvons tenter un balayage senseurs...

— Les Emyréens pourront-ils le détecter ?

— C'est possible, surtout à pleine puissance. Mais leur technologie n'est pas aussi avancée que la nôtre.

— Et si on ne donne pas toute la gomme ?

— Il est possible de réduire le niveau de balayage et de reconfigurer les senseurs...

— Au point qu'ils soient indétectables par ceux de la planète ?

— Oui, capitaine.

— Sera-t-il possible de repérer McCoy s'il erre dans la nature ?

— S'il est à la surface, je crois que oui. Mais en ce qui concerne les sous-sols...

— Une grotte ?

— Oui. Ça ne sera pas possible.

Kirk hocha la tête.

— Provoquer un incident diplomatique ne serait pas très malin...

— Alors, on ne fait rien ? s'étonna Chekov.

— Je n'ai pas dit ça. J'ai seulement précisé que je ne voulais pas faire de vagues - pas encore. Mais du diable si je laisse un de mes hommes dans la mouise ! Balayage à puissance réduite autour du palais !

— À vos ordres, monsieur.

Je suis aveugle, pensa McCoy en reprenant conscience. Les paupières ouvertes, il ne voyait que du noir.

Puis il sentit le contact de la cagoule sur son visage.

Où suis-je ? Au moins, je vis encore...

Il était couché sur le dos, les mains liées sur la poitrine.

Pourtant, il avançait.

Entendant des bruits de pas, il comprit bientôt que quelqu'un le poussait sur une sorte de traîneau antigrav.

Suis-je dehors ou dedans ?

McCoy écouta. Pas de vent, pas de chaleur.

Une nuit calme ?

Mais il n'y avait aucun bruit nocturne typique : pas de cris d'oiseaux, de bruissement de feuillage ou de bourdonnement d'insectes. Il inspira et sentit l'odeur de la pierre mouillée.

Une grotte ou un tunnel !

McCoy s'étonna d'être aussi serein. Il se demanda pourquoi il n'était pas bâillonné. Probablement parce qu'il n'avait aucune chance d'être entendu s'il criait.

Il bascula sur le côté et essaya tomber du traîneau antigrav.

— On va faire un tour, docteur McCoy ?

Une voix masculine et jeune. Sans hostilité et parfaitement contrôlée. Ce gosse avait l'air de savoir ce qu'il faisait.

— Oui, j'y pensais...

— C'est difficile avec des fers aux chevilles.

— Vous connaissez le type qui a la clé ?

— J'en ai une, docteur McCoy...

— Vous savez mon nom et j'ignore le vôtre...

— Pas de problème. Je m'appelle Ethan.

— Où allons-nous Ethan ?

— Vous verrez bien.

— Vous êtes arrivés dans le jardin sans incident, dit Clements à Marc Rousseau et à la présidente March.

Il jeta un coup d'œil sur l'écran d'un appareil semblable à un tricordeur de Starfleet.

— L'Entreprise a confirmé que la téléportation s'est déroulée normalement.

Une douzaine d'Empyréens fouillaient les environs à la recherche d'une piste.

— Je suis certaine que nous nous sommes rematérialisés ici tous les trois, confirma March. Nous n'avons pas eu le temps d'échanger un mot. Mais je me trouvais au milieu et je peux affirmer que Marc et Leonard étaient là.

— Êtes-vous certains d'avoir été frappés une seconde ou deux après votre rematérialisation ?

— Aussi certains que possible, affirma Rousseau. Pas plus de deux secondes.

— Il est clair que quelqu'un vous attendait. Donc le docteur McCoy a été pris en otage.

— Ça ne peut pas arriver ici ! s'écria Elisabeth.

— On dirait pourtant que c'est arrivé, dit Marc. Monsieur Clements, avez-vous par hasard une idée de la direction prise par les ravisseurs ?

Clements considéra Rousseau avec le mépris d'un professionnel confronté à un amateur.

— Par hasard, monsieur l'ambassadeur ? Le hasard n'a pas sa place dans une enquête. Vous avez dit les ravisseurs, suggérant que plusieurs personnes étaient en cause.

— Vous pensez qu'il n'y en avait pas plus d'une ?

— Mon travail ne consiste pas à formuler des hypothèses. L'absence de preuves du contraire me laisse supposer qu'une seule personne a agi.

— Pourquoi ? demanda Marc.

— Plus il y a de complices, plus ils laissent de traces. Et nous n'en avons trouvé aucune.

— Une personne ! soupira Rousseau. Qui voudrait kidnapper McCoy ?

— C'est pour faire pression sur la Fédération, docteur.

McCoy éclata de rire.

— Je crois que vous me surévaluez, Ethan.

Il était toujours sur son traîneau, la cagoule sur la tête.

Quand le traîneau s'arrêta, McCoy comprit qu'ils étaient arrivés. Ethan lui enleva la cagoule ; le docteur eut confirmation qu'ils étaient sous terre, dans une petite grotte.

De toute évidence, c'était un repaire préparé. Des lampes diffusaient une pâle lumière et un radiateur portable luttait contre le froid et l'humidité. Quatre lits pliants, quelques caisses de vivres et deux réchauds complétaient l'équipement de survie.

Une vingtaine de caisses fermées étaient alignées le long de deux murs.

McCoy regarda Ethan. Un gars solide et déterminé. Il a sans doute un but auquel il tient beaucoup. Mais lequel ? Égoïste ou idéaliste ?

— Vous avez tout le confort moderne...

Ethan haussa les épaules.

— Certains disent que l'ascétisme est le fer de lance de la révolution. Je ne suis pas de ceux-là.

— Vous êtes un révolutionnaire ?

— D'une certaine façon.

Ethan ouvrit une trappe, découvrant un équipement sophistiqué de communication.

— Quel rôle ai-je dans votre révolution ? demanda McCoy tandis que le jeune homme desserrait ses liens sans les enlever.

— Aucun. J'ai décidé que certaines choses sont plus importantes que la révolution pour améliorer la société.

McCoy éprouva ses liens.

Je finirai par me dégager, mais pas assez pour attaquer ou fuir.

— Des... choses... personnelles ?

— On peut dire ça.

— Dans ce cas, je suppose qu'il y a un rapport avec Anna March.

— Anna ? Pourquoi Anna ?

— C'est vous qui me l'avez dit, Ethan. J'espère que vous êtes assez intelligent pour comprendre que me garder en otage ne vous servira à rien.

— Ça se discute, docteur...

Le jeune homme entreprit de réchauffer deux barquettes de ragoût.

— Ça ne se discute pas, fiston. Starfleet ne négocie pas dans les affaires d'otages. C'est la règle et le capitaine Kirk n'y dérogera pas.

— Les lois peuvent être contournées. Avez-vous faim ?

— Je veux bien manger...

Le réchauffeur bipa.

Ethan tendit une barquette à son prisonnier. McCoy ne se fit pas prier.

— Ils vont me chercher, dit-il en mâchant.

— Ils seront déçus.

— Je ne parle pas des Empyréens.

— Moi non plus, docteur.

— L'Entreprise peut fouiller toute la planète, à la surface ou en sous-sol.

— Ces grottes sont sous une couche géologique qui brouillera les signaux.

— Vous croyez être totalement couvert ?

— Ils vous trouveront si je le veux. C'est tout.

— D'accord. Mais pourquoi faites-vous cela ?

— Vous aviez raison.

— À propos de quoi ?

— D'Anna. Je veux que l'Entreprise la recueille avec moi et les autres jeunes Empyréens qui veulent quitter la planète.

— Je ne voudrais pas vous décevoir, mais Anna refuse de s'en aller. Elle est en cours de traitement sur l'Entreprise. Elle a beaucoup insisté...

— Je sais tout sur votre traitement. Ça ne lui donnera pas la vie qu'elle souhaite. C'est un moyen de continuer à la faire croupir dans le mensonge de sa mère. En plus, ça ne marchera pas. J'espère qu'elle n'en mourra pas.

— Depuis quand êtes-vous médecin, gamin ?

— Je ne suis pas médecin. Je suis Empyréen.

McCoy roula les yeux. Cette arrogance était insupportable. Il fallait que la colonie se réveille.

— Je ne suis pas seul, continua Ethan. Beaucoup de jeunes n'ont pas l'intention d'attendre pour sortir de leur solitude. Nous avons quelque chose à prouver à la galaxie et beaucoup à lui offrir.

— Je croyais que vous vouliez un changement pacifique. Un jour, vous aurez le pouvoir...

— Je suis fatigué d'attendre. Nous avons d'autres projets. Ces caisses contiennent des armes.

— Une guerre civile ? s'étonna McCoy.

— La violence est parfois indispensable.

— Sur Terre, nous essayons de l'éliminer depuis des siècles.

— Je n'aime pas la violence... J'ai une autre solution.

— Vous pensez obtenir l'asile politique grâce à moi ?

— Exact.

— Vous n'y arriverez jamais, Ethan. Et plus vous me retiendrez, plus ça ira mal pour vous.

— On verra...

— Pourquoi faites-vous ça ? répéta McCoy.

— Je vous l'ai dit.

— Foutaises ! Moi, je sais ce qui vous pousse.

— Dites-le-moi, docteur McCoy...

— L'amour.

Le jeune homme tressaillit.

— Vous aimez Anna et vous pensez que c'est le seul moyen de la sauver.

Ethan sortit une arme de sous sa veste. Ce n'était pas un modèle moderne, mais un vieux revolver qu'il pointa entre les yeux de McCoy.

— À votre place, docteur, je n'ironiserais pas.

McCoy ne se laissa pas impressionner.

— Je n'ironise pas, fiston. Enfin, pas sur vous. Je me moque de tous les hommes qui font des bêtises par amour. Une prise d'otage ne peut fonctionner que si les ravisseurs sont prêts à aller jusqu'au bout. Êtes-vous disposé à me tuer, Ethan ?

— Je vous souhaite de ne jamais connaître la réponse à cette question, docteur...

CHAPITRE XIX

Ramon Ortega sortit de la douche et se regarda dans un miroir. N'était-il pas un peu exagéré de se prendre pour un dieu grec ?

Il eut un petit rire intérieur.

Selon les normes humaines, il avait un physique idéal. Sur Empyréa, il n'était spécial en rien. Tous les habitants de la planète lui ressemblaient.

Ortega n'avait jamais fait attention à son apparence jusqu'au jour où ces étrangers avaient débarqué.

Surtout l'Écossais appelé Scott.

— Ray, es-tu sorti de la douche ?

C'était la voix mélodieuse de sa femme.

— Oui, Kat.

Elle entra dans la salle de bains et lui posa un petit baiser sur les lèvres. Aussi exempte de défauts que son mari, Kat était une brillante neurochirurgienne.

De parfaits Empyréens...

— Tu vas être en retard, dit-elle.

— Je ne suis jamais en retard.

— Vas-tu encore travailler avec les étrangers ?

Il hocha la tête et noua une serviette autour de sa taille.

— Si tout va bien, ce sera la dernière fois.

— Tu dormiras peut-être mieux après...

— Je t'ai dérangée ?

— Pas vraiment, mais je t'ai entendu te tourner et te retourner dans le lit.

— Désolé, Kat.

— Tu pensais à la panne ?

— Je les ai accusés à tort. Il est très désagréable de nous savoir en retard dans un domaine dont nous étions fiers. J'étais mortifié. Je crains que ces deux officiers aient une piètre opinion de moi.

— Tu ne parles jamais d'eux...

— Qu'en dirais-je ? fit Ortega en haussant les épaules.

— Les apprécies-tu ?

— Quelle étrange question. Je n'ai pas à les apprécier.

— Est-ce qu'ils t'apprécient ?

— Je ne crois pas.

— Moi, je t'apprécie. Pourquoi pas eux ?

— Je ne sais pas, mais ils doivent avoir leurs raisons. Ils ne se sentent pas à l'aise. Comme s'ils étaient tout le temps obligés de prouver que les Empyréens ne sont pas supérieurs aux humains.

— Ils ne sont pas Empyréens. Ce n'est pas leur faute...

— Ils ne semblent pas le savoir.

Kat enleva sa robe de chambre rose, la suspendit à une patère et entra dans la douche.

— Je me demande pourquoi ils ont tant de mal à admettre qu'ils sont ce qu'ils sont.

— C'est peut-être plus facile quand on n'a pas autant de défauts ?

— Je me demande comment je réagis si j'étais une étrangère obligée de se comparer à nous.

— Probablement comme eux.

— En étant sur la défensive ?

— Oui.

Elle fit couler la douche et chantonna.

Ramon fit une étrange expérience : il se vit comme l'aurait vu un étranger. C'était aussi pénible que l'idée qu'un Empyréen avait saboté le circuit.

Comme il était-tenu au secret, il n'avait pas pu raconter à Kat les vraies raisons de son insomnie.

Si les enquêteurs de Clements découvraient qu'un colon était responsable des pannes, sa foi dans la technologie empyréenne serait restaurée. Mais sa confiance en l'intégrité de son peuple en prendrait un coup. Et si les soupçons de sabotage se révélaient sans fondement, Ortega devrait admettre les lacunes de la science locale.

Empyréa serait discréditée dans les deux cas.

En toute honnêteté, il ne savait pas quelle issue risquait d'être pire.

Jim Kirk se tourna vers la console scientifique.

— Monsieur Chekov ?

Sachant ce que Kirk voulait lui demander, le Russe leva les yeux lentement en évitant son regard.

— Désolé, capitaine, pas de nouvelles.

— Pouvons-nous augmenter la puissance des senseurs sans être découverts ?

Chekov soupira.

— Impossible d'en être certains. Nous ne connaissons pas les capacités de leur système de balayage.

— McCoy est en danger..., dit Kirk. Je pense qu'il est temps de prendre le risque.

Uhura se tourna vers Kirk.

— Capitaine, on nous appelle de la planète.

— Ils ont peut-être trouvé le docteur ! s'exclama Sulu.

— Le signal ne vient pas d'un canal officiel, annonça Uhura.

— En audio, ordonna Kirk.

— Entreprise, répondez..., dit une voix d'homme jeune dans les haut-parleurs.

— Ici l'Entreprise, déclinez votre identité.

— Je veux parler au capitaine Kirk.

— Vous lui parlez.

— Ici le Front de Libération des Opposants Politiques.

— Le quoi ?

— Pas de questions, capitaine. Nous tenons le docteur McCoy.

— Si vous espérez que je vais vous croire sur parole... Je veux l'entendre.

— On peut arranger ça. Attendez, capitaine.

Ethan coupa le son et se tourna vers McCoy.

— Dites-lui que vous allez bien. Aucune indication, sinon je vous tue.

— Je ne discute jamais avec un homme armé. Presque jamais...

— Nous sommes d'accord, dit Ethan en rétablissant la communication. Le voilà, capitaine. Allez-y, docteur.

— Jim...

— Bones ?

— Oui. J'ai ordre de dire que je vais bien.

— C'est vrai ?

— Hum...

— Où êtes-vous ? Que représente le Front de Libération des Opposants Politiques ?

— Euh... (Ethan lui laboura les côtes avec son arme.) Je ne peux pas répondre, Jim.

— Taisez-vous docteur, dit Ethan. Capitaine, écoutez bien...

— Inutile d'écouter. Starfleet ne négocie pas lors des affaires d'otages. Relâchez le docteur McCoy. Nous discuterons après.

— Ne faites pas insulte à votre intelligence, capitaine. Si je le relâche, vous ne me donnerez pas une chance.

— Si vous ne le relâchez pas, nous vous trouverons et vous n'apprécierez pas la suite...

— Épargnez-moi vos menaces. Nous avons pris des mesures pour que vous ne nous trouviez pas. Je suis certain que vous avez déjà essayé sans succès.

Une lueur de colère passa dans les yeux de Chekov. Kirk ricana.

Nous n'aimons pas non plus qu'on insulte notre intelligence. S'il y avait un moyen de localiser ce terroriste, son équipage le trouverait.

— Vous êtes bien sûr de vous, dit Kirk. D'accord. Mais que voulez-vous en échange de McCoy ?

— L'asile politique à bord de l'Entreprise pour tout citoyen empyréen qui veut quitter la planète.

— C'est impossible. Nous ne pouvons pas violer vos lois.

— Faites part de notre proposition à la présidente March. Vous découvrirez que les lois sont modifiables.

— Appelez-nous quand vous serez prêts à vous rendre. Kirk terminé.

— Je ne voudrais pas te vexer, fiston, mais je te l'avais dit.

— Je n'espérais pas un succès immédiat, docteur. Pourtant, il y a un certain nombre d'officiers mécontents sur la passerelle de l'Entreprise...

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

— Je sais que leurs senseurs sont incapables de traverser ce type de roche...

— Peut-être. Mais tu ne connais ni le commandeur Uhura ni le commandeur Chekov. Si nous ne sommes pas génétiquement améliorés, nous avons une expérience que vous n'imaginez pas. Mes amis n'abandonnent jamais un problème sans l'avoir résolu.

Kirk regarda Uhura.

— Commandeur, vous n'avez pas un indice ?

— Désolée, capitaine. Ce signal était tellement brouillé. Il pouvait venir de n'importe où.

— S'il était brouillé, il doit y avoir un moyen de neutraliser le brouillage.

— Mais ça prendra du temps...

— Eh bien, mettez-vous au travail. Je veux une analyse de ce signal. La prochaine fois que ce fichu Front de Libération des Opposants Politiques nous contactera, nous devons être prêts à le localiser.

Ortega attendait dans le hall de l'observatoire quand Spock et Scott se matérialisèrent devant lui.

Dans le centre de contrôle, il les regarda travailler.

On ne lui avait pas demandé de participer, ce qui arrangeait tout le monde.

Si j'essayais de les aider, Scott m'enverrait au diable.

Spock, c'était une autre histoire. Sur Nova Empyréa, personne n'avait rencontré de Vulcain. Ortega avait consulté les archives, puis les fichiers mis à jour de l'Entreprise.

Des recherches intéressantes. Génétiquement, les Vulcains valaient presque les Empyréens...

Ce matin, Scott ne semblait pas disposé à se disputer. Ortega comprit qu'il était impatient de terminer son travail et de rentrer sur son vaisseau.

— Ça y est, Spock, dit Scott. Tous les paramètres sont normaux. Nous sommes prêts à lancer la procédure d'arrêt.

— Très bien.

— J'active le système, monsieur. Espérons que le saboteur n'est pas plus malin que nous...

À cet instant, l'alarme retentit et tous les voyants clignotèrent.

L'ingénieur lâcha un juron.

Spock s'assit devant un écran.

Ortega se plaça derrière les deux officiers, ses yeux passant d'un moniteur à l'autre.

— Fascinant, dit Spock. Les convertisseurs de phase ne répondent plus.

— Commande manuelle, dit Scott en branchant le circuit de secours.

Ils attendirent un moment.

— Passage en manuel impossible, annonça l'ordinateur.

— Monsieur Spock, dit Scott, nous devons contrôler ces convertisseurs.

— Si nous ne le faisons pas, les bobines de transfert seront vite en surcharge.

Scott sentit une présence derrière lui.

Il n'eut pas besoin de se retourner pour savoir de qui il s'agissait.

— Ortega, au cas où ça vous aurait échappé, nous ne cracherions pas sur un coup de main...

Sans se faire prier, l'Empyréen s'installa à une console.

CHAPITRE XX

Journal de bord du capitaine, supplément :

Nous attendons des nouvelles de Scott et Spock sur l'arrêt du cœur du réacteur. En l'absence d'autre appel du Front de Libération des Opposants Politiques, nous ne savons pas si ces gens ont l'intention de relâcher le docteur McCoy. Nous sommes également incapables de localiser leurs signaux.

* * * * *

— Capitaine... je suis vraiment navrée.

Elisabeth March et Clements communiquaient avec Kirk et Rousseau. Sur l'écran, les visages du capitaine et de l'ambassadeur trahissaient leur morosité.

— Je n'ai jamais entendu parler d'un Front de Libération des Opposants Politiques. Clements, savez-vous quelque chose sur ce groupe ?

— Pas vraiment...

— Pas vraiment ? Ça signifie oui ou non ? demanda Kirk.

— Il n'y a pas d'opposition clandestine depuis que cette colonie existe.

— Il faut un début à tout, murmura Chekov.

— Je ne puis considérer votre réponse comme une négation formelle, monsieur Clements, dit Kirk.

— J'affirme que nous n'étions pas conscients de l'existence de ce groupe, capitaine Kirk.

— Je vois... Maintenant que vous en êtes conscients, qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Des recherches, capitaine. Si nous confirmons l'existence de ces terroristes, nous mettrons au point une stratégie pour négocier avec eux.

— C'est tout ce que nous pouvons faire, ajouta Elisabeth March. Nous savons que la Terre a une longue expérience de ce genre de choses. Si vous nous connaissiez mieux, vous sauriez qu'il n'est pas dans le caractère des Empyréens de former ce genre de groupe clandestin.

— C'est vrai, intervint Rousseau. Les Empyréens sont xénophobes, mais démocrates. Toutes les opinions peuvent s'exprimer...

— Il se peut que certains aient décidé que discuter ne suffisait pas, dit Kirk.

— Capitaine, demanda March, d'après vous, ce front de libération serait un groupuscule ?

— Quoi d'autre ?

— Il pourrait s'agir d'un seul mécontent.

— Un seul ? s'étonna Kirk.

— Capitaine, dit Clements, tout ce qui a été fait jusqu'ici peut avoir été accompli par un unique Emyréen.

— Dans ce cas, un gouvernement composé d'Emyréens ne devrait pas avoir de difficulté à le débusquer.

Bien que l'expression de Clements demeurât neutre, il tressaillit.

Kirk le remarqua avec plaisir.

Touché !

— Elisabeth, dit Clements, j'ai envie d'explorer de nouvelles pistes.

— Permission accordée.

L'investigateur sortit d'un pas décidé.

— J'apprécierais d'être régulièrement tenu au courant, dit Kirk.

Naturellement, nous vous informerons aussitôt que...

— Capitaine... (elle baissa la voix) si je pouvais vous parler un instant...

Sur le seuil, Clements ralentit imperceptiblement, mais les portes se fermèrent sur lui.

— Comment va Anna ?

— Pas de changement. Pas de problème non plus.

— Merci. Je serais moins inquiète si Leonard était là. Je n'aurais jamais dû l'inviter à venir avec moi...

— Elisabeth, dit Rousseau, vous n'êtes pas responsable. Nous n'avons aucune raison de nous méfier.

— Il y en avait, mais je ne les ai pas vues. Je suis restée trop éloignée de mon peuple...

— Le meilleur des chefs ne peut pas tout savoir, affirma Rousseau.

— Mais il doit prendre sans cesse le pouls de son peuple...

— Rien ne dit que le Front de Libération soit majoritaire. L'issue du combat reste incertaine.

— Un combat ? Marc, je ne sais même plus de quel côté je lutte !

Rousseau avança de façon à ce que son visage emplisse l'écran.

— Madame, vous combattez pour votre fille et pour la justice.

— Et Leonard, dans tout ça ?

Rousseau sourit.

— Qui que soient ses ravisseurs, je lui fais confiance pour trouver une solution...

— Il n'y a pas de Front de Libération des Opposants Politiques, n'est-ce pas ? À part toi, je veux dire..., déclara McCoy après avoir avalé une dernière gorgée de café.

— Que vous ne l'ayez pas vu ne signifie pas qu'il n'existe pas.

— On parie ?

— Qu'est-ce qui vous rend si hardi ? demanda Ethan.

— D'abord, le nom...

— Hein ?

— Front de Libération des Opposants Politiques.

— Qu'y a-t-il de curieux ?

— As-tu remarqué que les initiales donnent FLOP ? Un peu ridicule, non ?

— J'avoue qu'on peut trouver mieux. Mais je... nous étions concentrés sur le plan... Une simple maladresse.

— Es-tu certain que c'est la seule, fiston ? demanda McCoy.

— J'en suis sûr, docteur. Rien ne vous autorise à supposer qu'un groupe ne se cache pas derrière ce nom. Ces armes et cette base ne sont pas des joujoux.

— Je n'ai pas dit ça... J'ai supposé que tu étais engagé dans une croisade personnelle...

— Il y a beaucoup de mécontentement sur la planète. Ceux qui ne veulent pas le comprendre le payeront très cher.

McCoy hocha la tête.

— Au début, je pensais que tu aurais bientôt des doutes sur ton entreprise.

— Et maintenant ?

— Je n'en suis plus certain.

McCoy gloussa.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Penser à quel point la vie est plus facile quand on est jeune...

— Vous avez la mémoire courte.

— Pas du tout. Quand j'étais jeune, je connaissais toutes les réponses.

Pour le moins, je savais qu'elles n'étaient pas loin et qu'il suffisait de les trouver.

En vieillissant, j'ai eu de moins en moins de réponses et de plus en plus de

questions. À la fin, il reste les questions et plus aucune réponse. C'est pour ça que la vie est plus facile quand on est jeune.

Elisabeth March s'étrangla quand elle vit Clements debout sur le pas de sa porte.

— Clements, je pensais que vous étiez...

... sur quelques pistes. En effet.

Il leva le petit enregistreur qu'il tenait, enfonça la touche « lecture » et observa la réaction de la présidente.

Toute la conversation de Beth avec Kirk avait été enregistrée !

— Comment osez-vous surveiller mes communications privées ?

— J'avais des soupçons. C'est mon rôle.

— Des soupçons ! Vous oubliez l'inviolabilité du bureau de la présidente...

— ... une présidente qui a violé la loi empyréenne.

— Quelle loi ?

— Je n'en suis pas certain... je verrai. J'ai compris qu'Anna était en traitement sur l'Entreprise. Je vous serais reconnaissant de m'en parler...

— Il n'y a rien à dire.

— ... sinon je pourrais entreprendre des recherches plus importantes et plus publiques...

— Depuis quand votre travail consiste-t-il à miner le pouvoir présidentiel ?

Clements glissa l'enregistreur dans sa poche.

— Je pourrais vous poser la même question.

— Clements, cela ne vous ressemble pas...

— Vous avez raison, Elisabeth. Ce n'est pas mon style. J'ai été contacté par d'autres dirigeants formellement opposés au renouvellement du traité.

— Et ils vous ont convaincu de me neutraliser !

— Non. Simplement de faire des recherches sur votre attitude favorable envers la Fédération. Et je dois admettre que je n'ai pas trouvé grand-chose. Il y a chez nous une forte majorité d'isolationnistes. Mais vous vous opposez à l'opinion publique...

— La majorité peut avoir tort. Ce n'était pas une raison pour m'espionner.

— Je n'appellerais pas cela de l'espionnage, mais une surveillance justifiée.

— Justifiée ? Au nom de qui ?

— Des autres membres du gouvernement... Je ne travaille pas que pour vous. Et vous aurez du mal à trouver des alliés parmi les conseillers.

— Je ne suis pas le premier président à mener une politique impopulaire. Et je ne serais pas le dernier.

— Quand j'aurai découvert ce qu'il en est, vous risquez de ne plus être présidente longtemps.

— Cherchez donc ! Mais n'attendez aucune coopération de ma part. Et ne soyez pas surpris que je tente de vous faire remplacer.

— Je me demandais si vous aviez conservé un peu de combativité, Elisabeth.

— Comme vous pouvez le constater, la réponse est positive...

Quand Clements fut sorti, Elisabeth March ne put s'empêcher de trembler nerveusement.

CHAPITRE XXI

— Capitaine, dit Uhura sur la passerelle de l'Entreprise. Le Front de Libération nous appelle.

Avant de prendre la communication, Kirk s'assura de la présence de Chekov.

— Cette fois, je l'aurai, capitaine, affirma le Russe.

— Je le ferai parler au maximum. Uhura, en audio.

— Capitaine Kirk ? Ici le Front de Libération des Opposants Politiques. Nous avons espionné vos entretiens avec le gouvernement empyréen.

— Vraiment ?

— Surpris ? Vous ne devriez pas... Nous vous avons conseillé de nous prendre au sérieux. Soyez certain que ces gens n'ont pas plus de chances que vous de nous trouver.

— Si c'est pour me dire ça que vous appelez...

— Capitaine, n'oubliez pas que nous avons un invité que vous souhaitez revoir.

— Un invité ?

— Nous n'avons pas l'intention de lui faire du mal...

— Libérez-le, dans ce cas...

— Nous le ferons dès que vous céderez à nos exigences, qui ne sont pas excessives.

— Soyons clairs : tant que vous retiendrez un officier de Starfleet contre sa volonté, toute exigence sera excessive.

— Espérons que vous changerez d'avis, capitaine Kirk. Le temps joue pour nous. Terminé.

Uhura confirma que la transmission était coupée.

— Chekov ? demanda Kirk. Était-ce suffisant ?

— On l'a eu, capitaine ! cria Pavel, le poing tendu.

— Vous êtes sûr ?

— Presque à cent pour cent. On va passer la zone au crible. (Un bref silence.) Nous les avons localisés, mais il est impossible de téléporter McCoy.

— Pourquoi ?

— Ils sont à trois cents mètres de profondeur. Un réseau de grottes. Une téléportation est hors de question à cause des matières minérales.

- Il faudra donc envoyer une équipe sur la planète.
- Capitaine, il y a peut-être...
- Une option ?
- Oui, monsieur. Un moyen de reconfigurer notre téléporteur...
- Comment ?

Chekov se lança dans des explications aussi précises que compliquées.

- Vous pouvez faire ça sans Scotty ? s'exclama Kirk.
- Monsieur, répondit le Russe, vexé, j'ai appris certaines choses avec lui...
- Très bien, Chekov, voyez ce que vous pouvez faire. Mais préparez quand même une équipe de sauvetage.

— Oui, monsieur.

Ramon Ortega tapa du poing sur la console.

— Merde !

Cette exclamation attira l'attention de Scott et de Spock qui travaillaient sur leurs propres terminaux.

— Que se passe-t-il, mon gars ? demanda l'Écossais.

L'Empyréen désigna son écran qui affichait en lettres jaunes :

AUTOMATE DÉSACTIVÉ.

— Monsieur Spock ! Venez vite ! cria Scott.

— Fascinant...

— Ce n'est pas fascinant, monsieur, c'est un désastre ! Les circuits logiques sont en panne. Ces consoles sont inutiles ! Sans elles, nous n'avons aucun moyen d'accéder aux circuits !

— À distance, corrigea Spock.

— Vous êtes fou ? Personne ne peut aller là-dedans ! Les circuits sont en rideau. L'injecteur doit être fondu !

— Commander Spock, dit Ortega, dans la zone dangereuse, les niveaux de radiation seront très bientôt mortels.

— Je ne crois pas qu'il faudra y rester longtemps.

— Monsieur, s'écria Scott, vous ne pouvez pas aller là-dedans !

— Avec un équipement adéquat, on peut survivre à de courtes expositions.

Ortega et Scott le regardèrent en se demandant si ce n'était pas lui qui avait des circuits grillés.

— Messieurs, nous n'avons pas le choix. Nous sommes devant un cas de sabotage caractérisé. Les coupables ont également bloqué le champ de force.

— Si ce champ lâche, les radiations tueront des milliers d'Empyréens.

— Voilà pourquoi il n'est plus temps de discuter. À moins que l'un de vous n'ait une autre solution...

— Il faut appeler le capitaine, insista Scotty.

— D'accord, mais faites vite.

Kirk jugea la situation et sa solution aussi tragiques l'une que l'autre.

— Scotty ? demanda-t-il, espérant que l'ingénieur proposerait quelque chose de plus acceptable.

— Spock a raison, capitaine. Il n'y a pas d'autre moyen.

— Voyons... les circuits lâchent les uns après les autres...

— Et sans ordre défini, rappela Scott.

— Il y a assez de radiations derrière le champ de force pour tuer la moitié des colons, et quelqu'un veut entrer là-dedans ?

— Oui, monsieur, dit Scott avec un signe de tête. Des scaphandres nous assurerons une protection à court terme.

— Court comment ?

— Impossible à dire, monsieur. Nous ne savons rien puisque les circuits de commande à distance sont coupés.

— Et combien de temps prendra votre intervention ?

— C'est une donnée inconnue pour le moment, dit Spock.

— Nous ne savons rien si nous n'y allons pas, renchérit Scott.

— Nous ? Ça signifie que deux personnes doivent y aller ?

— Non, capitaine, répondit Scott. Une seule personne devrait suffire. Je suis volontaire.

Spock lui jeta un regard désapprobateur.

— Capitaine, avec tout le respect que je dois à M. Scott, je suis plus enclin à supporter une exposition aux radiations.

— Capitaine, les carottes sont cuites et M. Spock le sera aussi. Le second de l'Entreprise ne peut...

— Monsieur Scott, les métaphores pittoresques ne sont pas bienvenues, dit Spock. Il y a une autre raison : si ma tentative échouait, vos connaissances et votre don d'improvisation vous permettraient de limiter les dégâts.

— Il a raison, Scotty, dit Kirk. Si Spock ne réussit pas, votre inventivité nous sera précieuse. Je suppose que vous avez un plan, Spock ?

— Oui, capitaine.

— Après la mission, vous serez directement téléporté dans un caisson de décontamination.

— Ce ne sera peut-être pas possible. Les radiations peuvent perturber le transfert moléculaire.

— Rien que je puisse compenser, monsieur, dit Scott. Capitaine, quand il aura fini, je le sortirai de là. J'ai ma petite idée...

— Capitaine, ajouta Spock, il faut faire vite.

— Très bien. Prenez ce qu'il vous faut dans le vaisseau. Et faites-moi savoir quand vous entrerez dans le réacteur. C'est un ordre.

— Docteur Chapel !

La voix du lieutenant Liftig, l'infirmier qui surveillait Anna March réveilla brusquement Christine Chapel, qui s'était assoupie en étudiant le dossier d'Anna.

Depuis la disparition du docteur McCoy, Chapel n'avait pas quitté l'infirmierie.

Elle se précipita dans la chambre, et, sans regarder l'écran, comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. Liftig souleva le respirateur qui enveloppait le thorax de la jeune fille.

— Blocage des reins, dit-il.

— Mon Dieu ! souffla Chapel. La défaillance d'un organe est le premier signe d'échec du traitement !

— Que faire, docteur ?

— Estimez les dommages et cherchez-en la cause.

L'infirmier obéit. Chapel sentit une sueur froide ruisseler dans son dos.

Elle ne savait que faire pour Anna. Ce n'était peut-être pas le traitement... Le blocage des reins pouvait être dû à autre chose. Il était sans doute réversible...

Et il y aurait peut-être un miracle.

— Excellente improvisation, monsieur Scott affirma Spock.

— Il regarda l'ingénieur brancher un module de communication de la taille d'un jeu de cartes dans une prise de la poche de son scaphandre protecteur argenté.

— Cet émetteur subspatial a une puissance cent quarante-sept fois supérieure à celle d'un communicateur standard. Cela ne va-t-il pas surcharger le transpondeur de localisation ?

— J'ai gonflé les circuits du transpondeur. Même avec ça, la petite bête ne fonctionnera que deux heures au plus. Mais vous ne resterez pas aussi longtemps dans le réacteur. Tant qu'il fonctionnera, mon gadget gardera le téléporteur verrouillé sur vous.

L'équipe de Scott avait téléporté tout le matériel nécessaire. Devant ces préparatifs, Ortega eut l'idée incongrue qu'il avait peut-être mal jugé les officiers de la Fédération.

Scott fixa le joint du casque de Spock.

— Vous pouvez y aller, commander.

— Merci, monsieur Scott.

L'ingénieur ouvrit son communicateur.

— Scott à l'Entreprise.

— Kirk, j'écoute.

— Capitaine, nous sommes prêts.

— Compris. Bonne chance, Spock, soyez prudent.

— C'est mon intention, capitaine.

— Kirk, terminé.

Spock entra dans le sas ; la porte se referma sur lui.

Il attendit devant le panneau qui désactivait manuellement les systèmes de sécurité. Quand une lumière verte clignota, il appuya sur le bouton d'ouverture de la porte.

Sur la passerelle de l'Entreprise, l'intercom bipa.

— Chapel au capitaine Kirk.

— Oui ?

— Je suppose que nous ne sommes pas près de trouver le docteur McCoy ?

— Nous progressons, pourquoi ?

— Anna March vient de faire un blocage des reins.

— À cause du traitement ?

— Je n'en suis pas certaine, mais je le pense. Si c'est ça, il se pourrait que ce soit le début d'une série de dysfonctionnements organiques.

— Y pouvez-vous quelque chose ?

— Je ne sais pas, capitaine. Le docteur McCoy lui-même ignorait comment traiter les complications : je viens de compulser ses notes.

— Faites pour le mieux... Kirk, terminé. (Le capitaine se tourna vers la console scientifique.) Quoi de neuf, Chekov ?

— Il me faut encore du temps, monsieur.

— Nous n'avons plus le choix. Rendez-vous en salle de téléportation avec l'équipe de sauvetage. Soyez prêts à descendre sur mon ordre.

— Bien, capitaine.

CHAPITRE XXII

La sinistre lueur de la veilleuse, à l'intérieur du cœur de Sternn, soulignait le potentiel explosif du lieu. Le niveau de radiations continuait d'augmenter dans ce qui était devenu un réacteur fou.

Un tricordeur dans une main et un testeur magnétique dans l'autre, Spock se plaça devant une série de panneaux d'accès. Les « boyaux » électroniques de la station gisaient devant ses yeux, entrelacs de fils et de tubulures qu'il s'agissait de démêler le plus vite possible.

— Celui qui a fait ça était très méticuleux, dit Spock dans son micro pour être entendu par Scott sur l'Entreprise et par Ortega dans l'observatoire.

S'ils pouvaient l'écouter et donner des avis, ils n'en étaient pas moins réduits au rôle de spectateurs.

— Y a-t-il une logique dans les pannes ? demanda Ortega.

— Non. Impossible d'anticiper, ce qui réduit nos chances d'empêcher les défauts d'apparaître.

— Monsieur Spock, dit Scott, je crois que j'ai trouvé un moyen de vous donner plus de temps.

Spock regarda son tricordeur et inséra son testeur magnétique dans un circuit.

— Je suis ouvert à toutes les suggestions, monsieur Scott.

— Si on ne soulage pas la pression, tout explosera. Je crois qu'on peut y parvenir en détournant une partie de l'énergie vers le réseau de satellites.

— En somme, utiliser ces équipements comme vannes de sécurité...

— C'est ça.

— Intéressant. Mais les surcharges vont les endommager ou les détruire.

— Probablement, dit Ortega. Mais l'explosion de satellites en orbite éloignée présente moins de risques pour la planète.

— Il a raison, renchérit Scott.

— Entendu, dit Spock. Espérons que le circuit dont nous avons besoin n'est pas encore hors service.

Maniant ses instruments avec une précision chirurgicale, le Vulcain testa les entrailles du module de contrôle pour localiser les circuits encore actifs.

— J'ai le plaisir de vous annoncer que l'opération est possible. Transfert d'énergie en cours !

— Ça marche, dit Ortega, les yeux rivés sur l'écran de sa console. Satellites en surcharge... Diminution d'activité dans le réacteur...

— Merci, messieurs, dit Spock. J'utiliserai au mieux le délai que vous m'avez offert.

En entendant la voix de Jim Kirk sortir de l'appareil d'Ethan, McCoy eut deux réactions simultanées : la joie et la peur.

Même s'il était certain de ne pas être en danger dans l'immédiat, la captivité ne l'enchantait guère. Si l'Entreprise appelait Ethan au lieu d'attendre que le FLOP prenne l'initiative, cela signifiait que l'équipe de secours était prête à intervenir.

La patience de Kirk avait atteint ses limites.

À moins qu'Anna aille mal.

Pourquoi suis-je si pessimiste ? Mon Dieu, non, pas ça...

— Êtes-vous prêt à accepter nos conditions, capitaine ? demanda Ethan. Le vieux revolver pointé sur McCoy indiquait que le médecin n'était pas invité à participer à la conversation.

— Pas vraiment. Mais nous vous avons localisés malgré vos efforts.

— Vous bluffez, capitaine.

— Vraiment ?

— Si vous saviez où nous sommes, vous auriez déjà envoyé une équipe.

— Pourquoi supposez-vous que nous n'en avons pas envoyé ? Cet appel n'est peut-être qu'une diversion ?

— Il ne coûte rien d'essayer, capitaine... Primo, votre téléporteur n'est pas capable de percer la roche qui nous sépare de la surface. Secundo, j'ai vérifié : il n'y a personne dans le secteur.

— Êtes-vous prêt à parier votre vie ?

— Ce n'est pas la question.

— Ou la vie d'une Empyréenne ? ajouta Kirk.

C'étaient les mots que McCoy craignait d'entendre. Négligeant l'arme pointée sur lui, il prit la parole :

— Jim, vous parlez d'Anna ?

— La ferme, docteur ! cria Ethan. Ou je vous brûle la cervelle.

Leonard négligea la menace.

— Jim, répondez-moi !

— Elle va mal, Bones. Chapel fait ce qu'elle peut, mais...

Ethan coupa la communication et regarda McCoy.

— Je vous avais dit de la fermer !

Uhura essaya de reprendre contact avec le Front de Libération.

— Pas de réponse, capitaine.

Kirk hocha la tête. Il n'était plus question de prendre des gants ni de jouer avec les limites floues des lois de la Fédération.

- Kirk à la salle de téléportation. Chekov ?
- Oui, capitaine.
- Équipe de secours en action ! Fuseurs au poing, réglés sur paralysie.
- On trouvera le docteur McCoy et on le ramènera.

Chekov et ses hommes se rematérialisèrent dans le désert empyréen.

Baissant les yeux sur son tricordeur, Chekov grimaça. Les signaux étaient faibles...

Le Russe releva la tête et regarda la vingtaine d'hommes rassemblés autour de lui.

— Comme prévu, nous détectons des formes de vie dans ces grottes. Mais nous ne savons ni combien ni où. Séparons-nous en quatre groupes de cinq. Plus nous serons loin sous terre, mieux nos tricordeurs marcheront. Fuseurs sur le maximum de puissance. Il faut supposer que les membres du Front de Libération sont armés et dangereux. Notre but est de sauver le docteur McCoy. Nous ne cherchons pas la bagarre, mais soyez prêts à tirer. Des questions ? Non ? On y va !

— Ethan, cria McCoy, ne comprends-tu pas qu'Anna est en train de mourir...

— Pourquoi vous croirais-je ?

— ... Je suis le seul à pouvoir la sauver.

— Pourquoi vous croirais-je ? répéta Ethan.

— Sauver la vie d'Anna est le plus important pour toi, n'est-ce pas, fiston ? C'est pour ça que tu as monté toute cette histoire ?

Ethan déglutit péniblement.

— Ils ne peuvent pas vous téléporter. Vous le savez, n'est-ce pas ?

— Oui.

— À propos d'Anna, peut-être que votre capitaine ment...

— Ethan, ce n'est pas un piège.

— Comment puis-je le savoir ?

— Et puis après ? Que se passera-t-il si on te tend vraiment un piège ? Ta prise d'otage sera terminée, et tu apprendras qu'Anna va bien. Mais si ce n'est pas un piège, elle ne sera plus là pour entendre tes excuses.

Pour la première fois depuis le début de cette affaire, McCoy vit Ethan en proie au doute.

— Es-tu prêt à passer le reste de ta vie en sachant qu'Anna est morte à cause de toi ?

Ethan ne répondit pas.

— Bon. Si tu ne me laisses pas partir, je m'en vais..., déclara McCoy.

Il marcha vers l'entrée de la grotte en essayant de ne pas claquer des dents.

— Vous ne trouverez jamais la sortie.

— Alors, accompagne-moi, dit McCoy. Si je me perds, Anna mourra.

— Docteur, arrêtez-vous. Si je vous tire dessus avec ça, vous ne serez pas assommé mais tué.

— Je sais le mal que fait une arme à feu, fiston.

— Ne me forcez pas...

— Si tu me tues, Anna mourra.

— Docteur McCoy, arrêtez-vous !

McCoy entendit le cliquetis métallique du chien puis la détonation et attendit la balle qui lui déchirerait le corps...

... Mais elle s'enfonça dans le sol.

McCoy reprit sa progression vers l'ouverture.

Un objet pointu le frappa entre les omoplates.

Ce n'était pas un projectile, mais la clé électronique de ses menottes...

— Comment saviez-vous que je ne tirerais pas sur vous ?

— Je ne le savais pas...

— Moi non plus...

— Mais j'espérais qu'un surhomme génétique aurait mieux à faire que descendre un vieux médecin. Maintenant, conduis-moi dehors le plus vite possible.

— Par là... Il y a un raccourci...

— Capitaine ! s'écria Uhura, c'est Chekov ! Ils ont retrouvé le docteur McCoy ! Il va bien et tous se préparent à rentrer.

— Appelez l'infirmerie. Dites au docteur Chapel que la cavalerie arrive.

— Oui, capitaine !

— Commander ?

— Oui, monsieur ?

— Chekov a-t-il mentionné le nombre de ravisseurs ?

— Un seul, monsieur...

CHAPITRE XXIII

McCoy et Ethan furent téléportés les premiers sur l'Entreprise.

Jim Kirk, Elisabeth March et Marc Rousseau les attendaient dans la salle de téléportation.

À peine rematérialisé, McCoy se précipita vers la sortie.

— Pas le temps de bavarder, lança-t-il sans avoir salué personne.

Les autres le suivirent.

— Ne vous inquiétez pas, dit Kirk, si quelqu'un peut la sauver, c'est lui...

Elisabeth regarda Ethan.

— Comment avez-vous pu faire une chose pareille ?

— J'ai fait ce que j'ai cru bon pour Anna. Et pour tous ceux qui ne sont pas d'accord avec l'isolation forcée de la planète.

— Ethan, vous ne me croirez peut-être pas, mais je n'aime pas cette politique.

— Comment pourrais-je vous croire ? Vous êtes le chef du gouvernement !

— Et j'ai permis qu'on négocie de nouveau ce traité...

— Que vous avez sans doute condamné avec vos imbécillités, ajouta Rousseau. Un Front de Libération, un enlèvement... À quoi pensiez-vous donc ?

Dans l'espace, à vingt-huit mille kilomètres de Nova Empyréa, un des satellites contrôlés par la Fédération se désintégra.

Sur l'écran mural de la salle de téléportation, Scott regarda des millions de particules métalliques brillantes se disperser dans l'espace.

Cette explosion était un avant-goût de la calamité qui arriverait si Spock ne réussissait pas à couper le réacteur.

Dans le cœur de Sternn, les radiations augmentaient toujours.

Si certaines personnes acquièrent de la patience avec l'âge, ce n'était pas le cas de Montgomery Scott. Plus il vieillissait, plus il devenait grincheux.

Si je ne fais pas attention, je serai bientôt comme McCoy..., se dit-il.

Scotty vérifia les senseurs, qui donnaient des chiffres pessimistes. La durée limite d'exposition de Spock aux radiations était presque écoulée.

Quelque chose de nouveau apparut sur les écrans : le flux d'énergie détournée vers les satellites diminua rapidement et devint bientôt égal à zéro.

Avant que Scott comprenne ce que cela signifiait, il entendit la voix de Ramon Ortega.

— Les émetteurs viennent de tomber en panne...

— Adieu la vanne de sécurité, souffla Scott.

McCoy constata que le rythme cardiaque d'Anna se stabilisait. Mais la jeune fille était toujours entre la vie et la mort. Près de lui, Christine Chapel semblait pâle et défaite.

— Eh bien... dit-il, nous avons fait le maximum. Le reste est entre les mains d'Anna.

— N'avons-nous rien oublié ?

— J'en suis certain, répliqua McCoy avec une impatience qu'il regretta aussitôt. Désolé, Christine, je ne voulais pas être désagréable. La journée a été rude. Deux jours de captivité... On ne peut pas dire que je me sois reposé dans cette grotte, vous savez ?

— Je sais.

— Mais vous n'avez pas pris non plus un instant de repos. Ce n'est pas très malin...

— Je suis votre élève...

— Vous pourriez savoir que je ne suis pas un exemple à suivre. J'aurais dû être ici au lieu de...

— J'ai été la première à vous encourager à quitter le vaisseau. J'aurais dû mieux contrôler l'état d'Anna.

— Qui vous a accusée d'incompétence ?

— Personne d'autre que moi...

Elle baissa la tête. McCoy lui prit le menton et la força à le regarder.

— J'ai imaginé ce traitement, et j'ai affirmé savoir ce que je faisais. Mais je n'ai pas pris le temps de vous briefer à fond. Donc, je suis le seul coupable.

— J'étais responsable pendant votre absence.

— Et vous avez fait de votre mieux. Si elle meurt, une partie de moi-même haïra l'autre jusqu'à la fin de mes jours. Mais je sais aussi qu'elle avait accepté le risque...

Christine secoua la tête. Cet homme savait lui redonner confiance, malgré - ou à cause - de ses faiblesses humaines.

— Comment prouver qu'il n'y avait pas quelque chose d'autre à faire ?

— On ne peut pas le prouver !

Spock savait que le moment de s'avouer vaincu était venu. Il n'avait pas réussi à désactiver le réacteur.

Le saboteur l'avait entraîné dans un jeu mortel.

Devant un humain - même Jim - il n'aurait jamais admis que l'attitude strictement logique des Vulcains avait des limites.

D'habitude, la logique lui permettait d'aborder les plus graves problèmes comme de simples énigmes.

Ce saboteur avait réussi à le placer devant un casse-tête sans solution.

- Spock, dit Scott dans son casque, il faut que je vous sorte d'ici.
- Attendez.
- Comment ça attendez ? Vous avez dépassé le seuil critique d'exposition...
- Une dernière tentative.
- Pour faire quoi ?
- Peut-être était-ce le moment d'une improvisation illogique ?
- Ce que le saboteur n'a pas prévu que nous fassions : retirer les cristaux de dilithium.
- Mais...
- C'est impossible, commander Spock ! intervint Ortega. Il n'est pas prévu de retirer les cristaux pendant que l'installation fonctionne. Même si vous survivez aux radiations, les cristaux sont trop gros et trop lourds pour être déplacés par un seul homme.
- Je n'ai pas l'intention de les déplacer, docteur Ortega. Si mon idée est réalisable, il ne sera pas nécessaire d'ouvrir le conteneur ni de m'exposer aux radiations.
- Qu'avez-vous l'intention de faire ? demanda Scott.
- Je vais fixer le transpondeur sur le conteneur et vous le téléporterez dans l'espace avec ses cristaux.
- J'ignore à quel point les radiations affecteront le téléporteur, monsieur, dit Scott. Et si vous n'avez plus le transpondeur, je ne pourrai peut-être pas vous ramener...
- Je resterai près du conteneur pendant la procédure. Les radiations devraient diminuer considérablement dès que les cristaux auront disparu...
- Il n'est pas certain qu'elles baisseront assez pour que l'onde du téléporteur puisse les traverser, objecta Scott.
- Il se tut un instant.
- Spock, nous ne pouvons pas faire ça sans l'accord du capitaine !
- Monsieur Scott, nous n'avons pas le temps de consulter la hiérarchie. Je suis le chef de cette mission.
- Et si ça ne marche pas, il n'y aura plus personne pour passer en cour martiale...
- C'est un risque que je dois prendre. Je suis le seul responsable et je ne peux plus me permettre de m'exposer davantage aux radiations. Reprogrammez le téléporteur. Je vais approcher du conteneur. Avez-vous gardé le téléporteur verrouillé sur moi ?
- Spock ! protesta Scott.
- Gardez le téléporteur verrouillé sur moi !
- Oui, monsieur. Reprogrammation en cours...

Les lumières de la passerelle de l'Entreprise clignotèrent puis revinrent à leur intensité normale.

— Nom d'un chien ! Qu'est-ce que c'était ? demanda Kirk.

Sulu regarda son écran de contrôle.

— Perte d'énergie dans le circuit principal, capitaine...

— À cause de quoi ?

— Du système de téléportation, monsieur, dit Chekov.

— Que fabrique Scott ? Kirk à la salle de téléportation ? (Pas de réponse.)

Kirk à la salle de téléportation ? Monsieur Scott, êtes-vous là ?

Oui, je suis là. Mais je ne répondrai pas avant que ce soit fini.

Scott savait que le détournement d'énergie se verrait sur la passerelle. Au risque d'être accusé d'insubordination, il avait décidé de ne pas répondre au capitaine. Des explications lui auraient fait perdre trop de temps et il n'y avait plus moyen de faire machine arrière.

Spock trouva la porte blindée qui défendait la chambre des cristaux. Il l'ouvrit et entra.

Quand il sortit le transpondeur de son étui pour le fixer sur le conteneur, l'air grésilla autour de lui.

— Spock à Scott. Le transpondeur est en place. Activez la téléportation.

D'une main, Scott s'occupa du téléporteur. De l'autre, il régula le flux d'énergie supplémentaire qu'exigeait l'opération.

Il ne faisait pas confiance à l'ordinateur ; seule son intuition lui semblait fiable.

— Allez, allez... chuchota-t-il, comme un père qui encourageait son petit. Va chercher ce truc là-bas...

Spock pointa son tricordeur sur le conteneur. Si le téléporteur fonctionnait, il serait actif dans une ou deux secondes.

Mais le tricordeur lui apprit que la structure moléculaire du conteneur ne se modifiait pas.

Quelque chose tournait mal.

— Scott, avez-vous lancé la téléportation ?

— Oui, monsieur. Il y a trop d'interférences. Le circuit refuse la séquence automatique...

— Ne tenez pas compte du protocole de sécurité. Recalibrez et recommencez.

Scott garda le silence un moment, puis grogna :

— Ça tient, mais je ne sais pas pour combien de temps. On recommence... maintenant !

Il activa le téléporteur.

Les lumières faiblirent quand le système demanda dix fois sa quantité d'énergie normale aux circuits de l'Entreprise.

À quarante mille kilomètres de la planète, le conteneur se rematéralisa et explosa.

— Bien joué, monsieur Scott, dit Spock.

— Merci, Spock.

Spock ?

Mon Dieu ! J'ai oublié de le récupérer !

— Spock ! Je vais vous sortir de là ! Un instant...

Le téléporteur commença un nouveau cycle de téléportation.

Bon sang, songea Scott, ce satané truc marche sur trois pistons !

Pourtant, Spock se rematéralisa dans la bulle de décontamination installée sur la plate-forme.

Et il était entier !

— Lancez la décontamination, Scott.

— Il ne vous reste plus qu'à passer à l'infirmierie, dit Scott quand le cycle fut terminé.

— Ce ne sera pas nécessaire.

— Officier en second ou non, vous n'échapperez pas au règlement.

— Compris, monsieur Scott.

Le Vulcain se dirigea vers la porte, Scott sur les talons. Quand il se retourna, l'ingénieur lui fit un sourire angélique.

— Juste pour être sûr...

CHAPITRE XXIV

— Vous allez parfaitement bien, dit Christine Chapel.

— C'est ce que je disais à M. Scott, fit Spock en sautant de la table d'examen.

— Il valait mieux s'en assurer, insista Scott. Je n'aimerais pas vous voir briller la nuit.

— À en croire le docteur Chapel, ça ne risque pas d'arriver.

La porte s'ouvrit.

Ramon Ortega entra et les salua de la tête.

— Messieurs...

— Docteur Ortega ! s'exclama Scott. Vous êtes la dernière personne que je m'attendais à voir sur l'Entreprise !

— Je me faisais du souci pour le commandeur Spock...

— Il va très bien, dit Chapel. Maintenant, excusez-moi, j'ai autre chose à faire.

— Merci de votre aide, souffla Spock.

Chapel sourit en sortant.

— De rien, Spock...

La porte se ferma derrière elle, laissant Ortega seul avec les deux officiers.

L'Empyréen avait perdu toute son arrogance.

— Je suis heureux d'apprendre que vous êtes sain et sauf, commandeur.

— Votre sollicitude me touche, docteur Ortega. Dans quel état est l'observatoire ?

— Nous avons commencé les procédures de décontamination.

Scott le regarda avec un drôle d'air.

— Vous ? Avec du personnel empyréen ? je croyais que c'était...

— Je sais ce que j'ai dit lors de notre première rencontre, monsieur Scott. Beaucoup de choses ont changé. Les Empyréens savent reconnaître leurs responsabilités.

— Ai-je jamais prétendu le contraire ?

— Il semble, Scott, que vous l'ayez sous-entendu, intervint Spock.

Ortega prit une grande inspiration comme s'il se préparait à sauter d'une falaise.

— Oublions la politique et les débats philosophiques. Notre colonie a une énorme dette envers vous. Quand nous avons mesuré l'importance des problèmes du réacteur - et déterminé leur cause -, vous auriez pu décider que c'était notre problème et nous abandonner.

— Nous aurions pu, dit Scotty. Mais ce n'est pas comme ça que nous fonctionnons, docteur.

— Maintenant je le sais. Vous avez risqué vos vies pour des gens qui ne vous ont pas accueillis avec des colliers de fleurs. Sachez que votre courage n'est pas passé inaperçu.

— Cela ne ressemble pas vraiment à des excuses, grogna Scott.

— Scotty ! lança Spock pour le rappeler à l'ordre.

— Des excuses ? dit Ortega. Pourquoi ?

— Pour nous avoir déclarés inférieurs !

— Vous êtes génétiquement inférieurs...

Avant que Scott ait eu le temps de répliquer, il ajouta :

— Mais pas autant que nous le pensions.

Ortega sourit.

— C'était une plaisanterie, Scotty...

— Je ne savais pas que vous aviez le sens de l'humour.

— Il y a tant de choses que nous ignorons les uns sur les autres !

— Il est peut-être temps de changer tout ça...

— Sans aucun doute...

Scott ne cacha pas sa surprise.

— Il ne manquait plus que ça ! Auriez-vous une idée derrière la tête ?

— Je n'en suis pas encore certain. Il n'est pas facile de voir toutes ses certitudes partir en fumée en deux jours.

La porte s'ouvrit ; le capitaine Kirk entra.

— Docteur Ortega, j'espère que vous remettez les choses en ordre à la surface.

— Oui. Mais nous n'aurions pas réussi sans vos deux officiers. Ces hommes ont fait beaucoup plus que leur devoir.

— Je sais, dit Kirk avec un regard noir pour les deux officiers.

— Je vois que vous avez des choses à vous dire, déclara Ortega. Je vais continuer à faire le ménage...

— Il faut toujours nous préparer à démonter ? demanda Scott.

— Le conseil n'a pas encore pris sa décision..., dit Ortega avant de se retirer.

Kirk le regarda s'en aller avec une moue interrogative.

— Je me demande ce qu'il a voulu dire. Désire-t-il que l'observatoire disparaisse ou le craint-il ?

— Difficile à dire, capitaine, répondit Spock. Mais il est évident que nos efforts ont donné des sujets de réflexion à Ortega et aux autres Empyréens.

— À propos de ces efforts..., dit Kirk en croisant les bras sur sa poitrine. Vous auriez pu détruire le vaisseau...

— Nous ne l'avons pas détruit, capitaine, souligna Spock.

— Il aurait été... convenable... de consulter votre supérieur avant de prendre une décision d'une importance aussi... explosive.

— M. Scott voulait justement..., commença Spock.

— Pas du tout ! coupa Scott, qui regretta aussitôt son intervention.

Désireux de couvrir Spock, il n'avait réussi qu'à attiser la colère du capitaine.

— Pas du tout ?

— Eh bien, je ne voulais pas dire que je ne voulais pas..., monsieur. Je pensais... je veux dire que je ne pensais pas...

Appréciant la tentative de Scott, Spock vola à sa rescousse.

— Capitaine, ce que M. Scott voulait dire...

— Ah ! Enfin une traduction !

— ... C'est que nous étions devant une urgence telle que vous informer avant de prendre une décision aurait mis en péril nos chances de succès.

— Était-ce cela que vous vouliez dire ?

— Oui... c'est ce que j'avais sur le bout de la langue, monsieur.

— Tout est bien qui finit bien ? Est-ce la conclusion que je suis censé tirer

?

— En quelque sorte, monsieur.

— Très bien. Pas de cour martiale pour cette fois. Mais la prochaine...

Ou celle d'après, ajouta Jim in petto.

Quand Scott et Spock eurent quitté l'infirmierie, Kirk alla dans la chambre d'Anna, où McCoy se trouvait déjà.

Anna était toujours inconsciente.

Sa mère lui tenait la main.

— Des changements ? demanda Kirk.

— Ni mieux ni pire, répondit McCoy.

— C'est déjà ça...

— Parlez pour vous !

Kirk prit le docteur par le bras, le poussa dans la pièce voisine et ferma la porte derrière eux.

— Ça va encore durer longtemps, votre auto-flagellation ?

— Excusez-moi, mais ça me regarde.

— Pas tant que je serai votre capitaine...

— Oh ! Vos désirs sont des ordres, chef !

— Vous ne m'avez pas laissé finir... Je voulais dire : pas tant que je serai votre capitaine et votre ami. Bones, vous avez fait tout ce que vous avez pu !

McCoy se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je sais. Alors pourquoi me sens-je si mal ?

— Parce que vous êtes idiot ? suggéra Kirk.

— Gagné !

Frustré d'être incapable d'aider son ami, Kirk s'apprêta à sortir.

McCoy a raison, je ne suis pas un psy.

Sur le pas de la porte, il se retourna.

— Bones.

— Quoi ?

— Vous n'auriez pas fait plus pour elle si elle avait été votre fille.

— Si, rester près d'elle et lui tenir l'autre main.

— C'est vrai. Pourquoi ne le faites-vous pas ?

— Elisabeth voulait être seule avec elle. Les prérogatives d'une mère.

— Comment se fait-il que Marc Rousseau ne soit pas ici ?

McCoy leva les yeux.

— Il est allé voir le jeune Ethan. L'homme du FLOP.

Devant la grande baie vitrée, Ethan regardait sa planète tourner dans le vide.

— Cela fait une sacrée différence, dit une voix derrière lui.

Ethan se retourna si vite qu'il en perdit presque l'équilibre. Il n'avait pas entendu la porte s'ouvrir.

Marc Rousseau approcha de lui.

— Qu'est-ce qui fait une différence ?

— Voir son univers de l'extérieur. Vous n'étiez jamais allé dans l'espace, n'est-ce pas ?

— Ça fait cet effet à tout le monde ?

— Je crois, oui...

— Combien de planètes avez-vous visitées ?

— J'ai perdu le compte.

— À peu près ?

— Une centaine...

— Je ne peux pas imaginer ça. Moi, je n'en connais qu'une...

— Et vous avez l'air bien décidé à la quitter.

— Je l'étais...

— Et maintenant ?

— Je ne sais plus ce que je veux.

— Vous désirez peut-être seulement avoir le choix ?

— Est-ce que je le mérite après ce que j'ai fait ? Anna compte plus que tout pour moi... Et elle peut mourir parce que j'ai enlevé McCoy.

— Nous regrettons tous les erreurs commises dans notre jeunesse... et un peu plus tard. Avec de la chance, on a parfois l'occasion de se racheter.

Finalement, la fatigue avait pris le dessus sur le stress.

Rousseau s'était endormi sans éteindre l'écran de son ordinateur, où s'affichait la énième version du traité.

Ethan avait accepté avec joie de rester à bord jusqu'à ce qu'on en sache plus sur Anna.

Il dormait dans les quartiers des invités.

Dans sa cabine, Spock se reposait aussi.

Scotty ronflait, un vieux livre technique sur les genoux.

Kirk dormait aussi. Au début de sa carrière, il avait souffert d'insomnies tenaces. Puis il avait appris à laisser ses soucis de côté au moment d'aller au lit.

Dans l'infirmerie, McCoy avait insisté pour qu'Elisabeth March se repose. Le lendemain, elle devrait affronter le Conseil Emyréen.

Comme elle avait refusé d'abandonner Anna, McCoy avait installé un fauteuil près du lit de sa fille.

Puis il avait persuadé Beth de prendre un sédatif.

McCoy était le seul à veiller encore.

Incapable de fermer l'œil, il mit un gilet et alla arpenter les couloirs de l'Entreprise.

Il passa par les quartiers des ingénieurs avec l'espoir que Scotty était réveillé et voudrait bien faire une partie de cartes.

Mais l'ingénieur ne répondit pas.

Dans le couloir silencieux, Leonard tenta de résister au désir qui le poussait vers une destination inévitable.

Elisabeth March se réveilla, tous les sens en alerte.

Un coup d'œil sur l'horloge lui apprit qu'il était près de minuit.

Bien qu'ayant dormi sur un fauteuil, elle n'avait mal nulle part. Quelqu'un avait mis une couverture sur ses jambes.

Certainement McCoy.

Elle s'aperçut qu'elle tenait toujours la main d'Anna et s'en étonna. Comment était-ce possible ?

Sans doute un mystère de l'amour maternel.

Soudain, elle sentit quelque chose de nouveau et d'inattendu.

Suis-je bien réveillée ?

Les doigts d'Anna avaient bougé.

Elisabeth se leva et observa le visage serein de sa fille.

Aucun signe de conscience.

Ce n'est peut-être qu'un réflexe...

Les doigts d'Anna bougèrent de nouveau.

Puis ses paupières s'ouvrirent. Ses lèvres s'écartèrent et sa voix en sortit tel le murmure ensommeillé d'un enfant après une longue nuit.

— Bonjour maman.

Elisabeth se pencha et posa un baiser sur le front de sa fille.

— Bonjour mon petit...

Debout sur le seuil de la pièce, McCoy avait tout vu.

Mais il ne trouva pas de raison d'entrer à ce moment-là.

Dans quelques minutes, il viendrait annoncer que c'était l'heure des examens de routine.

Personne n'avait besoin de savoir qu'il avait passé une nuit blanche.

Mais peut-être le raconterait-il un jour à Joanna...

CHAPITRE XXV

Journal de bord du capitaine, date stellaire 7598 :

Le docteur McCoy affirme qu'Anna est totalement remise. Le traitement a eu les résultats espérés : l'empreinte génétique s'est répandue dans tout son corps. Reste à savoir si elle réussira le test...

* * * * *

La guérison d'Anna permet à la présidente March de se consacrer au traité. En entrant dans la salle de délibération, les cent membres du Conseil trouvèrent le texte de Rousseau sur leurs pupitres.

Des citoyens occupaient les places qui leur étaient réservées.

Devant la fenêtre du bureau présidentiel, au sommet du bâtiment de cinq étages, Marc Rousseau regardait la foule qui attendait sur l'esplanade.

— Quelle que soit leur opinion, ils veulent être témoins de l'Histoire...

— Qui ne le souhaiterait pas ? demanda McCoy.

— Si vous réussissez, Empyréa ne sera plus jamais la même, dit Clements, fort mécontent que la présidente ait invité des étrangers à une séance du Conseil.

— Rien ne sera plus jamais comme avant, répondit Elisabeth. Les gens changent. Et les sociétés aussi.

— J'ai achevé mes recherches sur le sabotage, annonça Clements avec un regard hostile pour McCoy et Rousseau.

— C'est ce que je pensais, dit Elisabeth. Vous pouvez parler devant ces hommes, Clements. Mais je devine les conclusions de vos recherches : rien !

— Comment le savez-vous ?

— Vous n'avez pas l'air d'un homme qui a trouvé ce qu'il cherchait...

— Je pense pourtant que nous pouvons mettre le personnel de la Fédération hors de cause.

— Nous vous en sommes très reconnaissants, grinça McCoy.

— Ce qui signifie que c'était l'un de nous, dit Elisabeth.

C'était pour ça que la vie ne serait plus jamais comme avant sur sa planète. Que le Conseil entérine le traité ou non, qu'un Empyréen - ou plusieurs - aient commis un tel acte laisserait des traces indélébiles.

Ils ne seraient plus jamais en sécurité...

D'un certain point de vue, Elisabeth se félicitait que Clements n'ait pas démasqué le coupable. Un procès eût provoqué un séisme dont les conséquences auraient été plus désastreuses que le crime commis.

Elle regrettait aussi cet échec. La véritable question n'était pas qui avait agi, mais pourquoi. Afin de faire échouer le traité ? Pour bousculer les Empyréens ?

Sommes-nous vraiment la meilleure forme d'humanité possible ? Combien d'Empyréens se posent cette question ? Existe-t-il une seule personne assez courageuse pour y répondre ?

Elisabeth ne le savait pas.

— Oui, soupira Clements. Je suis sûr que c'était un des nôtres. Il est donc fort peu probable que nous le démasquions...

Après avoir promis de remettre son rapport le lendemain, il s'en fut.

Elisabeth révisa ses notes ; McCoy prit son communicateur.

— McCoy à l'Entreprise.

— Entreprise, répondit Uhura.

— Trouvez-moi Scotty, s'il vous plaît.

— Bien sûr, docteur.

Quelques secondes plus tard, une voix bourrue se fit entendre.

— Scott à l'écoute. Qu'y a-t-il ?

— Je voulais vous dire que Clements a classé l'affaire du sabotage.

— Sa conclusion ?

— C'est l'œuvre d'un Empyréen.

— Quelle surprise... Quels sont les pronostics sur le vote du Conseil ?

McCoy se rembrunit.

— Rien de précis. Mais d'après les « milieux informés », ce n'est pas du tout cuit.

— Désolé.

— On ne sait jamais. Il y a un nombre incroyable de gens dans la rue.

— Nous regarderons les informations... Bonne chance, McCoy. Scott terminé.

Dans la salle de contrôle de l'observatoire, Ramon Ortega se retourna pour voir l'ingénieur Scott finir de se matérialiser.

— Ingénieur ! On ne m'avait pas dit que vous aviez le droit de vous téléporter librement.

— Parce que je ne l'ai pas... Mais j'avais besoin de vous parler, mon gars.

— À quel propos ?

— Quand vous êtes venu sur l'Entreprise, j'ai eu l'impression que vous cherchiez quelque chose.

— Et alors ?

— Je me demandais... ce que vous avez trouvé.

— Beaucoup de questions...

Scott sourit.

— Si ça peut vous rassurer, vous n'êtes pas le seul. Qu'espérez-vous ?

— À propos du traité ? Je ne sais vraiment pas. Mais je suis content de ne pas avoir à voter.

— Pourtant, vous vivrez avec le résultat de ce scrutin. (Scott se dirigea vers un écran.) Venez par ici, Ortega.

— Pour quoi faire ?

— Il existe tout un univers que vous ne connaissez pas. Quel effet ça vous fait ?

— Je me sens frustré.

— C'est ce que je pensais. Voulez-vous vraiment ignorer le monde ? Ou désirez-vous savoir pourquoi nous avons cessé d'utiliser le cœur de Sternn ?

Il tendit une puce de données à Ortega qui l'inséra dans le lecteur.

Un texte technique apparut sur l'écran.

Ortega se tourna vers Scott avec un regard interrogateur.

— Lisez, mon gars.

L'Empyréen dévora le document comme un affamé qui se voit offert un repas de roi.

— Tout est là, dit Scott. Tout ça vous attend.

— Et que suis-je censé faire ?

— Dire ce que vous pensez. Vous avez une certaine influence ici...

— Je suppose...

— Alors, servez-vous-en ! Vous n'aurez peut-être plus d'autre occasion.

— On y va ! déclara Ortega en se levant.

— Où ça ?

— Dans la salle du Conseil. Je veux faire une déclaration, si ce n'est pas trop tard. Et il faut que vous soyez avec moi.

— Suis-je autorisé ? demanda Scott, l'air faussement scandalisé. N'est-ce pas contre vos lois ?

— J'ai rencontré quelqu'un qui m'a fait comprendre qu'il était parfois bénéfique de contourner les lois.

— C'est un art, mon gars. Ce talent n'est pas donné à tout le monde !

— Les Empyréens apprennent vite. Je vais tenter ma chance. Dépêchons-nous !

Scott ouvrit son communicateur.

— Je peux me charger du transport, si vous n'avez pas peur de faire une entrée remarquée.

— Encore une nouvelle expérience ? demanda Ortega. Essayons !

— Scott à l'Entreprise. Salle de téléportation...

La salle du conseil était un endroit très agréable pour ce que McCoy considérait comme l'exercice le plus pénible imposé aux membres d'un gouvernement. Comment pouvaient-ils perdre tant de temps en vaines discussions ?

Le vieil adage sur la fragilité de la démocratie - dont l'auteur lui échappait -, lui revint à l'esprit : « S'il y a deux choses qu'il ne faut jamais regarder en cours d'élaboration, ce sont les saucisses et les lois. »

— Chers collègues, dit Elisabeth March d'une voix assurée, si vous n'avez ni objection ni commentaire, je demande que nous passions au vote.

McCoy entendit un bruit familier derrière lui.

Scott et Ortega se matérialisèrent dans une gerbe d'étincelles.

— J'ai une objection, dit Ortega d'une voix forte. Et une déclaration à faire.

— Comme vous le savez, dit March, le docteur Ramon Ortega a servi d'agent de liaison avec l'observatoire de la Fédération durant ces cinq dernières années et il vient de travailler avec l'équipe de l'Entreprise qui a évité un désastre planétaire. Je crois que son opinion a une grande valeur... Vous pouvez parler de votre place, docteur.

— Messieurs et mesdames les Conseillers, commença Ortega, j'irai droit au but.

Sur la passerelle de l'Entreprise, Kirk et ses officiers regardaient la retransmission en direct de la séance. Leur intérêt augmenta quand ils virent Scott et Ortega apparaître sur l'écran.

Avec un soupir, Kirk songea qu'il devrait avoir une autre conversation avec Scott au sujet de la voie hiérarchique.

— J'étais enfant quand le premier vaisseau de la Fédération nous a contactés, dit Ortega. Mais j'étais assez grand pour mesurer l'importance de l'événement. Mes parents et mes grands-parents étant opposés à ce traité, je le fus aussi.

« En grandissant, je restais fidèle à ce qu'on m'avait enseigné : il fallait se méfier des étrangers et notre colonie devait rester loin des guerres et de la corruption.

« J'ai beaucoup réfléchi sur la façon dont l'humanité a toujours semblé faire deux pas en avant et un en arrière... Mais Nova Empyréa serait différente ! Un monde où l'humanité avancerait de façon logique au lieu de se fier au hasard.

« Cet observatoire était donc une menace pour mes convictions.

Ortega s'humecta les lèvres et prit une profonde inspiration.

— Mais les étrangers éveillaient ma curiosité. Savaient-ils des choses que j'ignorais ? Des choses que je devrais savoir ? Ce genre de curiosité n'étant pas encouragé, je l'ai gardé pour moi. Devenu adulte, je l'ai oublié.

« Quand les membres de ce Conseil ont décidé de fermer l'observatoire, j'ai approuvé leur décision. Après cinq ans de collaboration, je ne connaissais toujours pas les étrangers.

« À cause des événements de ces derniers jours, j'ai découvert que je n'avais pas - que nous n'avions pas - toutes les réponses. L'univers est vaste et les connaissances sont infinies. Les membres de la Fédération, nos frères et nos cousins, ont beaucoup à nous apporter. Et je crois que nous pourrions leur apprendre une ou deux choses...

« Je dis que nous devrions saisir cette chance maintenant... Avant qu'il soit trop tard... Je vous demande de renouveler ce traité et de l'élargir. Sinon, les Empyréens seront isolés au point de devenir des curiosités galactiques. Et je ne veux pas vivre sur une planète-musée...

Ortega se tut. Voyant avec quelle attention il avait été écouté, il rougit.

— Merci..., murmura-t-il avant de se rasseoir.

— Exactement ce que j'attendais de vous, mon gars, lui souffla Scott.

— Sauf si quelqu'un veut ajouter un commentaire, dit March, je propose que nous votions.

McCoy et Scott virent certains Conseillers appuyer immédiatement sur le bouton de leur pupitre.

D'autres hésitaient.

March se tourna vers le tableau d'affichage électronique où s'affichaient trois colonnes. Tant que le scrutin n'était pas terminé, on indiquait seulement le nombre de conseillers ayant voté. Même la présidente n'en savait pas plus.

Kirk remarqua que les votes se produisaient par « rafales » irrégulières. Les premiers Conseillers avaient tranché rapidement.

Pour ou contre ?

Quand le scrutin fut terminé, une vingtaine de minutes plus tard, March demanda l'attention de la salle.

— Tous les votes sont enregistrés. Le Conseil est-il prêt pour l'affichage du résultat ?

Personne ne leva la main pour indiquer le contraire.

— Très bien.

Toutes les têtes se tournèrent vers le tableau.

OUI : 51

NON : 49

Avec un sourire de satisfaction, la présidente annonça :

— Le Conseil Empyréen a choisi la prorogation du traité.

ÉPILOGUE

Comme les choses changent vite..., se dit Kirk.

Quelques jours plus tôt, on les avait accueillis comme des chiens dans un jeu de quilles. Aujourd'hui, Spock, Scott et lui étaient invités à rejoindre McCoy et Rousseau au palais pour une discussion amicale sur le traité.

Ils se téléportèrent dans le jardin.

Une table et des chaises avaient été installées sur le patio. Kirk remarqua une bouteille de vin et des verres...

McCoy les attendait, s'enivrant de l'odeur des fleurs.

Kirk fut content de le voir enfin détendu.

— Bones, où sont la présidente March et l'ambassadeur Rousseau ?

— En train de régler des détails. Et sans doute de se congratuler mutuellement. Je n'arrive pas à croire que tout se soit si bien terminé.

— Comment va Anna ?

— Elle est en forme, Jim. Et je suis certain qu'elle réussira le test génétique.

— Il se peut qu'elle n'ait pas à le passer, dit la voix profonde de Rousseau.

Il approcha de la table. Elisabeth et Anna l'accompagnaient.

— Pardon ? s'étrangla McCoy.

— Nous avons signé un nouvel accord, annonça Rousseau. Je crois que nous allons assister à la disparition des vieilles coutumes.

— C'est encourageant...

— Nous sommes à l'aube d'une véritable coopération. Et son point culminant sera l'entrée d'Empyréa dans la Fédération.

— Marc, dit Elisabeth, tu vas un peu vite. Il est vrai que le vote a été comme un coup de tonnerre. Mais pour le moment, il n'y a qu'un traité révisé.

— Avec quelles nouveautés ? demanda Kirk.

— Un programme d'échange de scientifiques et d'étudiants, dit Rousseau.

— Anna fera partie du premier contingent, annonça Elisabeth.

— J'irai un an sur Terre. Je verrai la famille de mon père et je connaîtrai votre mode de vie.

— C'est bien..., grommela McCoy.

En dépit de ses protestations, quand Elisabeth lui avait annoncée sa « paternité », le médecin s'était réjoui. Et voilà qu'il ne lui restait rien de la « fille » dont il avait pointant sauvé la vie...

— Donc, continua McCoy, soucieux de ne pas gâcher la fête, ce sera ta première excursion hors de chez toi. Un sacré voyage...

Anna s'approcha de lui et lui prit le bras.

— Je veux aussi passer quelque temps sur l'Entreprise pour connaître mon autre père. Si vous êtes d'accord, capitaine.

— On peut arranger ça...

Elisabeth désigna deux copies du traité imprimées sur du papier vélin.

— Nous signons ?

Rousseau et elle s'assirent et sortirent leurs stylos.

Quand le texte fut paraphé, Elisabeth désigna la bouteille.

— Quelqu'un veut bien s'occuper du vin ? Que serait une cérémonie officielle sans toast ?

— Je jouerai les sommeliers, dit McCoy.

Il fit le service.

Verre en main, March prit la parole :

— Thomas Jefferson a dit : « Une génération ne peut pas en tenir une autre enchaînée. » Aussi, je bois à un avenir... libéré.

Tout le monde but avec elle.

Puis Kirk se tourna vers Rousseau.

— Félicitations, monsieur l'ambassadeur. En arrivant ici, je ne pensais pas que cette affaire serait un de vos plus grands succès.

— Franchement, capitaine, moi non plus. Mais sans vos officiers et vous, les choses auraient tourné autrement. Encore bravo pour votre persuasion, monsieur Scott ! J'ignore comment vous avez convaincu le docteur Ortega, mais vous semblez doué pour la diplomatie. Si une carrière vous tente...

McCoy dut avaler une gorgée de vin pour ne pas éclater de rire.

Kirk faillit s'étouffer et Spock leva un sourcil.

Ignorant l'ironie de ses compagnons, Scotty salua Rousseau de la tête.

— Merci, monsieur. Je crois que je vais me contenter du portefeuille que je détiens...

— Loué soit le ciel..., murmura McCoy.

— Monsieur l'ambassadeur, annonça Kirk, l'Entreprise appareillera quand vous voudrez.

— Je reste sur Nova Emyrrea, capitaine. Il y a encore du pain sur la planche. La Fédération m'envoie une équipe de diplomates. Un vaisseau arrivera dans une quinzaine de jours...

— En ce cas, je vous souhaite bonne chance. À vous aussi, présidente March.

— Merci pour tout, capitaine. L'Entreprise et son équipage seront toujours les bienvenus chez nous...

McCoy fit ses adieux en silence. Il avait trop de choses à dire et pas assez de temps pour les exprimer.

Kirk et ses officiers marchèrent un moment dans le jardin.

— Vous avez un problème, Jim ? demanda McCoy.

— En effet... On ne peut pas dire que cette mission a été remplie en respectant le règlement à la lettre, messieurs.

— Vraiment, capitaine ? s'étonna Spock.

— McCoy se fait enlever par un Front de Libération composé d'un seul terroriste. Spock risque de faire exploser l'Entreprise sans même m'avertir.

Scott se téléporte sans autorisation pour intervenir dans une séance

parlementaire... Franchement, c'est la diplomatie la moins orthodoxe que j'ai vue !

— Peut-être, monsieur, dit Scott. Mais ça a marché !

— Il a raison, Jim, renchérit McCoy. Vous ne pouvez pas nier que c'est un succès.

— Vous pariez ? À l'avenir, messieurs, je vous demanderai plus de discrétion et moins de bravoure anarchique.

— Il en sera fait comme vous le désirez, monsieur, dit gravement Spock.

— Et comment, capitaine ! promit Scotty.

— Vos désirs ne sont-ils pas des ordres ? insista McCoy.

Kirk s'arrêta et se retourna.

Trois têtes s'inclinèrent en signe de contrition.

Les officiers étaient l'incarnation même de la pénitence...

Kirk réprima sourire.

— Très bien, grogna-t-il.

Puis il ouvrit son communicateur.

— Kirk à l'Entreprise. Quatre à remonter...

F I N